PIERRE APESTÉGUY

LE ROI DES SABLES

GRAND PRIX
DU ROMAN D'AVENTURES
1939

ROMANS D'ACTION

10° 16

LE MASQUE
Collection de romans d'aventures
(Série Émeraude)
créée et dirigée par
ALBERT PIGASSE

LE ROI DES SABLES

PIERRE APESTÉGUY

LE ROI DES SABLES

PARIS
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
2 *bis*, RUE DE MARIGNAN, 2 *bis*.

Copyright by LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 1939.
Tous droits de traduction, reproduction, adaptation et représentation réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

LE ROI DES SABLES

CHAPITRE PREMIER

LES MÉHARISTES

Le brasier du crépuscule s'écroulait sur Palmyre. Un dernier reflet de jour s'estompait au zénith d'Orient. Tout le fleuve de feu semblait prendre naissance à cette source lactée. Et la même pourpre embrasait la Syrie toute entière.

Les palmiers, épars au loin des ruines gréco-romaines, revêtaient peu à peu une teinte de nuit. Les rangées de grandes colonnades, encore debout parmi les pierres brisées, projetaient leur ombre jusque sous les péristyles solennels. Les deux sommets qui dominent la Ville Morte s'auréolaient de flammes mauves. Un halo de résurrection biblique entourait le Kaalat-Ibn-Maan, et cette couronne d'or solaire symbolisait son passé royal, rehaussait la noblesse de ses douze siècles de survie, depuis l'époque où les conquérants arabes avaient bâti là-haut cette forteresse à la fois médiévale et sarrasinoise.

Vers Damas se dressaient les tours sépulcrales. Le roi Salomon dort au milieu d'elles, sous une immense dune de sable, de ce sable palmyrénain qui rend les dépouilles incorruptibles.

Bientôt l'incendie du ciel se communiqua au désert et ralluma dans la demeure du silence les fastes des civi-

lisations éteintes. Traversant de ses mille rayons le grand portique, inondant le sanctuaire où vinrent s'agenouiller les mondes disparus, effleurant enfin chaque pierre du baiser brûlant de son coucher, le soleil prit possession du Temple du Soleil.

Douze méharistes descendaient de la vallée des Tombeaux, à la file indienne, et se rapprochaient de Palmyre, sans hâte, au pas allongé et ondulant de leurs montures sereines.

Un officier allait en tête de la caravane. Il arrêta son dromadaire et, soulevant son burnous d'un geste large, fit signe au sous-officier indigène qui le suivait de continuer sa route.

Il regarda défiler devant lui la tranquille caravane, et resta immobile jusqu'au moment où elle disparut vers le poste militaire de Palmyre.

Puis il tourna bride et fit entrer le méhari dans les ruines prodigieuses. Il suivit sans les contrarier les mouvements de la bête du désert. Elle avançait d'un pas prudent, en évitant les pierres de toutes tailles qui encombraient le sol de leurs bosses rognées par les âges. Elle connaissait les habitudes de son maître, car bientôt elle s'arrêta et s'agenouilla d'elle-même au pied d'une colonne brisée, au centre de la vaste enceinte du temple. L'officier descendit de sa haute selle et marcha vers un socle où il s'accouda en se plongeant dans la contemplation du soir.

Le paysage crépusculaire lui apparaissait à travers la dentelle des murailles éventrées, des chapiteaux corinthiens, des fûts, des tablettes, des arcs de triomphe et des tétrapyles ravagés.

L'officier enleva son képi, le posa à côté de lui sur la pierre et s'épongea le front.

L'existence au désert n'avait pas altéré chez lui le sentiment de l'élégance et de la recherche. Il portait

droit un visage dont les traits accusés, le nez légèrement busqué, les pommettes saillantes prenaient plus de relief de profil que de face.

Il souriait maintenant à une idée chère... Sourire franc qui révélait une netteté parfaite de conscience et de sentiments. Dans ses yeux bleus, l'énergie et le rêve se mélangeaient avec un grand charme.

Il admirait ce décor unique au monde, dans lequel il vivait depuis six mois. Il aimait Palmyre, où après un solide apprentissage chez les méharistes du Hoggar, il avait été désigné d'office. Il devait à ses notes cette distinction. Car c'en était une que d'être élu entre tous pour venir à Palmyre seconder le capitaine de Lusignan.

Hughes de Lusignan ! Le héros légendaire du Deuxième Bureau français ! Le créateur du corps des méharistes syriens, l'homme qui gagna pour la France la guerre des Druses, et dont la simple apparition dans les souks de Damas suffit à arrêter la révolte arabe de 1936 !

Qu'importait au lieutenant de Toussac la réputation du célèbre agent secret ! Il n'appréciait pas l'honneur insigne d'être mis sous ses ordres. Il avait obéi comme il convient, par discipline, mais sans enthousiasme. Admis sur sa demande dans le corps du Hoggar, il ne rêvait que de Sahara, et ne concevait pas qu'il pût exister des méharistes hors le grand Sud. Il connaissait sans doute ceux de Syrie, qui devaient leur renommée à celle de leur chef, mais ils ne formaient qu'un petit nombre, une exception.

— Maudite exception ! grommela Toussac.

— Un bled en vaut bien un autre, répliqua son colonel en lui souhaitant bonne chance.

Il hocha la tête et ne trouva même pas de consola-

tion dans le deuxième galon que ce changement lui valut à un début de carrière inespéré.

Et voilà que, le soir même de son arrivée à Palmyre, il avait béni les jeux de la destinée ! Par un de ces contrastes auxquels se plaisent parfois les desseins de la Providence, c'est dans le cadre de ces ruines, où seul le passé semble parler à l'homme, que celui-ci avait eu la révélation de sa vie future.

Il y avait six mois de cela...

Dans la ville morte, où subsiste la mémoire de la reine Zénobie, qui fut, par le cœur autant que par le sceptre, l'impératrice toute-puissante de cette antique Tadmor, une autre souveraine attendait déjà la venue du lieutenant Toussac.

Après avoir présenté ses devoirs au capitaine de Lusignan, il avait fait dans le temple ses premiers pas à Palmyre, attiré d'instinct vers la paix des ruines où il pensait pouvoir cultiver mieux qu'ailleurs la nostalgie du Sahara perdu.

Profondément accablé, il s'était recueilli alors, abandonné à son rêve, sans voir qu'une femme, tout près de lui, était accoudée contre cette même pierre où ce soir il se reposait.

Forces de l'imprévu ! Un regard leur avait suffi pour leur donner la connaissance intuitive, immédiate, de leurs affinités. Le miroir transparent des êtres prédestinés les désigna l'un à l'autre. Le sentiment dont leur adolescence n'avait cessé de rêver s'était fait chair sous leurs yeux.

Pendant des années, en France, à Paris même, ils s'étaient côtoyés sans se voir. Et le hasard avait voulu qu'ils vinssent séparément jusqu'au carrefour de l'Arabie désertique, afin que leurs routes pussent se croiser à l'heure nécessaire.

Le nom de Palmyre, depuis lors, resta plus doux à

leurs oreilles, plus riche à leur pensée que celui du paradis terrestre. Ils souhaitèrent y couler ensemble des jours futurs semblables au présent, et mourir au cœur même de leur pèlerinage ! Car la fidélité des souvenirs ne saurait égaler celle des paysages. Et rien, sinon la vue constante des lieux de l'inoubliable rencontre, ne saurait rendre à personne le juste climat de l'amour.

Et maintenant, leur union définitive n'était plus qu'une question de jours : ils auraient pu en dénombrer les heures...

Voilà pourquoi Toussac frémissait maintenant à l'idée seule de quitter Palmyre, s'il prenait à l'administration la fantaisie de disposer, une fois de plus, de sa personne.

Il sortit d'une poche un portefeuille, l'ouvrit, et y trouva tout de suite une photographie. Longuement il contempla le visage tant aimé, si simple et sans grande beauté, encadré par une coiffure un peu trop longue, négligée, plate. Quelconque ? Peut-être. Cependant il se dégageait une force de vie et de pensées rares de ces traits sans fards, un peu émaciés, graciles, illuminés malgré un regard sombre.

Dans un angle de la chère image, une écriture haute avait tracé un nom : *Aurore.*

Le lieutenant sourit en regardant le ciel. Dans ce cadre romantique, il appréciait la poésie qui opposait dans son esprit la beauté brûlante de l'heure à la fraîcheur de ce nom de femme.

L'obscurité s'étendait lentement sur le sable.

L'officier attendait la nuit complète. Mais sa rêverie touchait à sa fin : sous le grand portique du temple se dessinait la silhouette d'un méhariste à pied. Il reconnut son ordonnance qui se hâtait vers lui.

Le soldat fit claquer les talons, salua et se mit au port d'armes :

— Qu'arrive-t-il, Trochain ?

— Mon lieutenant, le capitaine vous demande à l'hôtel.

— Ah ! fit-il d'un air ennuyé. Encore des étrangers ?

— Je crois que oui, mon lieutenant.

— C'est bon ! se résigna-t-il en se levant.

Comme il s'éloignait, le méhari tourna vers son maître son regard oblique. L'ordonnance se dirigea vers la monture, tandis que l'officier gagnait le mess en traversant les ruines.

Après une brève toilette, il gagna le casernement et sortit par la « popote » où deux sous-lieutenants, en train de brasser des cocktails, l'interpellèrent pour lui montrer les écriteaux qu'ils venaient de poser, et qui sont depuis restés célèbres :

Le premier disait :

« *Les visiteurs sont priés de ne pas oublier qu'ils viennent à Palmyre pour distraire les officiers méharistes. Les ruines ne sont qu'un prétexte.* »

Et l'autre :

« *Non, madame ! Les officiers méharistes n'ont pas obligatoirement une barbe hirsute et des cheveux mal peignés !* »

— Pas mal ! apprécia le lieutenant en gagnant la sortie.

— Dites donc, Toussac, s'écria le plus jeune officier, je parie que vous allez à l'hôtel. Il paraît qu'il y a « du linge ». Tâchez de nous en envoyer !

— Entendu, sourit-il sur le seuil, vous le recevrez dans du papier de soie, bien épinglé, avec la facture.

— Rossard !

Au désert les bonnes nouvelles sont rares : elles vont vite.

En approchant de l'hôtel Zénobie, il aperçut une puissante voiture stoppée sur le sable. Il la contourna

au passage et, sans même chercher à en distinguer la nationalité, se contenta de lire sur la plaque d'immatriculation les deux lettres significatives : C. D.

— Corps diplomatique ! bougonna-t-il entre ses dents. Eh bien, ça va être gai !

On aurait bien étonné le lieutenant méhariste de Toussac en lui prédisant la soirée mouvementée et la nuit blanche qui l'attendaient, suivies de beaucoup d'autres.

CHAPITRE II

LA CUVE ARABE

— Lieutenant de Toussac... Son Excellence monsieur Tréhut, ministre de France à Bagdad.

Ce dernier se leva, serra la main du lieutenant et se tournant vers les deux dames qui l'accompagnaient :

— Ma femme... Ma secrétaire, mademoiselle...

M. Tréhut marmonna un nom que nul n'entendit et retomba sur son fauteuil, comme écrasé de fatigue.

Le capitaine de Lusignan, qui avait fait les présentations, ajouta :

— Son Excellence regagne son poste.

Puis il dit, en prenant familièrement le bras de son second pour s'éloigner du groupe :

— Vous permettez ?

— Je vous en prie...

Les deux officiers sortirent, tandis que de Toussac parlait déjà :

— Rien de neuf, mon capitaine. Je suis arrivé à T. 4 pendant la sieste. J'en ai profité pour téléphoner à Homs. Partout la même réponse : rien de suspect. Le chef de T. 4 est arrivé en s'excusant...

— Vous ne lui avez rien dit ?

— Rien, selon vos ordres. Mais je l'ai fait parler. Ils n'ont vu depuis trois jours que la voiture de l'Excel-

lence qui vous honore de sa présence ce soir et les camions de service régulier d'Irak.

— Et puis-je vous demander si votre collègue a été plus heureux ?

— Le sous-lieutenant est rentré de T. 3. Même rapport que vous. En outre, aucune trace. Et vous ?

— Moi non plus, pensez donc ! Avec le vent de sable !

— Evidemment. Tout s'en mêle.

Le capitaine de Lusignan portait à la main ses inséparables gants de peau blanche. Il les enfila, à petits gestes mesurés, en poursuivant :

— Mon vieux, je ne sais qu'une chose : Melek el Kamil ne m'a jamais donné un faux renseignement. Je crois donc, jusqu'à preuve du contraire, que les Oueittas ont passé l'Euphrate à Abu-Kemal, avec leur chef, Cheik Taalbi. Or, leurs tentes se trouvent en Mésopotamie. Qu'ils y restent !

« D'autre part les Rouallas, conduits par l'émir Chukri, longeaient il y a huit jours la frontière de Transjordanie, à l'intérieur du territoire syrien. Ceux-là aussi n'ont qu'à se tenir chez eux, de l'autre côté. Et si je vous affirme une fois de plus que Cheik Taalbi et l'émir Chukri attendent, depuis trois ans, l'occasion ou la permission de se réunir pour mettre à exécution leur projet diabolique...

— Mon capitaine, permettez-moi de vous suggérer que si les deux chefs bédouins se rencontrent sur la frontière de Transjordanie, ils se trouvent à distance égale des H et des T. En ce cas, on pourrait prévenir par radio H. 2, H. 3 et H. 4, qui se trouveraient les plus menacés.

Le chef secoua la tête :

— Non, Toussac, j'ai des ordres. Je ne suis pas chargé de la police du désert pour les Anglais.

— En ce cas, on pourrait téléphoner à K. 3, dont l'embranchement est tributaire des intérêts franco-britanniques ?

— J'y ai pensé... J'y réfléchirai encore. Il faudrait en ce cas demander des instructions dès demain matin aux autorités supérieures. Car je n'ai pas de pouvoirs pour intervenir en dehors de ma zone de surveillance.

En rentrant à l'hôtel, il ajouta :

— J'ai posté Melek el Kamil au Kalaat-Ibn-Maan. Tout à l'heure, quand nos visiteurs dormiront, vous enverrez un homme là-haut pour prendre sa place. J'ai besoin de lui.

— Si vous permettez, je relèverai moi-même Melek el Kamil.

Le capitaine lui posa sur l'épaule une main cordiale :

— Merci, Toussac. J'accepte. Ce n'est pas le moment d'avoir confiance en n'importe quelle brute, qui ronflerait à la belle étoile. Dès que j'en aurai terminé avec le sergent, je vous le renverrai.

Ils rejoignirent M. Tréhut et ses compagnes, et se mêlèrent tout de suite à leur conversation à bâtons rompus.

Les trois hommes et les deux femmes s'observaient à la dérobée. Quand des Européens se rejoignent en un point géographique isolé de leur civilisation, ils se considèrent un peu comme des échantillons de leur espèce, dont l'étude leur paraît alors pleine d'intérêt.

Les dames n'avaient d'yeux, comme à l'accoutumée, que pour le héros de l'armée française en Syrie. Le capitaine de Lusignan ne s'en souciait guère. Il vivait concentré sur lui-même, et la grande force intérieure qui se dégageait de sa personnalité alimentait sa pensée dans le repos comme elle animait son corps dans l'action. Un mince collier de barbe encadrait son visage, et sa physionomie, assez fine, était cependant marquée par des

angles accentués qui contrastaient avec la douceur de son regard.

Chacun savait, au demeurant, qu'il valait mieux ne point trop se fier à cette douceur apparente, dont il ne se départissait en aucune circonstance.

— Oui, gémissait Tréhut en répondant aux questions polies du lieutenant, parlons-en, du voyage ! Mistral de Marseille à Bonifacio ! Tramontane jusqu'au détroit de Messine ! Vent debout jusqu'à Alexandrie ! Le *Mariette-Pacha* n'a pas cessé de faire « la casserole ».

— Vous êtes sans doute arrivé à Beyrouth ce matin, reprit Toussac, nous sommes vendredi...

— Oui, fit le ministre plaintif, après un déjeuner à l'hôtel Saint-Georges, j'ai pris la route pour rencontrer le Haut-Commissaire de passage à Damas. J'avais également accepté de transmettre un message du délégué au patriarche maronite à Paris pour le grand Mutassarif de Homs. Depuis Homs, vent de sable ! Nous avons été secoués comme des pruniers. A un moment, nous avons quitté la piste et fait un saut terrible sur un squelette de chameau qui a craqué horriblement. Enfin ! ce soir je vais pouvoir coucher dans un lit, sans roulis, ni tangage ! Et ce sera tant mieux, avec le travail qui m'attend demain. Car je tremble à la pensée de toutes les sottises qu'on a dû faire à Bagdad en mon absence.

Il ôta nerveusement son monocle, souffla sur le verre et le frotta à l'angle de sa pochette en soie.

Toussac réprima un sourire. Aurore, qui était présente à la première réception de Tréhut à la cour d'Irak, l'avait dépeint en deux mots définitifs :

— Quand il met son monocle, il ressemble à Pierre Blanchar. Quand il l'enlève, c'est l'effigie de la consternation.

— Tous les mêmes, pensait de son côté Lusignan. Encore un civil qui se donne à soi-même la comédie

du surmenage ! Il se réveille accablé et se couche effondré. Pauvres bougres, qui servent la France en se battant contre des paperasses, comme Don Quichotte contre les moulins à vent !

— Quel curieux mobilier ! remarqua la femme du ministre en rompant un court silence.

Elle contemplait le hall rempli de meubles basques, assez inattendus sous ce parallèle. Une partie de la décoration était due aux artisans de Damas, qui ajoutent à la dentelle de bois sculpté du style arabe la grâce éblouissante des incrustations de nacre. Çà et là, des vitrines contenaient des pierres travaillées, des débris de statues, des verreries sans âge. Des tapisseries, des aquarelles, une surabondance de tapis et de tentures de Boukhara, de Bouchir, de primitif, de persan, prenaient sous l'éclairage tamisé des teintes indécises.

— Une atmosphère de fumerie d'opium, risqua timidement la secrétaire.

— Vous en avez vu beaucoup ? plaisanta Toussac.

La jeune fille rougit :

— Au cinéma.

« Il est dommage, ajouta-t-elle pour changer de conversation, que ces toiles métalliques obstruent les fenêtres.

— Bonne précaution contre les moustiques et par conséquent la malaria, répondit le lieutenant.

— Aïe ! cria Tréhut en s'appliquant sur la joue une claque retentissante.

Il essuya avec son mouchoir la goutte de sang qui lui maculait le visage et présenta délicatement, entre le pouce et l'index, la dépouille ténue d'un moustique.

— Oui, sourit Lusignan. Ils rentrent quelquefois par la porte... Et le meilleur moyen de les éviter, si vous voulez bien, c'est de nous installer sans lumière dans l'avant-cour. La nuit est très claire. Ali ! appela-t-il en se levant.

Un des indigènes qui font le service en silence s'approcha. Un voile blanc retenu sur sa tête par une cordelette noire lui retombait en plis flottants sur ses épaules, sur sa veste rouge, que prolongeait avec grâce une robe lilas. Il s'inclina.

— Tu nous serviras dehors d'autres cafés.

Le rez-de-chaussée de pierres blanches de l'hôtel Zénobie s'avance jusqu'à même les ruines.

— L'admirable fraîcheur !

— Oui, madame, dit Lusignan en distribuant les fauteuils. La saison est bonne. A d'autres époques de l'année, les caprices de la température sont moins agréables. Elle passe aisément de plus de 50° à 5°, car nous sommes à 405 mètres d'altitude.

Au zénith, la voie lactée se détachait, comme les autres constellations, avec cette précision d'or rare, ce scintillement de joaillerie en vitrine qui est particulier au ciel d'Orient.

— Ah ! qu'importe l'ardeur du soleil ou la fraîcheur du soir ! s'écria soudain Tréhut, en proie à une de ces crises de lyrisme qui lui étaient familières... Qu'importe ! La cuve arabe est bien belle !

Le capitaine de Lusignan jeta vers lui un bref coup d'œil :

— Excellence, dit-il, vous venez de prononcer un mot qui m'aurait appris, si je ne l'avais su, que vos fonctions vous ont appelé dans un pays où l'administration britannique a laissé des traces profondes.

— Bigre ! sursauta le haut-fonctionnaire. Heureusement que nous sommes en petit comité ! Me serais-je compromis avec l'Intelligence Service ?

Il ajouta, mi-plaisant, mi-flatteur :

— Cette phrase dans votre bouche, mon capitaine, suffirait à me valoir des sanctions, ou qui sait? à entraîner des complications diplomatiques...

— Dieu m'en garde ! se récria l'officier en riant. Et

pourtant le trait perfide que je vous ai lancé faisait bien allusion à l'Intelligence Service.

— Expliquez-nous : vous me mettez sur le gril !

— Je ne saurais laisser une Excellence dans cette posture qui sentirait le roussi.

Ali apportait le moka brûlant dans la petite cafetière de cuivre à long manche. Il versa le breuvage parfumé dans des tasses minuscules, auxquelles nul ne toucha jusqu'à ce que la poudre brune fût retombée au fond.

Le capitaine de Lusignan parla d'une voix légèrement plus animée, car il effleurait un sujet qu'il connaissait particulièrement et le passionnait, autant que s'il mettait en jeu sa propre existence, sa carrière, sa mission.

— « La cuve arabe », dit-il, est l'expression strictement anglaise, employée par le chef du Secret Department du War-Office, par celui des Services Arabes de Downing-Street, par les « asiates », par les agents secrets qui ont macéré eux-mêmes dans la « cuve ».

« Excellence, vous n'avez fait que traduire en français une expression qui vous a un jour flatté l'oreille, avec ce qu'elle comporte, au sens figuré, de solitude, de température, de mystère.

« En réalité, la « cuve arabe » signifie autre chose. Elle définit pour les espions de cette espèce bien particulière à l'Orient, qui sont à la fois des agents de renseignements, des trafiquants d'influence, quand ce n'est pas d'armes, des représentants de commerce et des soldats, une partie de l'Asie et de l'Afrique auxquelles il serait vain d'attribuer des frontières, mêmes imaginaires.

« Un bon agent secret s'adapte partout... Sauf en Arabie, où il faut au contraire qu'il soit d'abord « annexé » par le climat moral et physique.

« La « cuve arabe » commence et finit au même point : là où un occidental peut s'assimiler les dialectes,

les mœurs, la mentalité du désert, de l'oasis, de la mosquée. Elle est le creuset qui refond les hommes, les absorbe, les pétrit d'une pâte nouvelle. Traitement où la psychologie et la biologie jouent leurs rôles, puisque la pensée et la cellule coopèrent à une même et lente acclimatation, qui rend ces hommes utilisables dans les régions les plus rebelles aux intérêts britanniques.

« Ces « *frères de sang* » anglo-saxons déroutent les Arabes, les impressionnent, les flattent. L'influence anglaise s'installe parmi eux. Elle est issue d'une chrysalide humaine que la nature n'avait pas prévue. Voilà le miracle de la cuve arabe, laboratoire où se pratique, en plein pays des Mille et Une Nuits, l'alchimie supérieure de l'espionnage.

« Cette transmutation du métal humain laisse pas mal de déchets au fond de l'alambic. Rares sont les occidentaux qui supportent l'expérience. Seuls les tempéraments exceptionnels y résistent : le contact de l'Islam désagrège les natures faibles. Et les victimes de cette incurable corruption, loques définitives, traînent une misérable existence, en marge de toutes les sociétés. Cette fatalité accable presque tous les hommes qui se sont laissés séduire par l'aventure orientale.

« En revanche, les autres, ceux qui ont assez de résistance, de « carcasse », pour surmonter l'épreuve, ont acquis une puissance considérable. Pourquoi ? Parce que, comme on dit à Londres, ils ont pris « jusqu'à l'odeur de la peau des barbaresques ».

— Formidable ! souffla Tréhut.

— Ce qui me semble encore plus extraordinaire que cette assimilation totale, dit alors la femme du ministre, c'est de parvenir à reléguer au fond de soi-même des siècles d'éducation et les réactions de l'atavisme, au point de ne jamais se trahir par un sursaut occidental, un réflexe latin que la « cuve arabe » n'aurait pas réussi à abolir.

Le lieutenant Toussac prit la parole :

— Des exemples célèbres illustrent votre objection, madame. Le plus fameux est celui de Rochard-Francis Burton, aventurier qui émerveilla la Grande-Bretagne de l'époque victorienne.

Le lieutenant hésita, tandis que Lusignan souriait dans sa barbe de l'embarras de son jeune camarade.

— Allez-y, mon vieux, lui conseilla-t-il enfin.

— Je m'excuse, mesdames, reprit Toussac, de ce récit, mais en Orient depuis Haroun-Al-Raschid, l'histoire n'est faite que d'anecdotes.

« Eh bien, Rochard-Francis Burton, bien assimilé, laissa pousser ses cheveux et s'enfonça au cœur de l'Arabie, jusqu'à la Mecque, où jamais « roumi » n'avait mis les pieds, et commettant ainsi, vous le savez, un sacrilège encore aujourd'hui puni de mort immédiate. Tout s'y passa fort bien pour lui jusqu'au jour où, ayant bu à une source particulièrement... diurétique, il céda sans y réfléchir aux exigences de la nature... et se mit contre un mur en relevant sa robe ! Des passants s'arrêtèrent aussitôt, stupéfaits de cette attitude ignorée des fils d'Allah !

« Il fut écharpé par des centaines de fanatiques... Ce sont les périls du grand jeu.

— Jeu dangereux pour tout le monde, enchaîna Lusignan. Car, à la longue, nul ne sait plus quelle sève finit par couler sous cette écorce artificielle. Vous connaissez ces antiquaires qui font de la copie d'ancien, et donnent en quelques minutes la patine du temps à leurs meubles, avec une subtilité qui laissent les experts eux-mêmes confondus d'admiration ?

— Voulez-vous dire, interrompit Son Excellence, que les agents secrets qui ont fait peau neuve en subissent le bouleversement au point de se prendre à leur propre jeu et de ne plus savoir, en fin de compte, s'ils préfèrent leur patrie réelle ou leur patrie d'adoption ?

— Hélas ! oui... Cette déformation est humaine. Elle est excusable. L'empreinte du climat physique et moral demeure sur tous les déracinés. Ceux-ci ont créé, autour de leur personnage d'emprunt, une obsession qui finit par leur être chère, comme à la longue toutes les habitudes. Des amitiés naissent, au milieu desquelles ils vivent. Que l'Europe est lointaine, à ce moment-là! Qu'importe ! A l'heure de l'action, l'instinct de la race l'emporte sur l'individu et il rend à son pays les services qu'il lui doit. Mais cette victoire sur soi-même est acquise au prix d'une défaite de l'homme, quand ce n'est pas d'une trahison, ou d'un abus de confiance.

— Quel terrible métier ! soupira Mme Tréhut.

— Avez-vous connu de près un de ces êtres d'exception ? interrogea le ministre en considérant curieusement le capitaine.

Toussac se mordit les lèvres : il « n'en ratait pas une », le diplomate, quand il s'adressait à la plus pure gloire des Services Arabes français.

— Oui, répondit Lusignan avec un fin sourire. J'ai rencontré un jour Saint-John Philby, que les bédouins appellent le « démon rouge », à cause de sa tignasse de rouquin. Lorsque le roi Ibn Séoud, avec ses 60.000 guerriers wahabites, eut renversé la vieille dynastie des chérifs de La Mecque, soumis à l'influence anglaise, Philby surgit comme par miracle. Et depuis lors, ne perdant jamais de vue la couronne du Hedjaz, il survient à point nommé, chaque fois qu'il est nécessaire de contrecarrer les efforts de l'influence italienne.

— Ça ne l'a pas empêché de se convertir à l'Islam, conclut Toussac.

— J'allais le dire...

Sur ces mots, le capitaine de Lusignan se recueillit. Le lieutenant devinait bien l'orientation de sa pensée. Le ton de la conversation ne pouvait qu'évoquer à la

mémoire du chef des méharistes les aventures de « l'homme dont il n'aimait pas entendre parler ».

Lusignan reprit la parole... Qui le poussait aux confidences ? La douceur de la nuit sur Palmyre ? Peut-être. Qui sait ? La sensibilité de cet homme exceptionnel s'éveillait-elle ce soir plus que de coutume, en respirant les effluves de ce désert de Syrie auquel la légende l'incorporait déjà ?

— Et puis, ajouta-t-il à voix plus basse... j'ai connu le colonel Lawrence.

CHAPITRE III

LE GRAND RÊVE DE LAWRENCE

Il s'anima presque aussitôt :

— Lawrence haïssait la France et les Français.

« Je n'ai pas besoin de vous apprendre qu'en 1916, lorsqu'il réussit à grouper autour de l'émir Fayçal l'unanimité des tribus bédouines pour la « Djehab », la Guerre Sainte, il ne put mettre l'or et le matériel de guerre britannique à la disposition des princes husseinites qu'en leur promettant — en promettant plus exactement à Fayçal — la réunion des provinces de l'Arabie sous forme d'un vaste royaume totalement indépendant, dont l'émir, fils du chérif de Mecque la Sainte, recevrait la couronne.

« *Il existe un traité secret entre Fayçal et l'Angleterre... Qu'en a-t-on fait ? Un chiffon de papier ? Sans doute. Mais il doit en exister un double, Dieu sait où, peut-être entre des mains redoutables...*

« Bref, aux termes de ce traité, le rêve ancestral du panarabisme n'était plus conditionné que par la victoire sur les Turcs et les Allemands.

« La révolte dans le désert éclata et on sait quel fut son retentissement, comment Lawrence, *avec une science consommée de la dynamite*, fit sauter sans répit les voies ferrées, les trains et les ponts. Il coupa les communications et le ravitaillement entre Damas et Maan. Il affama les Turcs et leurs alliés, les massacra et conduisit les

tribus inconciliables à la victoire commune contre les Infidèles.

« La guerre terminée, les Turcs rejetés en Turquie, les promesses de Lawrence ne furent pas tenues par l'Angleterre, malgré les interventions désespérées du jeune colonel.

« Le gâteau arabe fut découpé à Versailles. Impuissant, en proie à une rage froide, Lawrence vit déplacer les pions de sa victoire selon les ambitions de l'échiquier européen. L'Irak, la Palestine, la Transjordanie allaient à l'Angleterre. Et, pour comble d'ironie ! la Syrie — où Lawrence avait de ses propres mains installé Fayçal sur le trône de Damas — la Syrie allait à la France.

« Le plus pur joyau de l'œuvre de Lawrence sous mandat français !

« Le « roi sans couronne d'Arabie » ne décoléra plus. Il s'isola au milieu d'une civilisation qu'il méprisait. Il refusa les plus grands postes, les plus hautes distinctions, et n'épargna pas ses impertinences à George V lui-même.

« Et nous arrivons ici à constater les dangers de cette assimilation dont nous parlions tout à l'heure : de toute évidence, à partir de ce moment-là, Lawrence aima d'abord la Nation Arabe, cette entité de ses rêves et qui lui était, comme toute illusion, d'autant plus chère qu'il ne l'avait pas réalisée.

« D'une trop haute conscience pour conspirer directement contre la Grande-Bretagne, rien ne l'empêchait en revanche d'user de son extraordinaire influence en Orient contre la France.

« Ce n'est un secret pour personne que Fayçal n'aurait pas bougé un petit doigt sans le conseil de Lawrence. Et dès 1920 le monarque de Damas se mettait lui-même à la tête de la première révolte contre la domination française.

« Nous le renversions impitoyablement.

« C'est alors que Lawrence reparaît sur la scène pour offrir à Fayçal son plus beau cadeau : la couronne d'Irak, réalisant la première étape d'un plan de longue haleine dont nous ne comprîmes pas alors la portée future : *l'indépendance arabe était en marche.*

Le capitaine de Lusignan s'interrompit pour tremper ses lèvres dans son café tiède. L'Excellence en profita pour tendre vers Toussac un gros cigare. Il coupa l'extrémité du sien, sans en proposer à Lusignan, qui ne fumait pas. Personne n'osait interrompre son silence, et chacun attendait la suite des souvenirs du grand méhariste.

Celui-ci reprit la parole au moment où deux allumettes jetèrent une faible lueur sur les différents visages tournés vers lui, dans le calme de la nuit désertique.

— C'est l'avènement du roi Fayçal au trône de Bagdad qui me donna l'occasion de rencontrer le plus fameux agent secret des annales de l'Intelligence Service.

« Je faisais partie de la délégation d'officiers français chargés de rencontrer Lawrence pour fixer la délimitation de la nouvelle Syrie et de l'ancienne Babylone.

« Il entra, salua militairement et ne tendit la main à personne. Avant de s'asseoir, il se présenta en ces termes :

« — Messieurs, vous n'ignorez pas que je déteste les Français.

« Puis il se mit au travail, et quand notre tâche commune fut terminée, il se leva, nous gratifia d'un nouveau salut militaire et partit en claquant la porte.

Ici, le capitaine abandonna le ton du récit et respira profondément, avant de reprendre, d'une voix plus basse :

— J'ai toujours présent à la mémoire le visage impassible de ce petit homme dur et glacial. Ses yeux

clairs n'avaient qu'une expression, celle de la volonté ! Elle contrastait profondément avec son visage d'étudiant d'Oxford.

« Nous savions qu'il nous haïssait. Il ne nous était pas davantage sympathique. Il attirait malgré tout, forçait l'admiration comme il portait à la méfiance. Et tel est resté le rayonnement de son pouvoir moral, de la mer Rouge à la Méditerranée, et de l'Euphrate au golfe Persique, que tous, ceux de l'Orient, ceux du désert, nous l'avons toujours senti, pour ou contre nous, très proche, et pour ainsi dire présent.

— Vous saviez pourtant... commença M. Tréhut.

— Evidemment, interrompit brusquement Lusignan, nous savions qu'il avait voulu perdre jusqu'à son nom et son grade, et que ce soldat Shaw, qu'il était devenu au service de la Royal Air Force, avait voulu tuer dans son esprit le colonel Lawrence. Mais l'empreinte qu'il a laissée sur l'Arabie ne s'efface pas comme un état civil. La mystique du nationalisme arabe, réveillée et matérialisée par les soins de Lawrence, avec l'appui officiel de l'Angleterre, avait créé un germe qui n'a pas fini d'étendre des racines en profondeur. Il sera difficile, un jour, aux puissances occidentales, d'empêcher la croissance de l'arbre.

— Pensez-vous que de tels bouleversements soient proches ?

Lusignan eut un grand geste vague :

— *Inch Allah !* C'est le cas de le dire. La politique arabe est un chef-d'œuvre de patience. S'il existe un homme qui sait quelque chose, cet homme est à La Mecque. Et ses desseins sont aussi inviolables que la cité...

— On prétend que le colonel Lawrence a connu la Ville Sainte.

— C'est exact. Et voyez en cela une autre preuve

de sa toute-puissance peu banale. Lawrence est le seul homme en faveur de qui l'interdit a été levé. Il s'est rendu à La Mecque pour un entretien secret avec le chérif. Mais il avait promis de ne rien dire. Et jamais il n'a prononcé une parole sur ce voyage, même devant son seul ami. Pas la moindre trace dans ses écrits... Un mystère de plus, qu'il a emporté dans sa tombe...

— Sa mort violente, ajouta Toussac, ne fut pas à la hauteur de sa grande destinée.

— Les journaux racontent ce qu'ils veulent, trancha Tréhut sentencieux. J'ai rencontré un fonctionnaire anglais qui affirme que cet accident de motocyclette ne fut pas mortel, et que l'illustre Lawrence d'Arabie en a profité pour se faire définitivement porter disparu de la civilisation.

Le capitaine leva ses deux mains gantées et les laissa retomber sur les bras d'osier de son fauteuil.

— Là, nous entrons dans la légende. On ne peut plus rien dire. Je sais que cette version a trouvé un large crédit dans le public.

— Ce serait splendide ! s'écria la secrétaire du ministre.

— Après tout, dit ce dernier, ce ne serait pas la première fois... Souvenez-vous de Cagliostro, qui s'étrangla dans sa prison, en Italie, et que des témoins dignes de foi ont retrouvé en France sous le Directoire. Et à Marseille, on a bien fait voter des morts !

Le capitaine Lusignan fut le seul à ne pas sourire.

— Je me défendrais, affirma-t-il, d'accréditer cette fable. Mais sur le plan de la raison pure, — et en me gardant de toute conclusion facile — je dois constater *que c'est depuis la mort de Lawrence que le grand rêve de sa vie se réalise sur un rythme de plus en plus accéléré.*

— C'est indiscutable, ponctua le lieutenant Toussac.

— Diable ! Et sur quoi vous basez-vous?

— Mais, Excellence, repartit Lusignan, sur des événements que tout le monde connaît.

« Souvenez-vous... Avant la mort de Lawrence, sa volonté bien arrêtée de brouiller les cartes des puissances occidentales en Proche-Orient ne faisait plus de doute. Je parle de 1926. La guerre des Druses fit de terribles ravages dans nos rangs. Les hostilités furent conduites dans leurs montagnes avec une science bien étonnante de l'escarmouche. Sans pouvoir porter d'accusation précise, je les croyais supérieurement commandés ou conseillés dans ce genre d'attaques. A plusieurs reprises, ils ont réussi à massacrer nos troupes.

« Or, écoutez-moi bien : à la même époque, le roi Fayçal faisait un voyage en Angleterre. Le mandataire anglais renonçait à Bagdad. L'Irak devenait nation indépendante, allait siéger à Genève. Lawrence gagnait une manche. En passant par Paris, Fayçal se rendit au quai d'Orsay. Et à sa grande surprise, on ne l'entretint que de la guerre des Druses. Qui s'agitait derrière eux ? Le prudent monarque semblait l'ignorer.

« En réalité, mon rapport sur les hostilités venait de parvenir au Deuxième Bureau. J'exposais dans mes notes la façon dont les Druses sont dominés par la secte religieuse toute-puissante des Akils, qui se transmettent des rites mystérieux dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Nul n'en a jamais pénétré les secrets. Aucune documentation n'existe. Or, un seul homme, Lawrence, toujours lui, conduit par Fayçal en personne, est parvenu à pénétrer dans la cellule du pape druse, dans cette cellule mystique d'où partit l'ordre d'insurrection contre la France.

Lusignan observa un temps et reprit :

— Après la mort de Lawrence un calme inaccoutumé régna sur le monde arabe pendant plusieurs mois. Que signifiait-il ? Nos officiers de renseignements affirmaient

que de continuels va-et-vient s'opéraient entre les grands chefs de tribus, dans les régions sous contrôle britannique et français. Ils formaient leur liaison en toute sécurité, dans l'Irak indépendant, dans le Nedj et le Hedjaz qu'Ibn Séoud avait délivré de la tutelle étrangère.

« D'abord les mouvements éclatèrent, sporadiques, en des points distants les uns des autres. Puis ils se multiplièrent, *toujours les uns après les autres*, orchestrés par un maître machiavélique, invisible, qui variait fort adroitement ses effets afin d'en tirer un maximum de propagande.

« Ce fut d'abord l'insurrection de la Palestine sous le prétexte sioniste. Elle s'apaisa comme par enchantement dès la révolte des étudiants du Caire. Peu après, l'Égypte recouvrait son indépendance. Grande victoire panarabe ! Voilà deux actes menés tambour battant.

« Troisième acte : en l'espace d'une semaine, l'Orient réclame autre chose. Le 19 janvier 1936, la révolution éclate à Damas, le 20 à Homs, le 21 Hama, le 22 Alep. Cette vague de fond emporte l'opinion européenne. Les chefs nationalistes syriens, déportés dans le désert sous escorte, sont appelés à Paris, avec les honneurs diplomatiques. Le quai d'Orsay traite avec eux d'égal à égal. Le traité franco-syrien détruit notre mandat, prévoit la prochaine indépendance de la Syrie, *avec le départ progressif des troupes françaises.*

« Quatrième acte : à peine ce succès panarabe est-il remporté qu'aussitôt la Palestine se soulève à nouveau. Cette fois-ci la révolution devient terrorisme. On n'ose plus en prévoir la fin. C'est la « Djehab », toujours la Guerre Sainte, dont le grand mufti de Jérusalem, chef religieux suprême de la Palestine, prend ouvertement la tête. Pour comble, il se réfugie dans le Liban, où la France, dont l'autorité décroît à cause du Traité Franco-Syrien, est impuissante à l'extrader, malgré la connexion

des intérêts franco-britanniques ! Et c'est en quelque sorte sous notre protection que le grand mufti continue à tirer les ficelles de la tragédie palestinienne !

« Et nous voici en plein entr'acte ! En attendant le lever du rideau, je répète et je constate, de façon indiscutable, que le grand rêve de Lawrence *est en voie de réalisation*, que les promesses qu'il avait faites en 1916 se réalisent au moment où il disparaît de la scène mondiale.

— Et maintenant ? souffla le ministre en éteignant son cigare.

Le capitaine de Lusignan ferma les yeux et répondit simplement :

— Maintenant... attendons le cinquième acte.

CHAPITRE IV

LA MISSION IMPÉRIALE DES LUSIGNAN

De telles paroles, prononcées en un tel moment, en un tel lieu, trouvèrent dans l'assistance un écho prolongé. Nul ne dit mot. Mais si tous observaient un égal silence, le calme de la nuit sur Palmyre contribuait à rendre plus angoissant le meurtre que le capitaine de Lusignan venait d'évoquer. L'esprit ne s'ouvre pas seul à la magie des paroles ; il ne subit pas seul la contagion de l'inquiétude : ce soir, une lourde atmosphère pesait sur les sens impressionnables de ces occidentaux.

Le chef fermait les yeux. Les autres fixaient la nuit, au hasard, devant eux, à l'exception de Toussac, qui avait renversé la tête sur le dossier de son fauteuil et suivait d'un regard placide les courbes géantes que la craie lumineuse des météores trace sur le tableau noir du ciel d'Orient.

Dans les ruines, un chien perdu glapit tristement.

Ali s'approcha bientôt du groupe et s'inclinant très bas, murmura :

— Beyrouth au téléphone... On demande le capitaine.

— Enfin ! s'écria Lusignan en se levant.

Il se dépêcha vers l'hôtel Zénobie, passa sous la tenture épaisse que soulevait un serviteur à son intention et, pénétrant dans un petit bureau éclairé en veilleuse, s'assit sur un divan, près d'une table basse où

reposait le téléphone. Il saisit le récepteur décroché et parla à voix étouffée :

— Allo ! Oui... Aurore ? Enfin... ma chérie...

Il écouta, pendant de longues minutes, la voix féminine qui lui venait du Liban, des bords de la Méditerranée.

Son départ précipité de l'avant-cour avait rompu le charme créé par ses paroles prophétiques.

Des propos de cet ordre, tenus par d'autres que lui, n'eussent pas trouvé la même créance auprès des mêmes auditeurs. La déformation professionnelle pousse les spécialistes à l'exagération sur les terrains qui leur sont familiers. Mais le prestige d'Hugues de Lusignan n'autorisait aucune restriction. Bien au contraire, ses compagnons, heureux bénéficiaires d'une des rares conversations à laquelle il eût pris part, demeuraient convaincus que le capitaine n'avait pas exprimé sa pensée toute entière.

— C'est la deuxième fois, dit M. Tréhut, que je rencontre « le capitaine tabou ».

— Je vois, dit Toussac, que la légende de Damas est parvenue jusqu'à Bagdad ?

Le ministre ponctua d'un geste fataliste une nouvelle crise de lyrisme :

— Les ailes fraîches d'une légende traversent mieux le désert que les pieds brûlants d'une caravane...

— Oh ! oh ! sourit le lieutenant, voilà que la contagion d'Arabie vous gagne... Vous cultivez l'image fleurie chère aux orientaux...

Ravi du compliment, Tréhut s'abstint d'y ajouter quelque chose, et la secrétaire profita de ce court silence pour demander :

— Pourquoi dit-on « le capitaine tabou » ? Je me le suis souvent demandé...

Toussac éprouvait pour de Lusignan une admiration égale à son affection.

— Ce sont les Arabes qui lui ont décerné ce nom, ce titre, parce qu'on ne compte plus les combats, les victoires remportées par lui, en embuscade, en terrain découvert, au feu, à l'arme blanche, à un contre vingt. Que ce soit contre Fayçal, contre les Druses, partout où se dessinaient une rebellion, une dissidence, il se trouvait présent, toujours exposé le premier, visé à bout portant, jamais blessé, pas une égratignure, tandis que partout autour de lui les hommes tombaient frappés à mort.

« Aux yeux mêmes des Bédouins, il a la « baraka » : le ciel le protège. Un jour, il traverse à Damas, avec une poignée de survivants, les jardins en feu de la Ghouta, et met en déroute des milliers de rebelles. A la même heure, l'affaire se corsait dans les Druses, car on le savait à Damas, et Soltan El Attrache, commandant en chef des révoltés, profitait de son absence. Les Druses réussissent leur coup et massacrent la colonne Michaud. Ils vont exploiter ce succès et fanatiser, contre la France, le reste des populations encore hésitantes. Lusignan repart aussitôt, à l'issue même d'un combat à armes inégales qui a duré 40 heures. Il réalise une incroyable méharée, de jour et de nuit, crevant hommes et chameaux, à travers des terrains impraticables, et du jour au lendemain tombe sur ceux qui le croyaient au diable !

— Quel homme merveilleux ! frissonna la femme du ministre, sous l'œil réprobateur de Son Excellence.

— C'est lui, reprit Toussac, qui a fondé le corps des méharistes syriens, sorte de légion arabe dont les compagnies sont recrutées en Syrie, mais composées de préférence de volontaires venus du fond de l'Arabie, du Yémen, et même de l'Hadramaout. Grâce à Lusignan le renom de la France a pénétré jusqu'au delà des déserts inexplorés, et pendant plusieurs semaines parfois, ces guerriers des sables n'ont pas hésité à braver les solitudes et la soif sur leurs dromadaires de race, qu'ils

engagent avec eux, pour venir se rallier sous notre drapeau.

« Et, vous savez, tous n'arrivent pas au but : partis isolés ou par petits groupes de trois ou quatre, s'ils s'écartent de la chaîne des trous d'eau, nul ne les revoit jamais plus !

— Des hommes comme le capitaine de Lusignan, dit alors M. Tréhut, placent nos officiers au premier rang des constructeurs de la plus grande France.

— C'est bien le mot qui convient, acquiesça Toussac. L'œuvre de ces hommes éblouit les indigènes et l'étranger nous les envie.

« Tout à l'heure, lorsqu'il vous parlait *des autres*, ceux de l'Angleterre, que les grands chefs bédouins considèrent comme leurs pairs, il ne vous a pas dit qu'il a été promu au rang de prince du désert par la volonté du peuple ismaïlié, qui lui a décerné le titre d'émir, dont les musulmans ne gratifient guère les chrétiens !

« Et lorsqu'il vous a vanté les mérites des agents secrets britanniques, il ne vous a pas dit non plus en quelle estime la Grande-Bretagne le tient : le gouvernement des Indes Britanniques considérant que l'immense possession anglaise comporte des centaines de milliers de guerriers ismaïliés, dont l'Aga Khan est le chef, lui fit offrir un poste de général, à titre étranger, et une dotation princière, pour qu'il consente à organiser un corps franc combattant dans l'Inde pour les Anglais.

— Et qu'a-t-il fait ?

— Il a simplement répondu : « Mon épée est à mon pays ! »

Le ministre, rajustant son monocle avec une grimace machinale, apprécia :

— Ce trait donne encore plus de prix à son œuvre.

— Une œuvre qu'il a dans le sang, reprit le lieutenant avec feu. On peut croire aux vertus de l'atavisme, comme on peut les nier. Pour moi, je trouve impressionnant de

voir le dernier descendant d'une aussi haute lignée que celle des Lusignan jouer en plein vingtième siècle un rôle de cette envergure dans le pays même où, il y a 800 ans, son ancêtre Guy donnait à la France son premier empire colonial.

— L'histoire n'est pas mon fort, avoua le diplomate. Cependant, je fus étonné, en venant pour la première fois en Syrie, d'entendre prononcer ce nom illustre dont je croyais la descendance éteinte.

— En effet, reprit Toussac, c'est au milieu du siècle dernier que mourut en France le dernier fils de cette famille féodale dont le château avait été construit, selon la légende, par la fée Mélusine. Mais, à la suite des Croisades, qui rendirent célèbres les Lusignan, l'un d'eux devint roi de Chypre et de Jérusalem, et ses héritiers contractèrent des alliances qui leur assurèrent la domination sur le royaume de Jérusalem, les principautés d'Antioche et de Tyr, les comtés de Jaffa, d'Edesse, d'Ascalon, bref ces immenses possessions orientales qui constituèrent bel et bien, je le répète, les premières colonies françaises.

Le lieutenant interrompit son récit en voyant se dessiner, dans l'encadrement lumineux de la porte de l'hôtel, la haute silhouette d'un sous-officier méhariste.

— *L'Rafia Mrak !* La paix t'accompagne, Melek el Kamil ! dit-il en haussant le ton.

Toutes les têtes se tournèrent vers le soldat qui approcha du groupe d'un pas décidé, se mit au port d'armes et répondit :

— *L'Rafia Mrak !* La paix t'accompagne, lieutenant de Toussac !

— Que désires-tu ?

— Parler à mon capitaine.

— Un secret ?

— Un ordre, mon lieutenant.

— Parfait. Tu le trouveras au téléphone.

— J'attendrai à la porte.

— Va.

Le méhariste salua rapidement et s'éloigna vers l'hôtel Zénobie, où il reprit sa faction silencieuse.

— Que se passe-t-il ? murmura Toussac en lui-même.

Il se tourna vers ses compagnons. Ceux-ci attendaient la suite de son récit, mais Toussac leur déclara :

— Le sergent Melek el Kamil est le seul Arabe au monde qui peut s'honorer de l'entière confiance du capitaine de Lusignan. Il n'apprécie probablement pas cette rare distinction, car il n'en peut comprendre toute la portée.

— D'où vient-il ?

— Ancien dissident de la tribu des Noureddin, seul survivant d'un combat sans merci dans le village de Kalaat-Djendal, en 1925, Lusignan, qui s'y connaît en hommes, lui a laissé la vie, pour rendre hommage à sa bravoure. Depuis, Melel el Kamil a demandé de prendre du service sous les ordres du chef qui lui a fait grâce. Il ne vit que pour Lusignan, qui lui confie les missions les plus délicates, les plus secrètes, les plus dangereuses. Il lui accorde des permissions invraisemblables... et il peut, vêtu en bédouin nomade, emprunter le premier camion de transports. Il reste des semaines absent, parfois des mois. Le sergent est toujours revenu. Il n'a jamais trahi. Ses renseignements ont sauvé plus de vies que ses révoltes de jadis ne nous en ont coûté.

— Cette forme du rachat par l'action, dit M^me^ Tréhut, est plus fructueuse que la pénitence par la prison ou l'exil.

— Certes, acquiesça l'officier, mais rares sont les indigènes qui sauraient s'en tirer avec autant de discrétion que Melek el Kamil. Cette pureté morale, innée

chez lui, Lusignan l'a pressentie avec sa perspicacité coutumière.

Tréhut rompit les chiens :

— A propos, mon lieutenant, où vouliez-vous en venir, avec votre cours d'histoire et de généalogie ?

Toussac se retourna vers l'ombre du méhariste, toujours immobile, devant l'hôtel.

— C'est vrai ! murmura-t-il, son apparition a changé le cours de mes idées. Je n'avais d'ailleurs que peu de choses à ajouter : les Lusignan d'outre-mer furent dépossédés de la couronne de Chypre, et plus tard, un cadet de la branche sans royaume fonda un nouveau foyer au Canada. En 1870, son dernier descendant vint se battre pour la France. Après la guerre il se maria et n'eut qu'un seul fils : Hughes de Lusignan, aujourd'hui capitaine des méharistes de Palmyre.

Toussac se leva brusquement :

— Il n'en finit pas, avec son téléphone, déclara-t-il sans chercher à dissimuler son inquiétude.

L'apparition de Melek el Kamil, qui l'avait d'abord surpris, l'irritait maintenant. Lusignan l'avait chargé d'aller relever dans la nuit la garde du sergent au Kalaat-Ibn-Maan. Il était onze heures et demie, et le méhariste avait pris sur lui la décision d'abandonner son poste. Il lui fallait un grave, très grave motif.

— Excusez-moi, pria-t-il sur un ton bref.

Tandis qu'il s'éloignait, le diplomate, sa femme et sa secrétaire se levèrent à leur tour, mais s'immobilisèrent devant la scène rapide, presque sans paroles, qui se déroula à l'entrée de l'hôtel Zénobie.

Toussac avait pris la décision d'aller, s'il le fallait, interrompre l'entretien téléphonique du capitaine pour lui apprendre l'arrivée du méhariste.

Le lieutenant parvenait à la porte de l'hôtel, et comme le sergent s'effaçait pour lui laisser le passage,

il s'arrêta net : son supérieur traversait le hall et venait vers eux.

Toussac se contenta de regarder dans la direction du bédouin, et, en arrivant à la porte, Lusignan n'eut qu'à suivre son regard pour distinguer l'uniforme dans l'ombre.

Melek el Kamil fit aussitôt un pas vers lui, joignit les talons et dit en arabe, d'une voix de tête, gutturale, vibrante, quelques paroles brèves.

Très calme, le capitaine Tabou se retourna vers Toussac et prononça ces mots dont il comprit tout de suite la tragique signification :

— Le désert est en feu !

CHAPITRE V

AURORE

Aurore de Lusignan, en robe du soir, la tête enveloppée dans un voile de gaze blanche, fumait une cigarette libanaise sur un des interminables balcons qui entourent l'hôtel Saint-Georges d'un triple encadrement de pierre blanche.

La vie nocturne de Beyrouth se manifestait déjà. La chambre d'Aurore donnait sur la baie. Les lumières du port s'allumaient une à une. Les feux de position des bateaux de pêche s'éparpillaient au delà du môle, jusqu'au pied des montagnes du Liban, dont la masse se dressait dans la nuit claire, ponctuée çà et là par le scintillement des villages maronites, nichés aux creux des vallées, étagés sur les plateaux, ou bien perchés sur les sommets, à des altitudes de guetteurs vigilants.

Aurore de Lusignan était heureuse, contente d'elle-même et de la vie.

Assise sur le rebord du parapet, elle repassait dans sa mémoire les heures d'une journée bien remplie et déposait les cendres de sa cigarette sur les quadrilatères en ciment du garde-fou.

Elle souriait, en songeant à la cour discrète que n'avait pu s'empêcher de lui faire le secrétaire général

du Haut-Commissariat, qui n'ignorait pourtant pas son prochain mariage avec le lieutenant de Toussac. Le fonctionnaire empressé avait procédé lui-même à certaines formalités civiles, de telle sorte qu'Aurore, arrivée de Damas la veille au soir, avait pu se rendre ce matin à la cathédrale de Beyrouth, pour demander la publication des bans.

— Excellent alibi, ce mariage. Il tombe au bon moment ! lui avait dit à son passage à Damas le général commandant en chef l'armée d'Orient.

Très fière du rôle que lui faisait jouer auprès de lui le capitaine de Lusignan, elle ne surestimait pas la collaboration qu'elle apportait au Service des Renseignements. Elle connaissait le danger de ce jeu, et s'entourait de précautions, sans exagérer toutefois.

Le chef des méharistes de Palmyre, toujours au courant du déplacement des tentes et des mystérieux remous des tribus dans les sables, croyait à l'imminence de graves événements. L'instinct du désert le mettait en garde. Contre quoi ? Inconnue constante en Orient. Seuls, les tempéraments de fer résistent à l'exaspération latente qui met leurs nerfs à l'écoute, sans répit, et parfois sans raison.

Hughes de Lusignan, dont les antennes s'enfonçaient en Arabie à des distances insoupçonnables, possédait une gamme de déductions personnelles. Il ne pouvait pas plus qu'un autre discerner le but d'un mouvement énigmatique. Mais, instruit de longue date sur les intentions particulières des chefs de tribus, qui dissimulent leur hostilité sous un loyalisme apparent et n'attendaient que le signal de la Guerre Sainte, le capitaine n'avait qu'à suivre les pions en déplacement sur l'échiquier arabe, pour établir par approximation la cible visée par les dissidents.

Il savait quelles missions précises sont imparties à

chaque tribu, comment elle doit participer à l'interminable offensive panarabe, dont les ficelles sont tirées, depuis le Caire et Genève, par le Comité Syro-Palestinien, regorgeant de l'or des nations qui ont joué sur le tableau de la France perdante.

Aux yeux de Lusignan, le passage des frontières d'Irak et de Transjordanie par les Oueïttas de Cheik Taalbi, et les Rouallas de l'émir Chukri, correspondait, si les tribus opéraient leur jonction dans le désert syrien, à la tentative la plus criminelle enregistrée contre le mandat français depuis l'affaire des Druses.

Les renseignements de Melek el Kamil, une fois de plus exacts, lui en donnaient la certitude. Il importait de prévenir le commandement supérieur dans le plus bref délai.

D'heure en heure, la situation risquait de s'aggraver beaucoup trop pour que Lusignan pût envisager de quitter son poste.

Il eût bien dépêché Melek el Kamil, porteur d'un message, à Damas, ou à son défaut un de ses officiers. Il préférait cependant conserver sous la main son précieux agent arabe et ses collaborateurs immédiats. Il avait ses raisons.

D'ailleurs, depuis qu'Aurore était venue le rejoindre à Palmyre, il utilisait constamment ses services. Cette jeune fille, dans le S. R. de Damas, avait été tolérée au début par déférence pour son frère. Bientôt ses services furent hautement appréciés : elle avait fait ses preuves... Cœur, intelligence et finesse la rendaient inaccessible à la surveillance indigène, habituellement exercée dans les souks, les bazars et les mosquées, où elle ne fréquentait pas.

Elle avait témoigné, par-dessus tout, d'un sens presque inquiétant du service secret, comme certaines femmes semblent le porter en elles de naissance. Aujourd'hui,

le prétexte de son prochain mariage lui avait fourni une nouvelle occasion de servir. Mais toutes les prudences s'imposaient : des troubles risquaient d'éclater dans le désert, et leurs promoteurs auraient aimé savoir si le capitaine tabou se doutait de quelque chose.

Il fallait pourtant que des renforts fussent dépêchés dans les régions frontières. Aurore n'avait qu'un pli à remettre aux autorités supérieures. Elle ne cessa cependant de courir les boutiques, se pourvoyant en objets de toilette, en lingerie fine, en parfumerie, multipliant aussi les visites aux couturières.

Par téléphone, elle prit rendez-vous pour déjeuner avec les officiers qualifiés pour l'entendre. Le repas eut lieu sans mystère, au premier étage de l'Omayad, parmi les autres tables servies aux touristes.

Et pour bien montrer que Damas n'était pas le but de son voyage, elle quitta l'Omayad l'après-midi, et prit, malgré la chaleur torride, la route du Liban. Elle se rafraîchit en passant dans un village de la Bekka, et trois heures plus tard, du haut des trente kilomètres qui descendent sur Beyrouth, elle domina le panorama de la Côte Divine, sertie par une Méditerranée turquoise, dans le parfum des orangers en fleurs.

Ce soir-là, elle ne quitta pas l'hôtel Saint-Georges. Elle regrettait à présent d'avoir promis de passer une soirée avec des amis du Haut-Commissariat. Elle avait hâte de revoir Gérard de Toussac, de lui conter son voyage, et mille autres détails...

Elle n'avait pas osé refuser une invitation au Kit-Kat, le seul dancing potable de Beyrouth, quoique d'assez douteuse fréquentation. Sans quoi elle eût rallié Damas de nuit, pour le seul plaisir de joindre Palmyre en fin de matinée, en gagnant quelques heures sur son programme.

Bien qu'il fût déjà tard, elle ne manifestait pas de

hâte à se rendre au Kit-Kat, qui donne jusqu'à minuit un mauvais spectacle d'art chorégraphique, bon tout au plus pour les marins en bordée, ou les vieux marchands de tapis qui fument le narghilé, l'œil torve et le tarbouch sur le nez.

En somme, assez satisfaite d'elle-même, Aurore de Lusignan pensait aux années de son adolescence, où son imagination débordante se plaisait aux rêves que sa destinée réalisait aujourd'hui.

Aurore souriait d'aise, en écoutant, au pied de l'hôtel, la plainte bruissante des brisants, chanson bien douce de la mer latine...

Aurore aimait ce pays parce qu'elle y servait mieux le sien. Il n'était pas tellement lointain, le temps où sa cervelle de fillette se nourrissait en cachette des romans d'espionnage. Elle s'identifiait alors à des héroïnes surfaites.

Dans la réalité, le service secret se révéla différent, obscur et plus simple. Il ne lui en parut que plus grand. Et maintenant, elle connaissait la satisfaction de servir sans éclat, mais utilement.

D'ailleurs, même aux jours de son adolescence exaltée, seuls les aventuriers de grande classe l'avaient attirée intensément. Elle avait beaucoup voyagé, et séjourné à Gibraltar, à Shanghaï. Jamais, à ces carrefours malsains, où s'épient les grandes puissances inquiètes, elle n'avait subi la contagion d' « espionnite » qui afflige les villes libres sous contrôle international.

Enfin, sa destinée avait pris forme aux côtés d'Hughes de Lusignan. Près de ce frère qu'elle admirait, Aurore avait trouvé une place à sa mesure.

Aujourd'hui, elle allait épouser un homme qui partageait l'âpre existence des méharistes, et vivre sa vie de femme sans quitter Palmyre, ni Lusignan, ni le « métier » — elle disait aussi le « sport ».

Dès son arrivée en Syrie, elle avait cru à l'impossibilité de construire une existence normale dans ce cadre brûlant. Hughes de Lusignan, lui aussi, entendait rester célibataire.

— Aurore, lui disait-il, connais-tu parmi tes amies une femme sensée à qui je pourrais décemment imposer pareil séjour ? Il faudrait qu'elle te ressemblât. Et tu es tirée à un exemplaire !

Parfois mélancolique, il ajoutait :

— D'autres sauraient bien prendre ma succession ici, sans doute. Mais pourrais-je m'habituer à la vie de garnison ? Pourrais-je abandonner mes méharistes, et les oublier ? J'ai beaucoup promis à mon pays, et je dois tenir davantage. M'éloigner serait trahir.

Et lorsqu'il parlait d'elle :

— Il faudra bien qu'un jour tu fondes un foyer. Comme tu me manqueras ! N'est-ce pas, Aurore ?

Doucement, elle acquiesçait. Elle savait comment un Lusignan conçoit l'existence : dans l'ordre des traditions. Elle devinait les scrupules de son frère. Il se reprochait déjà de l'avoir attirée dans les grands sables, qui ne rendent pas ceux qu'ils adoptent. Mais sa décision était bien arrêtée : en laissant les jours et les mois s'ajouter les uns aux autres, elle opposait aux arguments de Lusignan une inertie affectueuse et comptait bien demeurer, elle aussi, jusqu'au bout, fidèle à la mission qui complétait si heureusement celle de l'officier.

L'amour profond de Gérard de Toussac l'avait surtout flattée. Dès leur première rencontre, le lieutenant lui avait inspiré une réelle sympathie. Des impulsions de cet ordre ne lui étaient pas coutumières. Bon point pour M. de Toussac, pensa-t-elle. Mais de là au grand sentiment...

Bientôt, pourtant, elle s'intéressa à Gérard. Et puis, sa volonté de rester le plus longtemps possible à Palmyre méritait bien quelque réflexion.

M. de Toussac ignorait que dans ce mariage d'amour il entrait dans l'esprit de sa fiancée une grande part de raison. Hughes de Lusignan, devant le bonheur évident de sa sœur, n'intervint pas. Et Aurore allait maintenant au mariage avec une assurance tranquille, partagée entre les calculs pratiques et les sentiments irréprochables.

Pendant que la jeune fille faisait le tour de ses pensées, le clair de lune s'était levé sur Beyrouth. Le bloc cubique de l'hôtel Saint-Georges projetait de biais une ombre géante sur la terrasse de son rez-de-chaussée, de telle sorte qu'Aurore apercevait l'arête de son balcon, sombrement profilée sur le ciment blanc. Elle leva une main vers les étoiles et s'amusa de voir son bras, démesurément agrandi par les jeux de l'ombre, s'allonger sur la pierre inondée de clarté.

A ce moment elle distingua une autre silhouette qui se détachait près de la sienne sur l'écran blafard de la terrasse, pour disparaître aussitôt dans la masse obscure.

L'apparition n'avait pas duré une seconde, comme si, trahie par son ombre, elle avait cherché à se confondre dans une autre.

D'où sortait ce fantôme ?

En examinant attentivement la perspective du pan lumineux dessiné à ses pieds, Aurore crut pouvoir établir que l'étrange mouvement s'était produit au balcon de l'étage supérieur, dans la chambre exactement superposée à la sienne.

Sans se croire épiée, elle ne voulut rien laisser au hasard. Elle ne mit aucune hâte à rentrer dans sa chambre, ni à abattre la partie supérieure de l'auvent de sa fenêtre. En revanche, elle éteignit l'électricité d'un geste rapide, en prenant soin de repérer d'abord les portes vitrées, encore ouvertes, qui donnaient accès sur le balcon. Elle les retrouva à tâtons et les referma à grand fracas ; mais elle eut soin de confondre dans un

même tapage l'aller et le retour de l'espagnolette. Ce mouvement, bien exécuté, lui permit de rouvrir les portes sans aucun bruit. Et tapie dans l'obscurité, sous l'auvent qui la protégeait, certaine de n'être point vue, elle se haussa vers l'interstice des panneaux de bois et examina le balcon supérieur par l'intervalle des rainures étroites.

La lumière brillait au-dessus d'elle et filtrait au bord du parapet. Elle tendait l'oreille, mais rien de perceptible ne traversait l'épaisseur feutrée du palace.

Au bout d'une minute d'attente, Aurore discerna des jeux d'ombre dans la lueur qu'elle ne quittait pas des yeux. Et bientôt, une tête se pencha dans le vide, puis une autre. Toutes deux regardaient nettement la place où la jeune fille se trouvait auparavant.

Depuis combien de temps, de leur poste d'observation, ces inconnus surveillaient-ils ses moindres mouvements ?

Des inconnus ? Aurore pouvait les identifier jusqu'à un certain point... Et le peu qu'elle en devina lui communiqua une angoisse insurmontable.

Les deux têtes d'homme qui se penchaient vers elle dans la nuit étaient recouvertes de la coiffe bédouine.

Et Aurore savait bien que les Arabes ainsi vêtus — les plus réfractaires aux coutumes occidentales — n'avaient pas les moyens de fréquenter l'hôtel Saint-Georges.

A moins qu'ils ne fussent de très hauts dignitaires...

CHAPITRE VI

LA SOIRÉE DU KIT-KAT

Aurore avait réagi en de plus graves circonstances. Facilement conseillée par ses nerfs, elle savait les dominer, agir de sang-froid et surmonter ses appréhensions.

Elle regretta cependant d'avoir refusé que ses amis vinssent la chercher pour la conduire au dancing. Elle pouvait franchir à pied la distance qui sépare le Kit-Kat de l'hôtel Saint-Georges. Seulement, le soir, le bord de mer est assez peu fréquenté.

Sans prendre la peine de refermer les fenêtres, elle ouvrit la porte de sa chambre et la claqua violemment, comme si elle regagnait son appartement après une courte absence. Aussitôt elle donna de la lumière et ne cessa d'aller, de venir, fredonnant assez fort pour que les éclats de sa voix parvinssent, dans le calme nocturne, jusqu'à l'étage supérieur.

Elle tenait à donner à ceux qui l'observaient l'impression d'ignorer leur présence, ou de s'en soucier peu.

Peine perdue, car presque aussitôt, sans qu'elle s'en rendît compte, les deux Arabes quittaient l'hôtel Saint-Georges et montaient dans une brillante voiture de marque italienne qui démarrait en direction de la Palestine.

Aurore, cependant, ne voulait plus s'attarder, car elle devait téléphoner à Palmyre avant minuit, dire à son

frère ou à son fiancé qu'elle n'était pas encore rentrée à Damas.

La tiédeur du soir la dispensait de vêtements superflus. Elle jeta seulement sur ses épaules nues un châle turc, qu'elle agrafa devant sa glace, avec la broche dont elle avait fait son fétiche : le premier cadeau de Gérard de Toussac ! Cette merveilleuse œuvre d'art, en diamants sertis par un joaillier d'Alep, représentait Mélusine, la femme serpent, sortant de l'onde, échevelée, telle qu'elle figure en cimier sur le blason des Lusignan.

Elle ferma sa chambre à clef, descendit, et traversait le grand hall, quand le *chaouch* de l'hôtel lui proposa un taxi.

Elle accepta volontiers.

La voiture prit la direction de Beyrouth, après un virage à arracher les roues, car tout chauffeur libanais qui se respecte conduit à tombeau ouvert.

Mais, pour si rapide que fût sa course vers la ville, la voiture qui conduisait la jeune fille fut tout de suite doublée par une autre, lancée à grande allure. Aurore remarqua une étincelante carrosserie, mais ne prit pas garde à ses occupants.

Elle devait aussitôt le regretter, car celui qui conduisait freina brutalement, au risque de provoquer un accident et serra le taxi contre le mince parapet surplombant la grève de quelques mètres.

— Arrêtez ! cria Aurore.

Sa voiture stoppa à l'angle du tournant étroit qui entre dans Beyrouth. En même temps elle vit une main qui passait à travers la portière de l'auto voisine et se posait sur la poignée de la sienne. Malgré la scène rapide la jeune fille put distinguer sur ce bras les plis flottants d'une tunique blanche.

Aurore, désemparée, jeta un regard vers la ville.

Une lueur de phares puissants s'approchait très vite le long de la côte. D'un bond, elle ouvrit la portière libre qui heurta le parapet, la referma d'un geste brusque et, au lieu de fuir vers l'hôtel Saint-Georges, protégée par le taxi qui la séparait de ses poursuivants, elle vint se placer dans le faisceau de leurs propres phares.

Vite, ils les éteignirent.

Trop tard, cependant... La silhouette d'Aurore se dressait dans les puissants projecteurs du bolide qui roulait sur elle. A grands renforts de gestes, elle s'opposait à son passage. Il stoppa, tandis que des cris joyeux jaillissaient :

— C'est un scandale ! Aurore ! Une heure de retard ! A l'amende !

— Nous allions vous chercher... murmura l'homme qui était au volant et descendait pour lui ouvrir la portière.

Un sentiment de délivrance envahit la jeune fille :

— J'avais reconnu le bruit du moteur, dit-elle. Bonsoir, vous tous.

Elle s'installa sur le coussin arrière.

Dans les autres voitures, nul n'avait bronché.

— Qu'est-ce que c'est que ces deux-là ? demanda un des compagnons d'Aurore.

— Rien, répondit-elle. Un accrochage sans importance.

Elle jugeait toute intervention superflue et inopérante. Elle avait raison. Seul le chauffeur de taxi aurait pu courir au Sérail et raconter l'affaire à la police libanaise. Aurore était certaine qu'il s'en abstiendrait : les témoins qui n'ont rien vu foisonnent sur le sol d'Orient. L'homme avait perdu sa course. Mais, dans l'échange de propos qui devait s'ensuivre entre lui et ses assaillants, il trouverait une compensation fructueuse, beaucoup plus lucrative qu'une semaine de travail.

Les agresseurs d'Aurore et les espions de l'hôtel étaient les mêmes ! Elle n'en doutait pas. Ils avaient simplement déjoué ses calculs en quittant le Saint-Georges les premiers, et, dans leur puissante conduite intérieure, tous feux éteints et moteur en marche sur la route de Saint-Jean-d'Acre, ils avaient guetté sa sortie pour tenter de la rejoindre par n'importe quel moyen.

A présent réconfortée, en sécurité au milieu de ses amis, elle roulait avec eux vers le Kit-Kat, ses whiskies, ses danses, ses lumières.

Devant le dancing, se produisit l'inévitable bagarre entre ouvreurs de portières, tous gamins et candidats à une piastre par voiture, tarif moyen du *bakchich*.

Aurore et ses camarades rentraient dans l'immense salle de restaurant au moment où les dernières « artistes » quittaient l'estrade, où certains consommateurs s'en allaient, tandis que d'autres descendaient au sous-sol, vers le dancing, où une étroite piste laisse quelque prétexte à la danse. Il s'érige au milieu d'un bar basque, du plus pur style, avec rideaux à petits carreaux, poutres noires sur plafond blanc, sièges et tables rustiques, bref l'ensemble harmonieux emprunté au célèbre bar de Biarritz, et reproduit à Beyrouth comme à Londres, à Buenos-Ayres, à San-Francisco, et même à Saïgon.

Aurore n'avait pas revu le Kit-Kat depuis trois ans. Elle y trouva la même clientèle, interchangeable et sœur jumelle : jeunes officiers de marine « en rade » ; le pilote d'Air-France et son mécanicien, entre deux courriers hebdomadaires ; une poignée de députés de la Chambre Libanaise, portant ostensiblement le tarbouche écarlate ; quelques marchands levantins, enrichis dans la laine ou la soie grège. Couverts de diamants, ventripotents et tyranniques avec les garçons, ils font couler à flots un champagne qu'ils ne digèrent pas et roulent interminablement, entre leurs doigts adipeux, les grains précieux de leurs chapelets d'ambre. Dans un coin,

bâillaient deux ou trois journalistes désœuvrés, plus ou moins attachés à ces curieux quotidiens tirés à mille exemplaires, dont les « directeurs » fréquentent les boîtes de nuit parce qu'ils paient leurs consommations en publicité. A une autre table, — au premier rang ! — des chefs de service du Haut-Commissariat s'étaient mis en smoking pour tuer le temps avec plus de grâce.

Dans le fond de la salle, un vaste bar circulaire servait de relais aux entraîneuses, belles filles de toutes nationalités — jamais Françaises, la loi le défend — guignant du haut de leurs tabourets le client de passage assez généreux pour leur offrir le whisky majoré des quinze piastres de leur ristourne.

Aurore ne découvrit rien que de très rassurant, dans cette figuration classique du film beyroutain.

A cette heure avancée, Hughes de Lusignan avait sûrement regagné l'hôtel Zénobie. Aurore appela le chasseur et lui fit demander la communication avec le téléphone privé qui porte le numéro 1, à Palmyre, pour la bonne raison qu'il y est tout seul.

Les communications de nuit ne peuvent pas dépasser Damas. Seulement, en ce qui concernait Palmyre, grâce à un accord spécial avec l'autorité militaire, les appels étaient retransmis par les stations de pompage de *l'Irak Petroleum Cy.*

Ces formalités rendaient l'attente assez longue.

A l'orchestre, quelques musiciens bottés et enfoulardés tiraient de bandoléons exotiques, sur un rythme de conga, des plaintes mineures.

Aurore accepta l'invitation d'un jeune secrétaire au consulat de Belgique, qui l'avait conviée et conduite, parmi les autres, à cette aimable soirée.

Le couple exécuta quelques pas en silence. La jeune fille goûtait peu la danse.

— Avez-vous remarqué, lui dit soudain son cava-

lier, l'étrange individu qui se trouve dans la dernière loge, à côté des téléphones ?

Il ajouta très vite :

— Ne vous retournez pas : on dirait qu'il vous regarde.

— On dirait ? répéta-t-elle en riant. Vous n'en êtes pas sûr ? Porte-t-il des verres fumés ?

— Pis que cela.

— Vous me faites griller d'impatience. Qu'attendez-vous pour pivoter, afin que je l'admire à mon tour ?

Le jeune homme s'amusait franchement :

— Attendez : je vais le décrire : c'est un Arabe, habillé en Arabe.

La main d'Aurore se crispa légèrement sur celle de son danseur.

— Il doit être riche, reprit-il, car il porte une robe de soie blanche magnifique. Ce doit être également quelqu'un de très bien, car la coiffe qui retombe sur ses épaules est retenue autour de sa tête par un double cercle de métal sombre à boucles d'argent. Dans son bled, ce doit être un émir, ou quelque chose d'approchant. Il a vraiment très grande allure... Et maintenant regardez-le, car je ne vous ai pas dit le plus extraordinaire, savez-vous ?

Un pas de danse suffit à changer l'angle du regard. Et Aurore de Lusignan eut le spectacle le plus étonnant qu'il soit donné de voir en Orient.

Parmi les loges d'un caractère très intime, aménagées sur un praticable qui les surélève légèrement au-dessus du dancing, seule la dernière était occupée par l'Arabe dont Aurore venait d'entendre la description. Il se tenait à l'écart, dans le recoin le mieux abrité, et passait à peu près inaperçu. Et nul n'aurait pris garde à lui, si un détail de son costume ne lui avait ajouté un caractère de mystère exceptionnel : son visage était entiè-

rement voilé de soie blanche, retenue à l'intérieur de sa coiffe. Le morceau d'étoffe souple qui dissimulait ses traits s'évasait à peine sur les yeux, à la manière des Touareg ou des femmes musulmanes.

Il semblait d'ailleurs suprêmement indifférent à la curiosité qu'il pouvait soulever.

— Extraordinaire, en effet, murmura Aurore.

L'orchestre s'arrêta net. Après quelques battements de mains, il attaqua l'inévitable reprise. Le jeune Belge entraînait déjà sa partenaire.

— Je croyais, lui dit-elle, que ces gens-là ne fréquentaient pas ce qu'ils appellent nos lieux profanes ?

— Détrompez-vous, sourit-il, il en vient assez souvent. Jamais seuls, par exemple. Celui-ci m'étonne franchement, pour une fois, car je ne connaissais pas de sectes voilées dans ces pays... Il a dû prendre la précaution d'arriver le premier, pour être moins remarqué. Oui, ce sont de ces grands seigneurs féodaux dont l'Arabie désertique est truffée... On connaît leur point faible, et on sait ce qui les attire ici. Ce sont les numéros de danses plus ou moins acrobatiques, dont le Kit-Kat nous dispense le fade intermède toutes les demi-heures. Ils s'absorbent silencieusement dans la contemplation des chairs blondes et poudrées, à peine vêtues, des académies bien musclées et des chevelures platinées qui les changent des charmes un peu gras et lymphatiques des harems de l'Euphrate ou de la Haute-Djezireh... Tenez, qu'est-ce que je vous disais, qu'ils y viennent en bande, se livrer à leur adultère moral ? En voilà deux autres. Ceux-là ne sont pas voilés, grâce à Dieu. De vrais Bédouins. Et hop ! Ça y est ! Ils vont rejoindre leur mystérieux compère !

Aurore n'avait pas pu distinguer les physionomies de ses adversaires, ni à l'hôtel ni dans leur voiture. Mais elle ne douta pas qu'ils fussent ceux-là mêmes

dont elle voyait maintenant, en pleine lumière, les visages sombres, durs, expressifs comme tous ceux de leur race.

L'inquiétude n'empêcha pas la jeune fille d'examiner la situation : quels que fussent les motifs de leurs actes, ces hommes, avec une obstination bien arabe, ne la perdraient pas de vue.

Une vive conversation semblait s'engager dans la loge entre ses trois occupants.

— Regardez-les donc ! reprit le jeune bavard... Et ça palabre ! Vous les verrez plus recueillis, tout à l'heure, à la première attraction ! Parbleu ! Mettons-nous à leur place... Ils viennent se documenter sur le paradis d'Allah, qui leur promet pour l'éternité les voluptueuses houris au milieu des gracieux échansons... C'est que, pour eux comme pour nous, savez-vous, un tiens vaut mieux que deux tu l'auras !

En toute autre circonstance, Mlle de Lusignan aurait jugé la conversation de son danseur un peu cavalière, même avec une jeune fille à la veille de se marier. Mais elle ne prêtait à ses propos qu'une oreille distraite, tandis qu'il la reconduisait à sa table, où, à peine assise, elle vida son verre de champagne un peu plus vite qu'il ne convient.

Elle se releva peu après : le chasseur s'approchait d'elle :

— Palmyre à la cabine 3.

Négligeant de traverser la piste pour prendre au plus court, Aurore contourna quelques tables, afin de se rendre au téléphone en suivant les loges. Elle passa sans hâte près des Arabes, les frôla presque, et négligeant les deux indigènes dont le visage était découvert, croisa son regard avec celui de l'homme voilé.

Ce Bédouin avait les yeux bleus !

CHAPITRE VII

T. 4 NE RÉPOND PLUS

Dès les premiers mots de sa conversation avec le capitaine, Aurore s'enquit de son fiancé. Elle apprit la présence à Palmyre d'hôtes de qualité. Le lieutenant se tenait auprès d'eux.

La jeune fille ne pouvait se douter du prix inestimable des minutes, et même des fractions de seconde de cette communication. Sans quoi elle n'eût prononcé que des paroles essentielles.

— D'abord, lui disait la voix autoritaire, pourquoi m'appelles-tu de Beyrouth ?

Il la supposait rentrée à Damas. Mais puisqu'elle y serait demain matin, il allait l'instruire d'une nouvelle démarche à effectuer à son passage dans la capitale syrienne.

Deux minutes durant, elle écouta sans desserrer les lèvres, ponctuant son silence d'un « bon » ou d'un « compris » sur un ton qui ne trahissait pas son énervement réel.

Pendant ce temps, la trame inquiétante qui se tissait autour d'elle resserrait davantage ses mailles étroites. En pleine boîte de nuit, l'adversaire manœuvrait maintenant à quelques centimètres d'elle.

Aurore entendit nettement la porte de la cabine voisine de la sienne s'ouvrir et se refermer. Le déclic

symptomatique d'un écouteur s'ensuivit aussitôt, et, tout en s'appliquant à ne pas perdre un mot des ordres de son frère, la jeune fille tendit l'oreille libre vers la cloison.

Elle percevait mal les éclats de voix qui lui parvenaient très atténués. Les portes, isolées des bruits du dancing par des revêtements capitonnés, absorbaient en outre une partie de la résonance intérieure. Et les cloisons mitoyennes des cabines, faites de contre-plaqué, ne laissaient filtrer que des sons indistincts.

Aurore put tout de même déterminer que la conversation voisine se déroulait en arabe. L'emploi de cette langue est assez fréquent pour ne pas prêter à commentaires. Mais cette fois-ci elle méritait une attention particulière.

Mlle de Lusignan se méfiait...

Son voisin téléphonait-il réellement, ou faisait-il semblant de causer dans un récepteur sans correspondant ?

Ses doutes se confirmèrent dès qu'elle prit la parole à son tour. Le silence se fit immédiatement de l'autre côté de la cabine. Et tandis qu'Aurore détaillait par le menu l'emploi de son temps à Damas, elle concentrait toute son attention vers la paroi derrière laquelle elle pressentait le mystère attaché à ses pas.

— Allo ! Allo ! cria-t-elle... Ne coupez pas.

Elle maudit l'interruption qui venait de se produire. Elle répéta plusieurs fois : « Allo ! » en espaçant chaque appel de plusieurs secondes.

Comme par miracle, le dialogue imaginaire reprit alors à l'autre appareil.

La poste s'en mêla bientôt :

— Allo ! Vous avez été coupé. Faut-il vous rétablir ?

— Je vous en prie.

— En ce cas, raccrochez... on vous rappellera.

— Merci ! dit-elle à voix très forte, car ce mot pouvait laisser supposer que son entretien reprenait.

D'une main, elle bloqua la sonnerie qui se déclenche lorsqu'on raccroche l'écouteur, et opéra très doucement la manœuvre qui fermait le circuit. En même temps, faisant siennes les armes sournoises de l'ennemi, elle tenait à la cantonade les propos les plus fantaisistes, mais aussi les plus qualifiés pour aiguiser la curiosité adverse.

Curieux spectacle, en apparence incohérent, que celui de ces deux êtres, lui, penché sur un récepteur inutile ; elle, nonchalamment appuyée contre un pupitre et parlant dans le vide, et se donnant l'un l'autre la comédie d'une conversation qu'ils ne tenaient avec personne.

Aurore faisait preuve de sens critique en voulant prolonger l'expérience : les choses ne devaient pas en rester là.

Elle maintenait toujours la sonnerie d'une main, car sa supercherie pouvait échouer si la poste la rappelait pour rétablir la ligne avec Palmyre. Mais de cette façon elle sentirait le frémissement du timbre entre ses doigts, reprendrait l'écoute et enchaînerait sans qu'il y parût.

Et tandis qu'elle palabrait toujours avec une verve inépuisable, son attention, plus en éveil que jamais, fut attirée vers la cloison, sur un point gros comme une tête d'épingles : à cet endroit, l'acajou du revêtement s'effritait en minuscules copeaux. Puis l'ouverture prit la dimension d'un bout d'allumette, et bientôt apparut l'extrémité d'un petit poinçon de poche, terminé en vilebrequin.

La jeune fille, tout à fait maîtresse d'elle-même, n'interrompit pas une seconde le flot de ses paroles superflues.

Le poinçon disparut, laissant à jour une microscopique percée par laquelle il était possible de voir et d'entendre.

— Et maintenant, disait Aurore, écoute-moi bien... Car je ne t'ai pas dit le plus terrible... Je suis très alarmée...

Certaine d'avoir décuplé par ces mots le coefficient de curiosité du mouchard bédouin, elle se décida. De sa main libre, elle détacha la Mélusine en diamants épinglée sur sa poitrine, maintint entre le pouce et l'index la longue tige de platine terminée en pointe aiguë, et l'approcha de la trouée, de haut en bas, afin de ne pas l'exposer dans le champ visuel.

Elle hésita cependant...

— Je ne sais si je peux te dire cela au téléphone, poursuivait-elle... Ce n'est pas très prudent...

Quel organe humain s'appliquait-il en ce moment contre cet orifice ? Un œil ? Une oreille ? Aurore frémit.

Mais la froide raison l'emporta sur la pitié inutile. Et de toutes ses forces elle enfonça la redoutable broche, à tout hasard.

Un cri de bête, jailli par aspiration, comme ceux de toutes les grandes douleurs, répondit à son geste. Une sueur froide inonda les mains et le front de la jeune fille, et tout de suite elle entendit l'homme blessé quitter son poste.

Elle se disposait à abandonner le sien, lorsque la poste de Beyrouth lui rendit le sens des réalités. La surveillante lui parlait :

— On ne sait pas ce qui se passe... Impossible de rétablir... Damas fait des recherches... Ce sera long... Oui, je vous rappellerai...

Elle put regagner sa place sans que ses amis remarquassent le bouleversement que trahissait sa figure,

car la salle était plongée dans la pénombre, et seuls des projecteurs éclairaient sur la piste le numéro d'une danseuse espagnole. Quelques hommes accompagnaient les castagnettes avec des battements de mains appropriés et des cris de sauvages qui faisaient, à leur sens, « très corrida ».

Aux lumières, comme l'orchestre répandait dans le Kit-Kat les harmonies d'un *blues* narquois, Aurore convia elle-même le jeune Belge à la danse.

Le mouvement bienfaisant lui détendit les nerfs, lui rendit l'assurance nécessaire pour examiner calmement la situation. Au-dessus de la piste, dans la fameuse loge, elle aperçut un des Arabes, aussi blanc que sa robe, qui se tenait accoudé sur sa table, les yeux fermés, et maintenait sous sa coiffe, sur le côté de la tête, un mouchoir serré dans son poing. Les deux autres, d'un regard impassible, ne cessaient de regarder la jeune fille.

La salle commençait à se vider lorsque le chasseur vint une fois de plus demander M^lle^ de Lusignan au téléphone. Elle se dirigea vers la même cabine n° 3 et s'aperçut avec stupéfaction que l'un des Arabes la précédait. Il pénétra avant elle dans le réduit capitonné, mais en ressortit tout de suite, et s'excusa en excellent français, en roulant les *r* :

— Veuillez me pardonner, je vous en prie. J'avais entendu la sonnerie. J'attends une communication...

Il s'inclina pour la laisser passer, après avoir porté, dans un geste plein de noblesse, une main à « sa pensée, ses lèvres et son cœur ».

Aurore, un peu hautaine, répondit à tant de grâces en lui refermant ostensiblement la porte au nez.

— Allo !

— Ne quittez pas. Damas vous parle.

Un léger grésillement atténuait l'audition. D'énervants déclics se produisaient sur la ligne. Aurore jeta un coup d'œil machinal sur le pupitre.

Elle y aperçut une enveloppe blanche, mise bien en évidence, et portant cette simple mention :

Mademoiselle de Lusignan.

E. V.

Très urgent.

Cette découverte lui apporta un réel soulagement. Peut-être, enfin, allait-elle connaître le motif de la surveillance étroite dont elle était l'objet.

En tout cas, elle comprenait maintenant la prétendue fausse manœuvre de l'homme qui l'avait précédée dans la cabine.

— Allo ! Ici Damas... Homs vous parle.

Deux secondes plus tard, la voix indifférente d'un employé lointain reprit :

— Ici Homs... Vous demandez encore Palmyre ?

— Eh bien ?

— T. 4 ne répond plus.

— Mais c'est impossible !

La riposte jaillie des lèvres d'Aurore, aussi prompte que le sang qui lui montait au visage, resta sans autre précision.

— Allo ! Que se passe-t-il ? implora-t-elle.

— Personne n'en sait rien, répliqua le laconique fonctionnaire.

Et, comme un écho assourdi, un ordre lancé à Homs par les bureaux de Damas lui parvint, impitoyable :

— Le 1 à Palmyre, pour Beyrouth... Annulé.

Le silence reprit possession du réseau. Déçue et

déprimée, la jeune fille raccrocha le récepteur. Et il lui parut que ce simple geste dressait entre son frère et elle une somme imprévue de forces dissimulées, d'hostilités concentrées, de maux impossibles à conjurer.

Avant de reprendre contact avec le monde, elle décacheta le pli qui contenait le texte suivant, tracé d'une plume décidée, qui ne cherchait pas à déformer ses caractères habituels :

Un entretien de la plus extrême importance doit avoir lieu entre nous.

Si vous tenez à sauvegarder à la fois la dignité d'un nom depuis mille ans sans tache, le foyer que vous espérez fonder, et la carrière d'un lieutenant méhariste — qui vous est cher — nous vous demandons, mademoiselle, de vouloir bien répondre aux trois coups que nous irons frapper très respectueusement à trois heures du matin, à la porte de votre chambre.

Cette entrevue est absolument nécessaire.

Vous n'avez rien à redouter.

S. E. S.

Que signifiaient ces initiales inconnues ?

Et que lui rappelait l'écriture ?

Aurore déchira cette lettre en petits morceaux, revint dans le dancing et, repassant volontairement devant la loge des Arabes, leur montra le peu de cas qu'elle faisait de leur message en en jetant les débris épars à leurs pieds.

— Deux heures du matin ! dit un de ses amis en la voyant revenir. Où allons-nous ?

Question oiseuse. Le Beyrouth nocturne n'a pas le choix : il peut aller du Kit-Kat au restaurant Français, ou inversement. Les amis de la jeune fille se montraient

disposés à la traditionnelle navette. Cette solution présentait aussi l'avantage de doubler joyeusement le cap de l'heure fixée par les visiteurs d'Aurore... Mais il n'était pas dans les goûts de sa race de se dérober devant les obstacles.

Au surplus, absente ou présente à l'hôtel Saint-Georges, elle ne comptait pas les recevoir.

Elle se leva en même temps que ses amis.

Ils s'entassèrent tous dans l'auto du consulat de Belgique, qui déposa les uns rue Allenby, les autres dans le quartier Sursok, et reconduisit Aurore en dernier lieu.

Assise dans la voiture qui l'emportait à travers la nuit, elle se perdait en conjectures sur l'impossibilité de communiquer d'urgence avec Palmyre. Depuis la dernière intervention des inconnus, toute discrétion devenait superflue, et elle aurait pu se confier à son frère en termes clairs.

Elle ne manquait pas de relations. Rien ne l'empêchait de trouver asile pour la nuit, en toute sécurité, même à la résidence.

Elle pouvait agir. La police, l'autorité militaire, le Haut-Commissariat, se trouvaient à sa disposition en toutes circonstances.

Ses principes s'y opposaient, et sa volonté bien déterminée de ne rien confier à quiconque sans avoir reçu d'abord le conseil du capitaine de Lusignan.

Le jeune attaché stoppa devant l'hôtel Saint-Georges. Elle descendit.

En tendant la main à son compagnon, elle lui demanda à brûle-pourpoint :

— Avez-vous votre revolver ?

Surpris, il balbutia :

— Ou... i... certainement.

— Prêtez-le-moi. Je vous le rapporterai demain matin avant de partir.

Il s'exécuta sans hâte, en lui recommandant :

— Prenez garde : le cran d'arrêt ne fonctionne pas.

— Mais il est chargé, au moins ?

— Oui... avec une balle dans le canon.

— Alors tout va bien. Bonsoir et bonne nuit !

Sur ce souhait, elle monta l'escalier d'un pas léger, tandis qu'en la regardant disparaître dans le hall, le diplomate hochait la tête, avec une expression assez peu rassurée.

CHAPITRE VIII

LE CINQUIÈME ACTE

Une longue marche dans le sable est possible sans hâte, à pas souples et comptés. Elle devient épuisante quand elle se précipite, surtout dans les dunes comme celles qui conduisent au Kalaat-Ibn-Maan, où le capitaine de Lusignan, le lieutenant de Toussac et M. Tréhut, précédés par l'agile Melek el Kamil, montaient dans la nuit.

Les dames, demeurées au Zénobie, attendaient sans se coucher le retour des quatre hommes. Le ministre, interprétant le silence du capitaine comme une preuve de gravité de la situation, avait cédé à la curiosité. Il le regrettait maintenant.

Ni botté, ni entraîné comme les officiers qui le devançaient sur les pentes friables, il les suivait clopin-clopant, les pieds meurtris dans ses souliers délicats remplis de sable. Il s'efforçait par tous les moyens à retarder les autres : il amorçait de vaines conversations, ou s'inquiétait de la présence des scorpions. Nul ne s'en souciait au demeurant.

La sombre masse de la forteresse arabe se précisait assez vite. Son Excellence comptait bien recevoir là-haut le prix de ses vicissitudes.

— Le désert est en feu ! avait dit Hughes de Lusignan, en traduisant les paroles saccadées de Melek el Kamil.

Comment interpréter ces mots ? Jusqu'à quel point le souci de l'image, chère en langage oriental, pouvait-il

exagérer la réalité ? Tout autour d'eux, et sur des centaines de kilomètres carrés, s'étendait l'infini du sable. Du sable qui a toujours eu le pouvoir d'éteindre les foyers incandescents, de briser les flammes hautes, de faire avorter les incendies qu'il écrase, étouffe, refroidit.

— Le désert est en feu !

Comment cette nuit, contre toutes les lois de la nature et de la chimie, aurait pu se produire cette revanche du feu sur le sable ? Quel cataclysme sans lendemains pourrait donc communiquer l'étincelle aux poussières minérales et propager le fléau ardent à ces vestiges de roches désagrégées depuis la préhistoire ?

Pourtant des explosions, d'abord lointaines, se percevaient, puis devenaient de plus en plus distinctes.

Les deux officiers allaient toujours de l'avant.

— Ce « feu » est celui d'un combat, pensa M. Tréhut usant d'une métaphore en usage depuis la guerre.

Un combat, mais contre qui ? Entre qui ? D'ailleurs les méharistes y auraient pris part, et le capitaine de Lusignan aurait été à la rescousse, au lieu d'entreprendre cette ascension.

Melek el Kamil, en approchant du Kalaat-Ibn-Maan, obliqua vers l'Ouest et, parvenu le premier sur une étroite esplanade, parmi les murailles effondrées du château sarrasin, s'écria en désignant du doigt un point dans la nuit :

— Le feu approche !

A l'horizon, vers Homs, la clarté d'un sinistre brasier illuminait le désert. Dans l'obscurité, une tache sanglante s'animait de lueurs mouvantes. D'épaisses colonnades de fumées noires s'élevaient jusqu'à des hauteurs insoupçonnables.

L'invincible puissance de destruction semblait jaillir des entrailles de la terre, comme si une irruption volcanique venait réchauffer brusquement le fond desséché des océans disparus. Mais nul cratère, ici, n'ouvrait sa

gueule infernale. Le désastre s'étendait avec une violence irrépressible, et paraissait se frayer un passage le long d'une vallée. Illusion d'optique, d'ailleurs, car en plein jour aucune dépression du sol n'aurait justifié ces méandres.

Le trajet de l'incendie s'étendait sur un nombre incalculable de kilomètres. Sa largeur n'excédait pas quelques dizaines de mètres. Le gigantesque ruban des flammes se ponctuait par endroits de gerbes plus impétueuses que les autres. Et ces feux de bengale d'épouvante, dont le grondement était à la mesure de leur taille, emplissait le désert d'une rumeur grandissante.

On s'attendait à sentir la terre trembler, tant ce spectacle évoquait un crime de la nature contre elle-même. Autrement, quel impossible Néron aurait pu concevoir pareil embrasement de la cité sans âmes ?

Par moments, la combustion s'apaisait comme si le dragon en flammes, dont la tête se tournait vers Palmyre, cessait de dérouler ses anneaux en fusion. Mais bientôt, le sol se soulevait à quelques mètres devant lui, et une nouvelle explosion annonçait le jaillissement d'un geyser de fournaise. La lave et les scories dévalaient de courtes pentes, s'amassaient dans les plis du terrain, où se formaient des lacs incandescents. Ces multiples Gomorrhes se consumaient en éclairant tout autour d'elles de mornes rivages de sable.

Un ronflement de turbine s'élevait sans cesse plus intense, plus sonore et plus profond que le vrombrissement annonciateur des sauterelles ; et de son chant de mort, il accompagnait et précédait l'enfer en marche.

L'incendie aveugle avançait vers Palmyre.

— C'est là-bas que ça a commencé, disait nerveusement Melek el Kamil. Un bruit terrible. Et tout de suite, en l'air, comme un feu d'artifice !

— T. 4 a sauté, répondit seulement de Toussac.

Une déflagration plus puissante, quoique plus lointaine que les précédentes, se produisit alors vers l'Est.

Les quatre hommes se hâtèrent à travers les pans de murailles éventrées, contournèrent le Kalaat-Ibn-Maan, jusqu'à la façade opposée.

Un deuxième rougeoiement se reflétait haut dans le ciel, au delà même de l'horizon cette fois.

— T. 3 saute à son tour, ajouta de Lusignan.

Il serrait les dents, en proie à une rage froide, forme personnelle de son désespoir. Puis, soudainement :

— Toussac, El Kamil, vite ! Le feu va attaquer Palmyre par les deux côtés.

« Toi, sergent, va réveiller les hommes et qu'ils alertent à leur tour le village arabe. Toute défense est impossible pour le moment. Envoie sur les hauteurs les femmes, les vieux, les enfants. Avec les autres, éloigne du trajet du feu tout ce qui a une valeur, les troupeaux surtout.

Déjà, Melek el Kamil, sautant par-dessus les pierres en bordure du terre-plein, dévalait dans la nuit vers le poste.

— Vous, lieutenant, réunissez immédiatement tous les officiers dans mon bureau. Que le chef-radio se mette au poste émetteur et attende mes ordres. Qu'un autre prenne le poste récepteur et établisse le contact avec Homs, Bagdad, Haditha et Abou-Kemal. Qu'il ne pose aucune question sans mes instructions. Et surtout que nul ne perde son temps avec le téléphone : les lignes sont coupées dans les deux sens.

Avant de partir, Toussac ajouta :

— Mon capitaine... et les méhara ?

— Vous avez raison. Désignez une section, et qu'on les conduise soit dans la vallée des Tombeaux, soit dans les ruines. Veillez également à ce qu'il ne reste personne, même à l'hôtel. L'incendie ne risque pas de

se propager en largeur, mais si le vent se levait, on ne saurait le circonscrire.

Toussac disparut à son tour.

— Excellence, ne me quittez pas. Vous assisterez à la conférence des officiers. Vous pourrez en faire état dans votre rapport au quai d'Orsay. Le hasard vous a mis aux premières loges. Par mes soins votre voiture sera protégée. Les dames devront rester dedans. Elles n'ont rien à craindre. Ce genre d'incendie ne durera pas. Car je ne vousfais pas l'injure de vous demander si vous avez compris.

— Hélas ! gémit le ministre, qui ne comprendrait ?

— Sans commentaires.

Ils se mirent en marche vers Palmyre, vite. Leur inquiétude grandissait, en même temps que l'incendie se rapprochait avec une rapidité alarmante.

Le ministre, en bon fonctionnaire soucieux de son avancement, se préoccupait déjà des difficultés qui l'attendaient à son poste.

— Qu'y a-t-il là-dessous ? s'affairait-il en scrutant l'impassible physionomie du capitaine. Prévoyez-vous des complications diplomatiques avec l'Angleterre ?

— Tant qu'on ne sait rien, on ne sait jamais, riposta Lusignan sans se compromettre.

Il soulagea ses nerfs en parlant d'abondance :

— J'ai perdu un temps précieux au téléphone. J'étais en ligne avec Beyrouth. La conversation a été coupée. Accident banal. Je pensais qu'elle serait rétablie. J'ai attendu. Rien. J'ai voulu alors appeler T. 4, qui est mon premier relais de nuit. Ma correspondante devait en faire autant de son côté, alerter Damas, Homs, que sais-je ? Ouais... Le monde entier pouvait bien sonner ! Vous pensez si la ligne a sauté avec le poste ! Et si maintenant, sur Dieu sait quelle distance, les poteaux télé-

graphiques, couchés ou debout, doivent flamber dans pareille fournaise comme de vulgaires allumettes !

— C'est effrayant ! Et les malheureux gardiens de T. 3, de T. 4...

— Et d'autres sans doute !... Je vais former sur-le-champ des colonnes de secours. Mais rien ne presse... Oui... Grâce à la communication en cours entre Beyrouth et Palmyre, le chef de la poste de T. 4, sans doute réveillé, aura pu s'échapper. A-t-il eu le temps de prévenir les camarades ? Il faudrait savoir à quelle distance de la station s'est produite l'explosion. Bref, s'ils ont réussi à se sauver, on les retrouvera aisément... Sinon... nous ne pouvons plus rien pour eux.

Ils entrèrent dans le poste militaire, plongé dans une agitation considérable. Les services s'improvisaient dans la fièvre, avec méthode cependant. Le capitaine de Lusignan entra dans le poste des radios et leur donna des consignes urgentes. Il passa ensuite dans son bureau, où tous les officiers de service, en tenue de campagne, réunis autour du lieutenant de Toussac, attendaient les ordres.

A l'arrivée de leur chef, ils rectifièrent la position, tandis qu'il traversait la pièce en coup de vent et venait s'asseoir à même l'angle de son bureau en leur adressant un signe de repos.

— Pas le temps, fit-il machinalement.

Il prit à peine celui de rassembler ses idées. Deux secondes. Puis il se leva, et marchant de long en large devant le cercle des officiers, il s'écria :

— Messieurs, nous sommes en présence de l'acte de terrorisme le plus colossal enregistré jusqu'à ce jour dans les annales de la guerre secrète, et même de l'humanité...

Deux coups toqués à la porte l'interrompirent. Un radio entra, tenant à la main deux messages :

— D'Homs et d'Abou-Kemal, dit-il en les remettant au capitaine.

Celui-ci prit connaissance des textes, et ses familiers comprirent à son léger mouvement de tête affirmatif que cette lecture ne faisait que le confirmer dans une opinion personnelle.

Il relisait la première dépêche quand un autre radio entra à son tour et lui remit un pli en disant :

— K. 3 a répondu.

Réponse qui parut satisfaire Lusignan, car il reprit son exposé avec un accent de décision bien arrêtée :

— Messieurs, une nouvelle « djehab » vient d'éclater...

Au nom arabe de la Guerre Sainte, un frémissement imperceptible parcourut ces hommes qui savaient tous que l'hostilité des fanatiques, couvant continuellement sous la cendre, devait les rejeter tôt ou tard dans la dissidence.

Mais pas un trait de leurs visages ne broncha.

— Le but de la Guerre Sainte, reprit Lusignan, est toujours le même. Seuls les moyens ont changé. Les expériences de 1920, 1922, 25, 26 et 32 ont assez montré aux nationalistes qu'on se frottait moins facilement à la coloniale, aux sénégalais, aux tcherkesses et aux méharistes, qu'aux troupes nordiques de Von der Goltz ou aux sbires peureux d'Enver Pacha.

« Finies la révolte dans le désert, la guerre d'escarmouches et les embuscades en tirailleurs.

« Fini aussi le baroud, messieurs. Vous n'aurez plus l'honneur de vous battre, mais de jouer à la lettre votre rôle de police du désert. Parfaitement, des policiers, voilà ce que vous serez dorénavant, n'ayant plus pour mission d'affronter les guerriers, parfois magnifiques, que vous avez connus, mais de dépister des poignées de malfaiteurs en maraude. Vous vous battrez à coups d'enquêtes et de commissions rogatoires. Vous écrirez des rapports pour établir la culpabilité dégradante des

cheiks et des émirs, ces princes médiévaux que les bienfaits de la science et de la stratégie moderne ont transformés en anarchistes !

Il s'emportait. Il se domina :

— Messieurs, reprit-il, la dynamite se substitue aujourd'hui à l'action directe. Je dois vous apprendre qu'il y a une heure, à la même minute sur différents points de Syrie, Transjordanie, et peut-être de Palestine, le « pipe-line » a sauté.

Un courant d'indignation, de surprise et de colère mêlées se manifesta de nouveau parmi les méharistes.

En toute autre circonstance, Lusignan aurait souri. Ses officiers, aux heures de camaraderie, lui disaient qu'il pourrait lui annoncer la fin du monde sans les étonner. Ils s'attendaient à tout avec lui. Avec lui, ils iraient partout. Les subalternes valent ce que valent les chefs. Le calme hommage de leur attitude le lui prouvait cette nuit.

Comme il allait reprendre la parole, une déflagration toute proche déchira l'atmosphère, et les vitres du bâtiment crissèrent dans leurs châssis. Une lueur rougeoyante refléta sur les carreaux la lointaine réverbération du ciel.

Imperturbable, le capitaine des méharistes s'approcha des fenêtres, et aperçut dans le mirage illuminé des ruines gréco-romaines l'ombre compacte des dromadaires attroupés.

Il fallait cependant poursuivre cette conférence nécessaire, qui allait être accompagnée pendant un quart d'heure par des explosions de plus en plus espacées.

— Le pétrole franco-anglais, dit-il, brûle en ce moment sur des centaines de kilomètres. Le pipe-line éventré livre aux flammes son précieux flot. Des milliers de millions de tonnes de naphte s'échappent du sol et mettent le feu au désert. L'incendie souterrain

se communique dans le conduit avec la rapidité que vous imaginez : la pression atmosphérique fait son œuvre, et les explosions succèdent aux explosions. Aucune force humaine ne peut s'opposer à cette force-là.

Hughes de Lusignan revint vers la grande carte qui couvrait le mur derrière sa table de travail.

— Grâce à Dieu, celles de la nature peuvent s'opposer les unes aux autres.

« Cette carte, comme vous le savez, représente le tracé du « pipe-line », tel qu'il existe, de Kirkouk à Haditha où descendent ensemble la branche française et la branche anglaise, alimentées par les stations de pompage matriculées suivant la lettre initiale de Kirkouk : K. 1, K. 2 et K. 3. Ce dernier poste se trouve après Haditha, vers nous, *de l'autre côté de l'Euphrate.*

« Vous voyez en haut la branche française, qui aboutit à Tripoli, dont l'initiale désigne les stations de pompage : T. 1, T. 2, T. 3, à notre droite, T. 4 à notre gauche. Puis vient la station d'Homs, *où le pipe-line traverse l'Oronte.*

« La branche anglaise, placée sous l'indicatif d'Haïffa, où elle se termine, avec ses 5 postes, de H. 1 à H. 5, passe au sud du lac de Tibériade, *où elle franchit le Jourdain.*

« Les nouvelles que je viens de recevoir de K. 3, alerté par mes soins, établissent que le pétrole britannique est victime d'un même sabotage que le nôtre.

Et tournant alors une pointe ironique vers M. Tréhut, le capitaine ouvrit une parenthèse :

— Les intérêts franco-britanniques se trouvent menacés au même titre. Donc, rassurez-vous, Excellence, pas de complications diplomatiques en perspective !

« Vous me suivez, messieurs, reprit-il gravement.

« Le plan des terroristes était bien conçu : faire

Carte des exploitations de pétrole et des pipes-lines, telle qu'elle se trouve dans le bureau du capitaine de Lusignan, à Palmyre.

sauter, simultanément, T. 3 et T. 4 d'une part ; H. 3 et H. 4 de l'autre.

« L'attentat contre le pipe-line a été perpétré en pleine nuit, à une heure où, depuis des années que nous sommes en paix, tout le monde doit normalement dormir.

« Si le service de renseignements n'avait eu de bons motifs de méfiance au sujet de déplacements de tribus guerrières au nord et au sud, je n'aurais pas mis un homme en faction au château arabe, et le feu dans le désert, ce nouveau paradoxe, aurait franchi des distances considérables avant d'éveiller qui que ce soit. Il aurait eu le temps, vu la vitesse effarante avec laquelle il se propage par le naphte, de porter la dévastation sur les points névralgiques que vous voyez sur la carte.

« En effet, K. 3 alertée par nous, a câblé aussitôt aux stations anglaises. H. 3 et H. 4 ne répondent pas, hélas ! H. 1, H. 2 et H. 3, réveillés à temps, mais impuissants contre l'avance du désastre, ont pu sauver leurs hommes.

Un radio pénétra de nouveau dans le bureau, portant une pile de télégrammes. Lusignan les déposa sur le bureau sans les consulter et poursuivit, en désignant avec sa cravache les points stratégiques de son exposé :

— Combinaison sournoise, mais supérieurement imaginée. Car en théorie, voici quelles devaient être les conséquences du sinistre : en premier lieu, au moment où les postes du désert sautaient, la déflagration détruisait du même coup la ligne téléphonique et les appareils de T. S. F. Ce qui s'est produit. Les rescapés éventuels se trouvaient donc dans l'impossibilité de communiquer avec qui que ce soit, sinon après des heures de marche vers l'Est; le feu parvenait jusqu'à l'anticlinal de Kirkouk et remontait à la source même de la plus grande nappe de pétrole du monde. Le désastre prenait alors des proportions qui dépassent l'entendement... A l'Est, sans parler de la destruction totale de Homs et de maints

villages dans les montagnes du Liban, nos ennemis réussissaient un « doublé » historique : Tripoli en feu pour la France ; Haïffa en feu pour l'Angleterre. Les pétroliers amerris dans ces rades sautaient. Les réserves sautaient. Les deux bases navales franco-britanniques en Méditerranée Orientale étaient cette nuit même réduites à néant.

Après une courte pause, le capitaine de Lusignan, se détournant de la carte et regardant ses camarades, reprit :

— Messieurs, quelle que soit l'étendue du désastre, il est à l'heure actuelle circonscrit. Ses conséquences les plus cruelles sont étouffées dans l'œuf. Et voici pourquoi :

« Le « coup » a été fait sur la branche française par les Oueïttas de Cheik Taalbi, et sur la branche anglaise par les Rouallas de l'émir Chukri. Le Service Secret savait depuis trois ans que ces deux chefs rêvaient de sabotage contre le pipe-line. En outre leurs deux tribus se trouvent, même aux époques de la transhumance, sous mandat anglais, en Transjordanie et en Irak. Leur jonction sur le territoire syrien dégage à nos yeux une menace assez précise.

« Damas, sur une demande écrite que j'ai fait transmettre il y a quarante-huit heures, a envoyé d'urgence des équipes du génie à Homs, et à K. 3, en face d'Haditha, sur le sol syrien. Elles ont, à l'heure actuelle, fait sauter elles-mêmes le pipe-line sur l'Euphrate et sur l'Oronte. Les conduits sont noyés par les eaux. Voilà comment, je vous l'affirmais tout à l'heure, les forces de la nature ont pu être opposées l'une à l'autre.

Alors, parmi ces hommes conscients de leurs responsabilités, qui n'avaient pas laissé percer la moindre émotion à l'annonce du péril nouveau, un murmure de joie et d'admiration pour leur chef s'éleva longuement.

Hughes de Lusignan en profita pour jeter un rapide coup d'œil sur les textes de radio.

Une explosion plus atténuée que les précédentes retentit au loin tandis qu'il ajoutait :

— Bonnes nouvelles, si l'on peut dire, de nos camarades britanniques : ils ont réussi à détruire à temps le pipe-line sur le Jourdain. Haïffa est sauvée aussi. Mais les populations riveraines sont affolées : l'huile enflammée reste à la surface, et le Jourdain charrie un fleuve de feu qui va atteindre la mer Morte.

« Mêmes nouvelles sur l'Euphrate et sur l'Oronte.

Il se leva, très décidé :

— Messieurs, au travail. Notre prestige vient de recevoir un coup dont il convient de panser la profonde blessure. Nous relevons le défi. Ce sera l'honneur des méharistes de Palmyre d'avoir fait tout leur devoir, d'avoir, au cœur même du crime arabe, conjuré ses effets. Mais ce rôle compensateur ne nous suffit pas. Un châtiment exemplaire s'impose.

« Vous êtes les mieux placés pour frapper l'agresseur. Dépistez-le. Soyez à ses trousses avant qu'il n'ait franchi les frontières d'où il vient. Je compte sur vous pour prendre votre part de revanche avant que les pirates du désert n'aient faussé compagnie aux territoires sous mandat français.

« Vous partirez à l'aube. Pour la répartition des colonnes, le lieutenant de Toussac vous transmettra mes ordres... Messieurs !

En les saluant, il les rendait à eux-mêmes. D'un seul geste, ils répondirent à son salut et quittèrent le bureau du détachement.

Lorsqu'il resta seul en présence de Lusignan et de son adjoint, M. Tréhut s'approcha du capitaine, en lui tendant la main :

— Au revoir, Excellence, et bon voyage, dit l'officier pour arrêter des félicitations superflues.

— Pourrais-je vous demander avant de partir, fit le ministre un peu interloqué, votre opinion sur l'organisation possible de l'attentat ?

— Vous pouvez même la consigner dans votre rapport. Car je ne sais quand j'aurai le temps de prendre la plume.

« Le mouvement pan-arabe, financé par des puissances étrangères francophobes, a pu servir ces dernières en arrêtant pour de longs mois l'exode du pétrole vers la métropole, en la privant du carburant essentiel à la défense nationale, surtout en cette période de tension extérieure. Voilà pour le but.

« Quant aux moyens, j'ai acquis ce soir, *la conviction que cette entreprise de grande envergure n'a pas germé dans une cervelle bédouine. Sans doute, la main qui agit est arabe. La tête qui pense ne l'est pas. Les guerriers du désert sont des chevaliers de la bataille et non des stratèges. Or, nous sommes en présence d'une spéculation hardie qui ne peut être que le fruit d'une volonté occidentale.*

« Le seul usage de la dynamite dans cette affaire aurait suffi à me donner les mêmes *soupçons*. Le mécanisme machiavélique que nous venons de découvrir, les résultats colossaux que ses auteurs avaient le droit d'en attendre, si nous n'avions pu intervenir à temps, constitue maintenant une *preuve*.

— Mais contre *qui ?*

Hughes de Lusignan, d'un geste qui le dépassait, leva vers le ciel une de ses mains gantées.

— Dieu seul aurait le droit de le dire.

Puis, se penchant vers le ministre et le prenant par le revers de son veston, il ajouta :

— Souvenez-vous de notre conversation d'hier au soir... Le rideau vient de se lever sur le cinquième acte.

CHAPITRE IX

LA NUIT DE L'HOTEL SAINT-GEORGES

Le veilleur de nuit, en voyant Aurore entrer dans l'hôtel, se précipita au-devant d'elle pour la conduire en ascenseur jusqu'à son étage.

Elle le pria de l'accompagner jusqu'à la porte de sa chambre. Ils ne rencontrèrent personne dans les couloirs. Une épaisse moquette se déroulait sur la mosaïque blanche et atténuait jusqu'au bruit de leur propre marche dans le silence de l'immeuble endormi.

Enfermée à double tour dans son appartement, Aurore gagna d'abord son balcon et délibérément jeta un coup d'œil au-dessus d'elle.

Ils étaient déjà là. *Ils* attendaient.

La jeune fille ne distingua que l'ombre d'un seul kéfié, penché sur le vide, se profilant dans le faisceau lumineux qui sortait de la chambre supérieure.

En levant la tête, Aurore comprit où se trouvaient ses deux autres adversaires : ils occupaient, au même étage qu'elle, les deux pièces contiguës à la sienne. A sa droite et à sa gauche, ils se tenaient immobiles sur leurs balcons respectifs, et, les bras croisés sur leurs gandouras claires, ils la guettaient dans les ténèbres.

— Prise au piège ! pensa-t-elle aussitôt.

En affectant un calme exagéré, elle battit en retraite, mais sitôt dans sa chambre, elle ferma les auvents et rabattit les doubles vitres en un clin d'œil.

Puis elle vérifia la fermeture de sa porte, fit ses

ablutions à l'eau glacée et prit dans son sac à main une petite bonbonnière d'or qui ne la quittait jamais. Cette miniature contenait des pilules de chlorure de camphre. Aurore n'en faisait qu'un usage modéré, mais en cas de nécessité n'hésitait pas à demander à cet analgésique le calme à toute épreuve dont ses nerfs risquaient de se départir.

Elle en absorba cette fois-ci une forte dose, s'étendit sur son lit toute habillée, mit le revolver à portée de sa main et n'éteignit pas l'électricité.

De longues minutes s'écoulèrent. L'attente est plus déprimante que l'action. Aurore faillit céder à une tentation : il lui suffisait de décrocher le téléphone, d'alerter le veilleur de nuit, pour se trouver sous la protection du directeur de l'hôtel, en attendant celle de la police. Mais sa volonté fut la plus forte.

Elle n'avait pas le droit de réclamer du secours. Elle savait qu'il existait sans aucun doute d'étroits rapports entre le mystère qui l'entourait et son activité secrète. En s'abandonnant à un mouvement de faiblesse elle se mettait dans l'obligation d'en révéler le motif aux autorités. Or, elle ignorait si de tels propos, portés à la connaissance du public, ne risquaient pas de contrarier les desseins personnels d'Hughes de Lusignan.

Elle n'eut pas le loisir de réfléchir plus avant. Trois coups, distinctement séparés les uns des autres, résonnèrent à sa porte.

Son bracelet-montre marquait trois heures cinq.

Fidèle au plan qu'elle s'était tracé, elle ne répondit pas.

Son silence devait être prévu : Aurore n'eut pas besoin de détourner la tête pour reconnaître le bruissement significatif d'une feuille glissée entre la porte et le tapis.

Elle se leva et ramassa ce nouveau message

Mademoiselle, vous êtes libre de nous refuser l'accès de votre chambre.

En ce cas, vous nous obligez à vous rappeler que tous les balcons de l'hôtel communiquent et que les auvents sont faciles à forcer.

Nous serions, croyez-le bien, mademoiselle, désolés de prendre de tels moyens, indignes de votre rang et du nôtre.

Si, malgré tout, vous nous contraignez à cette regrettable opération, nous vous prions respectueusement de ne pas donner l'alarme, afin que nos bonnes relations, à peine commencées, ne finissent pas dans le sang.

Et ce serait dommage pour le lieutenant de Toussac et le capitaine de Lusignan, dans deux ordres d'idées bien différents.

Sauf incidents provoqués par vous-même, votre vie, mademoiselle, n'est pas en danger.

Faites-nous au moins la grâce de ne pas vous méprendre sur notre qualité.

Aurore n'hésita pas. Marchant vers le lit où reposait encore le revolver, elle l'assura fermement dans sa main droite, ouvrit un tiroir de sa valise, y prit un projecteur électrique de poche et, après avoir prestement donné dans la serrure de sa porte les tours de clefs qui en autorisaient l'ouverture, elle bondit à l'autre extrémité de la pièce et posa un doigt sur le commutateur.

Elle attendit que les inconnus manifestassent leur présence. Mais ils n'en firent rien. Individus étonnants, en vérité, et qui poussaient le sens des convenances aussi loin que l'art de la menace !

Derrière la porte, dont ils avaient parfaitement entendu jouer la serrure, ils attendaient que Mlle de Lusignan les priât d'en franchir le seuil.

— Entrez ! cria-t-elle.

Le loquet tourna doucement sur lui-même. Aurore

devina le coup d'œil méfiant glissé par l'entre-bâillement du panneau qui tournait sur ses gonds.

La jeune fille guettait ce bruit. Simultanément, elle éteignit la lumière et, aveuglant ses adversaires sous le feu de son projecteur, elle leur dit froidement, tandis que la porte se refermait derrière eux :

— Les mains en l'air, ou je tire !

Sa position était forte. En état de légitime défense, elle pouvait supprimer trois Arabes dans sa chambre, en pleine nuit, sans avoir d'explications plus nettes à fournir.

Le doigt sur la gâchette, elle réalisa cet avantage. Mais elle n'oublia pas que son rôle lui interdisait les solutions de facilité. Elle devait profiter de toutes les occasions, même les plus périlleuses, pour apprendre, découvrir, juger et transmettre des informations.

Sa sécurité personnelle passait au deuxième plan.

Les trois inconnus s'immobilisaient les uns derrière les autres dans l'ordre où ils venaient d'entrer : l'homme voilé se trouvait entre ses deux compagnons. Il leva les mains, et celui qui le suivait l'imita. Mais le premier resta immobile.

— Eh bien ! gronda-t-elle en arabe, vous ne comprenez pas ?

— Il entend très mal, dit tranquillement le dernier, vous lui avez crevé le tympan.

— Nous verrons bien, murmura-t-elle.

Tout en les tenant en respect, elle parvint à poser l'angle de son coude sur le commutateur, fit basculer le levier et rétablit la lumière.

Aurore n'eut pas un mot à ajouter : en apercevant le revolver braqué sur lui, le premier venu leva les bras à son tour. Son regard exprimait une certaine méfiance. Mieux que les autres, il appréciait à sa juste valeur l'esprit de décision de la jeune Française.

— Vous avez tort de le prendre ainsi, reprit celui

qui avait déjà parlé, la conversation n'est pas commode dans cette posture. Et surtout, avec votre parfaite connaissance de notre race de chevaliers, vous devriez être certaine que nous ne sommes pas armés, pour venir, à trois, chez une femme seule.

— Par Allah ! vous le jurez ?

— Nous le jurons par Allah !

Pareil propos, sur des lèvres arabes, est une garantie plus solide qu'une signature occidentale sur un traité de non-agression.

D'ailleurs, la question posée par la jeune fille l'engageait elle-même. Elle vivait dans la « cuve ». Une certaine mentalité avait déteint sur la sienne. Et, même en des conditions aussi particulières, elle ne pouvait faire à des Orientaux l'injure de douter du serment sacré.

Elle déposa son arme sur une table proche, et d'un geste, invitant les Arabes à s'asseoir, elle ajouta :

— Je vous écoute.

Aurore prit place en amazone, à l'angle de la table. Un calme profond descendait sur elle. Cent fois mieux, elle préférait cette confrontation peu rassurante aux heures qui l'avaient précédée.

— Hachem Bey parlera à ma place, dit alors le visiteur atteint de surdité, en touchant son oreille blessée, ornée d'un léger pansement.

— Qu'il en soit fait selon la volonté de Soléïman, répondit celui qui avait pris la parole jusqu'alors.

L'homme voilé n'avait pas soufflé mot.

— Une entrevue avec vous, mademoiselle, dit alors Hachem Bey, est plus difficile à obtenir pour nous que l'accès du tombeau du Prophète l'est à un chrétien. Il est vrai, ajouta-t-il avec un geste pleine de noblesse qui souleva les pans de sa robe, que l'entrée de votre sanctuaire est d'autant plus fermé que son objet est plus précieux !

Insensible au compliment, mais désireuse de se battre à armes égales, la jeune fille repartit sèchement :

— Je ne vous attendais plus.

— Cet oubli nous afflige ! Et il nous confond !

— Ce n'est pas un oubli. Vous deviez venir à trois heures. Vous êtes arrivés à trois heures cinq. Or la galanterie des Orientaux est proverbiale : on ne fait pas attendre une femme.

Hachem Bey s'inclina, en baissant les yeux en signe d'humilité derrière ses mains levées :

— Nous n'aurions pas d'excuses, sourit-il, si nous n'étions assurés que notre heure ne se serait pas permis de prendre le pas sur la vôtre !

Aurore lui rendit son sourire. L'entretien pouvait se dérouler. Elle avait fait la preuve d'une pleine possession d'elle-même.

— Et maintenant, qu'avez-vous à dire ?

— Nous parlerons peut-être plus tard... s'il vous convient de nous honorer de votre conversation. Mais nous avons d'abord mission de vous remettre ceci... Donne, Soléïman.

Il tendit la main vers son compagnon, qui retira d'une poche de sa robe un petit portefeuille en cuir fauve.

Hachem Bey se leva et le remit entre les mains d'Aurore. Puis il revint s'asseoir doucement, à reculons, afin de ne pas perdre de vue les jeux de physionomie de la jeune fille.

Celle-ci retourna le portefeuille entre ses mains, l'ouvrit, et en sortit plusieurs feuillets rigides.

C'étaient des fac-similés de lettres.

Il suffit à Aurore de les entrevoir.

Elle pâlit.

Et il lui fut impossible de dissimuler son bouleversement en reconnaissant son écriture !

CHAPITRE X

NOS ACTES NOUS SUIVENT

Aurore ferma longuement les yeux. Le rythme de sa respiration trahissait sa détresse. Nul ne troubla son recueillement.

Lorsqu'elle osa de nouveau regarder les Arabes, elle avait presque oublié leur présence. Et tout de suite, sans fausse honte, dans un silence de plus en plus lourd, elle relut, une par une, les pages de cette correspondance.

— Elles y sont toutes, précisa cruellement Hachem Bey.

Elle arrivait à la dernière.

Elle rassembla les photos dans leur étui, qu'elle jeta sur les genoux de l'émir.

— Vous pouvez les garder, dit-il en les remettant sur la table de chevet. Ce ne sont que des reproductions. Nous avons les originaux.

— Non ! fit-elle d'une voix sourde, prenez-les... même celles-là...

— Vous avez tort, mademoiselle, leur vue pourrait faire naître dans votre esprit, toujours si large d'idées, des réflexions salutaires...

— Je ne vois pas lesquelles... Et surtout je ne comprends pas comment...

— Elles sont entre nos mains ! Rien n'est plus simple, je vous assure.

— Mais, réagit-elle, je les ai écrites il y a quatre ans !

— Nous le savons.

— A Londres.

— Nous le savons également.

— Et lui... lui... il est mort !

— Sans doute... Mais comme l'a si bien dit un de vos célèbres écrivains (Paul Bourget, je crois) nos actes nous suivent, et cet adage vous explique qu'un mort, sous la forme de ces lettres, peut symboliquement sortir aujourd'hui de sa tombe pour venir défendre notre cause.

Stimulée par ces derniers mots, Aurore se redressa :

— Qu'est-ce que la cause arabe, demanda-t-elle sur un ton violent, vient faire dans ma vie privée ?

Hachem Bey, placide, sortit de sa poche un chapelet d'ambre dont il se mit, en parlant, à faire circuler les grains entre ses doigts. Soléïman, qui devait s'ennuyer dans son silence, suivit cet exemple. L'homme voilé ne broncha pas.

— Judicieuse question, mademoiselle, répondit Hachem Bey. En apparence l'histoire de l'Arabie n'a certainement rien à voir avec votre vie privée. Mais je me permettrai de vous rappeler que c'est vous, qui de propos délibéré, par votre activité au service des intérêts français, vous êtes mêlée de la cause arabe.

— C'est une menace ?

— C'est un fait. Car je serais indigne de vous menacer.

— Expliquez-vous.

Hachem Bey s'anima soudain :

— Voyons, mademoiselle. Nous avons entrepris un voyage à Beyrouth en même temps que vous. Vous ne supposez pas que ce soit pour le plaisir purement sentimental de vous mettre sous les yeux une correspondance que vous connaissez mieux que nous ?

— Alors, jeta-t-elle méprisante, vous voulez de l'argent ?

Il hocha la tête :

— La future nation arabe dispose déjà de crédits plus puissants que ceux des nations occidentales.

— C'est juste, persifla-t-elle de nouveau, je n'avais que de l'argent français à vous offrir. Ce n'est pas avec celui-là que vous m'auriez espionnée.

— Nous cherchions seulement à savoir si vous demandiez des secours par téléphone. Cela nous aurait empêché d'obtenir de vous la faveur d'un entretien strictement confidentiel.

Il enchaîna :

— Il se passe des choses très graves. L'heure décisive a sonné, où l'Orient va secouer le joug des infidèles. Les événements sont en marche. Les orgueilleuses puissances européennes, qui ont osé mettre la main sur les richesses inépuisables de l'Arabie, sont à la veille du désastre, de la ruine, du ridicule. Que dis-je ? C'est un fait accompli. Et il en sera toujours de même dans les temps futurs, jusqu'à ce que le dernier de vos bateaux ait rapatrié le dernier de vos fonctionnaires avec le dernier de vos soldats !

— Hachem Bey, sourit-elle, vous rêvez.

— Non, mademoiselle. Seulement, je connais ce que vous ignorez encore. Oui, je sais le fond de votre pensée. Vous croyez à la puissance de vos armées, qui ont déjà, comme disent vos journaux, « maté » le mouvement pan-arabe. Vous êtes prêts, au besoin, à ensanglanter de nouveau nos djebels et nos oasis. Mais nous sommes décidés à ne plus faire couler le pur sang du désert contre les « civilisés » que vous croyez être. Nous avons trouvé autre chose. Allah a mis en terre d'Orient l'arme qui doit vous vaincre d'elle-même, vous lasser, vous écœurer de rester sous ce ciel qui n'est pas le vôtre !

Il devint prophétique :

— Hélas pour vous ! La destinée vous prépare pour demain un sombre réveil ! Votre presse, vos capitales, vos gouvernements, vous apprendront eux-mêmes qu'à la minute précise où je vous parle, Mossoul brûle, Tripoli brûle, Haïffa brûle...

— Vous mentez ! cria Aurore.

Mais elle ajouta d'une voix angoissée :

— Non... ce n'est pas vrai... le pipe-line n'a pas sauté !

La surprise d'Hachem Bey fut telle qu'il cessa de rouler les grains d'ambre entre ses doigts :

— Vous le saviez donc ?

Il échangea un regard avec l'homme voilé, qui se contenta d'incliner légèrement la tête.

— Certes, reprit le musulman, il ne faut point sous-estimer les mérites du capitaine de Lusignan. Ceci en est une preuve nouvelle. Et nous nous félicitons doublement d'avoir pris contact avec sa remarquable collaboratrice.

« Et pourtant, ajouta-t-il rageusement, en dépit de ses mérites et de votre courage, il n'est plus en votre pouvoir d'arrêter l'irréparable en marche, que toutes les forces humaines conjuguées seraient impuissantes à maîtriser. Je sais maintenant que tout est accompli. Et je vous le jure, la vérité sort de ma bouche. Car telle est la volonté d'Allah !

Aurore, se cramponnant au rebord de la table, se pencha vers lui et parla entre ses dents :

— Détrompez-vous, Hachem Bey. Votre réveil, à vous aussi, ne sera peut-être pas aussi triomphant que vous le supposez...

— Je suis navré, mademoiselle, de vous apprendre que vous avez joué le rôle d'un intermédiaire entre le hasard et nous : vous téléphoniez à Palmyre à l'heure précise où toute communication devait être rendue impossible, puisque la ligne devait sauter avec le pétrole...

L'interruption dont vous avez été victime nous a permis d'exercer un contrôle inespéré de la marche exacte des événements. Votre débat avec l'administration des postes doit à présent vous paraître significatif.

— J'entends bien, riposta Aurore. Mais je suis en mesure de vous affirmer que si votre œuvre de destruction est entreprise, vous en avez manqué probablement les principaux effets. Laissez-moi la parole. Certes, que le pétrole ait sauté au cœur du désert, la chose est possible. C'est un échec pour nous, c'est-à-dire un succès pour vous. Mais ni Tripoli, ni Haïffa, ni Homs, ni Kirkouk ne sont en feu, car depuis deux jours les autorités militaires franco-britanniques ont dépêché des équipes du génie, qui auront fait, elles aussi, sauter en temps utile le pipe-line sur l'Oronte, l'Euphrate et le Jourdain.

Elle s'avançait beaucoup. Surtout au sujet des mesures de sécurité britanniques. Mais elle bluffait à tout hasard, en face d'ennemis dont elle voulait blesser l'orgueil proverbial.

Ses paroles avaient produit leur effet. L'Arabe voilé quitta son immobilité absolue, bien que ses réactions se traduisissent à peine : il croisa nerveusement ses jambes.

— Je profite de cette entrevue, reprit Aurore, pour vous donner une preuve nouvelle de notre force. Ainsi, peut-être réfléchirez-vous avant de vous lancer dans une autre de ces aventures que vous travestissez en « Guerre Sainte », puisque vous voyez bien que rien ne nous échappe de ce qui se trame à l'ombre de vos tentes, ou dans vos tribus les plus lointaines !

Hachem Bey réprima un geste de colère .

— Quoi qu'il en soit, dit-il sur un ton insinuant, vous comprendrez mieux, vous aussi, l'échange de bons procédés que nous vous proposons : s'il est cruel à votre égard, croyez qu'il est à la mesure de notre admiration pour des adversaires redoutables !

— Je sais, repartit-elle avec hauteur, que tout le cynisme du monde germe et bouillonne dans vos cervelles de barbaresques...

Elle s'anima soudain :

— Mais qu'importe ! Quoi que vous fassiez, rien n'empêchera jamais que mon frère, peut-être déjà parti à la poursuite de vos dynamiteurs, les rejoigne, punisse comme ils le méritent Cheik Taalbi et l'émir Chukri, et massacre, pour la sauvegarde du monde civilisé, jusqu'au dernier des Rouallas et des Ouïttas.

— Ces imprécations de Camille, riposta Hachem Bey, — qui décidément avait des lettres, — n'arrêteront pas la marche du temps. Nous n'avons pas l'intention d'en rester là. Chukri et Taalbi sont des guerriers de race. Ils savent qu'ils risquent la mort. Qu'importe ! Leur mémoire glorieuse sera célébrée par mille générations de l'Arabie délivrée. Qu'importe également que le sort leur soit contraire : leur œuvre sera poursuivie par nos soins.

Et il ajouta, en détachant intentionnellement toutes les syllabes :

— D'autant plus que grâce à vous, mademoiselle, nous n'en resterons pas à ce coup de maître.

Aurore haussa les épaules :

— Que de mystères ! Je ne vois pas très bien en quoi, même malgré moi, je pourrais vous être utile.

— Utile n'est pas le mot. Nécessaire serait plus juste.

— Je n'en crois rien...

— Vous allez vous rendre à l'évidence.

Hachem Bey se pencha, affectant une pose nonchalante, et tendant vers Aurore une main où se balançait le chapelet d'ambre :

— Nous avons dit, il me semble, tout ce que nous pouvions nous dire.

— Et même au delà !

— Vous n'avez pas voulu nous comprendre à mots couverts. Soyons donc précis.

— Il est grand temps.

— Deux faits sont en présence :

« En premier lieu, vous venez de prendre connaissance de quatre lettres, écrites par vous en date des 10, 12 et 13 mai 1935.

« Ah ! mademoiselle ! Combien dangereux est l'âge de la poésie !

« Souvenez-vous de ces folles équipées sur les rivages de la Tamise! Et quel péril, pour un cœur sentimental, d'entretenir à un tel point le culte des grands hommes !... et pas mal d'illusions sur leur compte...

— Respectez au moins, trancha la jeune fille, une mémoire que je ne vous juge pas digne de commenter.

Il s'inclina :

— Que votre volonté soit faite.

— Je vous dispense de me conter ma propre histoire. Je la connais.

— Non. Je tiens à vous faire constater que nous savons tout, afin que vous ne puissiez douter une seconde de la puissance totale des armes que nous avons contre vous, et que nous nous blâmerions d'utiliser, si vous nous y contraigniez.

« Mais jugez vous-même : m'obliger à me taire ! Et comment résisterais-je à la tentation d'évoquer devant vous cet être exceptionnel, modeste, qui haïssait la publicité, ne tenait aucun compte de ses admirateurs, et encore moins de ses admiratrices ! Comment est-il sorti pour vous de sa réserve, de son mutisme ? Comment a-t-il consenti à vous rencontrer ? Vous doutiez-vous, alors, que vous ne deviez cet accueil inespéré qu'à la grandeur de votre nom et au lustre qu'il revêt dans le passé historique de l'Orient ?

« Et votre bonheur a dépassé vos espérances ! Car le ton de vos lettres ne laisse place à aucune interprétation : il vous a aimée, si incroyable que soit ce sentiment de sa part ! sans réserve, sans scrupule, non pas en jeune fille, mais en femme ! Le seul amour de sa vie ! Un amour qui est resté inconnu de tous... ou presque.

Hachem Bey s'interrompit avant de dire :

— Que de femmes vous auraient enviée !

Elle se cabra :

— Veuillez réserver vos appréciations !

— J'en ajouterai pourtant une autre : vous ne lui avez pas porté bonheur. Car il se tuait, hélas ! quatre jours après votre première séparation. Quatre jours dont vous avez marqué vous-même la date au coin des lettres que nous possédons.

— Abrégez donc.

— J'en ai fini avec ce côté pénible de mon exposé. J'enchaîne.

« En deuxième lieu, le pipe-line a sauté. C'est chose faite.

« Nous ne sommes pas assez vains pour nous figurer que ce désastre, en dépit des répercussions qu'il entraînera, suffirait à délivrer l'Arabie de ceux qui l'exploitent et qui l'oppressent.

« Votre gouvernement et celui de Sa Majesté britannique ne renonceraient pas facilement au précieux liquide dont ils se sont arrogé le droit de saigner notre sol national. Les millions, les milliards nécessaires seront dépensés pour la reconstruction du pipe-line. Tout sera mis en œuvre par vos deux nations pour se rétablir dans leurs prérogatives. Soit, vous relèverez notre défi. Soit, vous en ferez, comme disent comiquement vos hommes d'État, une question de prestige...

« Nous n'en doutons pas.

La rage et la fureur montèrent au visage d'Hachem

Bey. Le Bédouin fanatique, le féodal primitif l'emporta sur le seigneur disert, rompu aux civilités d'un monde plus évolué que le sien.

— Mais nous non plus, nous ne céderons pas ! cria-t-il en jetant sur Aurore un regard d'homme ivre. L'ère des sacrifices sanglants est revenue ! Vous vous briserez sur notre force d'inertie. Envoyez donc sur notre sol d'autres ouvriers pour reprendre notre sous-sol ! Les équipes seront décimées ! Et chaque tronçon de pipe-line reconstruit sautera comme il a sauté tout entier cette nuit ! Et il en sera de même aussi longtemps que vous persisterez ! Et le pétrole retrouvé brûlera, sans cesse, dans le désert, jusqu'à épuisement de vos ressources, de vos énergies, de vos commanditaires, écœurés tôt ou tard de placer leur or en fumées !

— L'espoir fait vivre, conclut Aurore, glaciale.

Hachem Bey ricana :

— Non, l'espoir, c'était hier. Demain sera fait d'une certitude : celle que vous nous apportez, vous, une Lusignan, lorsque nous vous donnons respectueusement à choisir entre deux solutions :

« Ou bien vous nous renseignerez régulièrement sur les mouvements des méharistes de Palmyre, de telle sorte que nous connaîtrons exactement chacune de leurs destinations précises. Ainsi, grâce à vos informations nous pourrons éviter les rencontres à forces inégales, nous porter pendant ce temps sur les autres points non protégés, et continuer à faire sauter impitoyablement le pipe-line, en gagnant à tous les coups...

— Ou bien ? interrogea-t-elle durement.

— Ou bien le lieutenant de Toussac recevra sous quarante-huit heures l'original de votre correspondance.

Aurore les dévisagea tous trois sans desserrer les lèvres.

En rencontrant son regard, l'homme voilé baissa les paupières sur ses étranges yeux bleus.

— Tout à l'heure, reprit Hachem Bey, vous nous avez proposé de l'argent. A notre tour, nous vous offrons votre honneur.

Les trois Arabes se levèrent.

Mille pensées confuses assaillaient l'esprit de la jeune fille. Mais un sentiment majeur dominait tous les autres, et elle aurait pu répondre qu'elle n'hésitait pas entre deux routes, dont l'une conduisait au malheur et l'autre à la trahison.

Elle n'hésitait pas.

Mais elle ne pouvait plus, sans déchoir, accepter la discussion.

Un doigt tendu vers la porte, elle ne prononça qu'un seul mot :

— Sortez !

Les trois hommes s'inclinèrent devant elle. Soléïman ouvrit la porte et la franchit le premier, suivi de ses compagnons.

Hachem Bey s'attarda sur le seuil.

— Nous vous donnons le temps de la réflexion. Nous resterons à l'hôtel aussi longtemps que vous ne le quitterez pas. Si vous changez d'avis, vous pouvez me convoquer par un mot : Hachem Bey El Fassi, appartement 19.

Sans le quitter des yeux, Aurore tendit la main vers son revolver. Ses doigts se crispèrent sur l'arme.

L'autre referma la porte sans attendre la réponse.

Sur Beyrouth, l'aube scintillait déjà.

La jeune fille prit sur la table de chevet le portefeuille volontairement oublié par ses visiteurs. Elle en retira une fois de plus les redoutables documents, les déchira en petits morceaux, et s'en fut sur son balcon, sans même se soucier d'être observée.

Elle ouvrit ses doigts dans le vide, et les débris de

papier qui s'envolèrent au vent du matin vinrent s'abattre sur les flots de la Méditerranée. Aurore les vit s'engloutir dans le ressac, et des larmes coulèrent sur son visage.

En rentrant dans sa chambre, elle décrocha le téléphone, demanda le Haut-Commissariat et réclama la voiture réservée à M^lle^ de Lusignan.

Un quart d'heure plus tard, elle roulait vers Damas.

CHAPITRE XI

WAIT AND SEE

A huit heures du matin, elle arrivait à l'hôtel des Omayades. Une effervescence inaccoutumée régnait dans la paisible capitale de la Syrie. Des groupes d'étudiants, coiffés du tarbouche longeaient en gesticulant les rives du Barada. Des rassemblements de Bédouins de tout poil, vêtus de sacs, de torchons, de vieux draps hors d'usage, de loques ineffables, retenues entre elles par des ficelles, se formaient à l'entrée des souks. La police les dispersait mollement.

La voiture d'Aurore, portant macaron tricolore sur le pare-brise et conduite par un fusilier marin, fut accueillie par des cris hostiles sur la place Merjeh. La presse locale n'avait pourtant pas eu le temps de commenter le sabotage du pipe-line. Mais, de village en village, la fantastique nouvelle avait fait son chemin. Il n'en faut pas davantage pour précipiter la fermentation latente de cette race sans mesure, entretenue par les Oulemas, docteurs coraniques, dans une température constante voisine de l'ébullition.

Dans les magasins où Aurore se rendit tout de suite pour emporter ses emplettes de l'avant-veille, chacun commentait l'événement. En pleine nuit, la moitié de la garnison de Damas s'était portée à Homs, en état de siège. L'Oronte, — qu'on appelle le Nahr-el-Assi, « le fleuve désobéissant », parce que de tous les fleuves de l'Orient, qui coulent du nord au sud, lui seul s'est obstiné

à couler du sud au nord — avait prêté son lit au feu de la terre. Charriant l'incendie d'une berge à l'autre, il avait surpris Hama endormie. Les grandes roues hydrauliques, les « norias », qui nuit et jour ramassent dans leurs godets l'eau de la rivière pour la monter aux maisons, aux terrasses, à la terre d'or rose, avaient transporté les flammes liquides dans les quartiers qui brûlaient encore. La maison du Moutassarif flambait. La dévastation portait ses ravages dans l'oasis toujours irriguée, parmi les ponts, les îlettes et les jardins chantés par Barrès.

Antioche était épargnée. Le pipe-line, enfin vidé de sa substance, ne vomissait plus de flammes. Les eaux avaient absorbé les dernières, mais restaient empoisonnées pour longtemps par les huiles de naphte. Les pêcheurs étaient ruinés.

Dans ce pays de légendes, l'affaire prenait de source des proportions héroïques. Les communications étaient coupées avec l'Irak, d'aucuns annonçaient que la révolution régnait à Bagdad, que le roi Ghâzi était assassiné, et que le mouvement allait s'étendre.

Aurore soupçonnait l'origine de ces bruits : insidieusement sortis de la mosquée, ils circulaient vite, de la bouche fanatique à l'oreille crédule, et créaient l'aura favorable à la naissance du désordre.

— Raison de plus, pensa-t-elle, pour filer sur Palmyre, et savoir enfin où commence, où finit la vérité !

Elle avait hâte de retrouver Gérard, malgré la menace qui pesait maintenant sur leur bonheur. Et puis Hughes ! Oui, surtout lui !

Elle hésita à se rendre auprès de l'autorité militaire avant de rejoindre les méharistes. Mais n'ayant pas d'instructions dans ce sens, elle resta dans la ligne de son service confidentiel.

Bientôt sa voiture sortait de Damas, par la route gracieuse, entre les prairies émeraudes, que bordent

généreusement tous les arbres fruitiers du Paradis Terrestre. Contraste saisissant avec le spectacle qu'elle trouva sur la piste, le long des restes du pipe-line. Trois heures durant, elle vit le sol éventré, ouvrant, parmi des amoncellements de toutes sortes, la plaie béante de son interminable tranchée. Sur le sable calciné de la piste, le chauffeur devait ralentir souvent, pour contourner d'énormes fragments d'acier, tordus, déchirés, arrachés à leur souterrain, et projetés à des distances inouïes.

Elle trouva des Sénégalais venus de Damas à l'emplacement où, hier encore, se trouvaient des relais, dont il ne restait même plus trace.

De place en place, une tache sombre et mouvante se formait à l'horizon, au bout de la piste. A l'approche de l'auto, les éléments de ces groupes se désagrégeaient, des bandes de chacals prenaient la fuite, des vautours s'envolaient et tournaient en rond dans le ciel, sans perdre de vue leurs proies, restes pitoyables, squelettes rôtis de chiens, de gazelles, de chameaux... Ces derniers avaient accueilli la mort à leur façon coutumière, en courbant l'encolure et en appuyant la tête sur le coussin de la bosse.

Auprès des débris fumants de T. 4, Aurore rencontra les premiers méharistes. Ils lui apprirent que le détachement commandé par le lieutenant de Toussac se trouvait à Aïn-el-Beida, le dernier puits, à 30 kilomètres de Palmyre.

Elle reprit la piste. Le plaisir et l'angoisse s'emparaient de son âme, à la pensée de retrouver Gérard en des circonstances si graves, et surtout après la nuit pathétique de l'hôtel Saint-Georges.

Mais elle n'attribuait pas aux caprices du hasard la présence du lieutenant sur son chemin, au puits d'Aïn-el-Beida : flattée dans son amour-propre, elle sourit...

Or, parmi les méharistes groupés autour d'un poste turc délabré, Aurore ne retrouva pas le jeune officier, parti en reconnaissance avec une poignée d'hommes, vers un point d'eau situé à une heure de dromadaire, où la présence de nomades lui avait été signalée.

La jeune fille s'en fut donc vers Palmyre, où elle débarqua une demi-heure plus tard, sans espoir d'y rencontrer déjà son frère.

Le propriétaire de l'hôtel Zénobie lui apprit qu'après avoir reçu de nombreux radios, Hughes de Lusignan s'était éloigné dans le désert, vers le Sud, accompagné seulement par Melek el Kamil. Il n'avait précisé ni l'heure, ni la date de leur retour. Les déplacements du capitaine et du sergent se prolongeaient parfois deux ou trois jours. Mais dans les circonstances actuelles, il était peu probable qu'ils restassent éloignés de leur poste.

Sous l'œil étonné du directeur, Aurore prit dans son sac un revolver, en retira le chargeur, le vida, compta les balles et demanda une petite boîte pour faire un paquet de l'arme et des projectiles séparés. Elle l'enveloppa dans du papier d'emballage, le ficela, traça une adresse et le remit au chauffeur de sa voiture avec mission de le déposer au consulat de Belgique en rentrant à Beyrouth.

Le fusilier marin remonta au volant et prit la route de la vallée des Tombeaux.

Aurore se trouvait enfin à Palmyre... Mais seule... Elle ne pouvait rien dire. Et elle n'avait pas appris grand'chose.

Ainsi parvenue au terme d'un cycle d'événements, elle s'abandonna à la détente de ses nerfs. Elle ressentit d'un seul coup toutes les fatigues qu'elle avait accumulées.

Elle gagna sa chambre, demanda du thé, s'étendit

sur son lit et s'endormit profondément à côté de la boisson chaude, sans y toucher.

Vers six heures du soir, Gérard de Toussac, à peine descendu de méhari, se précipita à l'hôtel Zénobie et toqua deux coups à la porte de sa fiancée.

Elle ne l'entendit pas.

Il tourna le loquet sans bruit, aperçut Aurore endormie. Les rayons du soleil, déjà obliques, atténués par la toile métallique des fenêtres, saupoudraient de grains d'or le dessus de lit.

Gérard entra sur la pointe des pieds.

Heureux de retrouver Aurore, mais désireux de respecter son repos, il s'immobilisa et la contempla longtemps, abandonnée au sommeil dans l'éclairage atténué de cette chambre.

Le lieutenant s'approcha de la jeune fille et s'assit doucement, au pied du lit, en attendant son réveil.

Il se permettait pour la première fois cette familiarité. La vie du désert efface bien des conventions. L'éducation du jeune officier résistait pourtant à ce mépris des bienséances, et il gardait intacte sa déférence vis-à-vis d'Aurore. Mais, en ce moment, le souvenir des heures vécues à Palmyre en l'absence de la jeune fille le rapprochait d'elle, à tout prix.

Elle ouvrit enfin les yeux, et cilla devant l'uniforme du méhariste qui montait à ses pieds une faction muette.

— Aurore, dit-il en souriant, votre thé va être froid.

— Gérard ! murmura-t-elle.

Il se pencha pour l'embrasser.

Elle tendit seulement ses deux mains vers les siennes, et tout en les lui serrant avec une forte affection, elle raidit ses bras pour tenir l'officier à distance.

Il se méprit sur le sens de ce geste et l'attribua à un réflexe de pudeur. Sans insister, il demeura penché sur le visage bien-aimé, retrouvé.

— Chérie ! dit-il à voix basse.

Aurore dégagea ses mains.

— Gérard, dit-elle en arrangeant sa coiffure à l'aveuglette, c'est indigne de surprendre une femme aussi négligée. Je dois être faite comme un chien fou !

Il sourit tendrement :

— Quelle importance ? Entre nous ! Je ne suis pas amoureux d'une indéfrisable !

Il ôta son képi et le lui planta sur le crâne :

— Voilà, il n'y paraît plus, « ma lieutenante » !

Elle éclata de rire en cachant sous la visière ses mèches plus raides que jamais :

— Il n'y a pas à dire, je ne pouvais être destinée qu'à un soldat... avec mes baguettes de tambour !

— Aurore, vous m'insultez ! Me prendriez-vous pour un fantassin ?

Elle se récria :

— Non pas, Gérard ! Mais puisque vous êtes méhariste à Palmyre, qu'attendez-vous pour me mettre au courant de ce qui s'est passé ? Hughes est absent. Je ne sais rien.

— C'est vrai. Je l'avais oublié. Mais en vous revoyant j'oublierais la fin du monde, puisque je me croirais déjà en paradis !

— Ne blasphémez pas.

Et de Toussac parla.

Il parle, et tout en l'écoutant, Aurore pense au problème qui, à peine éveillée, la remet aux prises avec la réalité.

Que faire et que dire ? Jusqu'à quel point peut-elle rendre compte d'événements majeurs pour le Service des Renseignements, sans aller jusqu'à une confession qui touche à sa vie intérieure ?

Elle regarde le fier visage, qui s'anime au récit des heures tragiques. La passion de servir commande les actes et les paroles de Gérard. En lui tout est noble,

élevé, irréprochable. Elle connaît son âme, forgée de pur métal. Elle admire l'officier. Elle apprécie l'homme.

Au début, la pudeur seule l'a empêchée de révéler à cet homme l'erreur de son adolescence, fruit d'un amour peut-être enfantin, sans doute coupable, mais enfin d'un amour. En remettant sans cesse au lendemain la difficile confidence, elle s'est accoutumée à vivre auprès d'un autre en gardant pour elle son secret.

Et puis, leur rapprochement continuel a transformé les sentiments d'Aurore. Les premiers jours, elle s'était tue par amour-propre. Ensuite, par pitié pour lui. Car en se voyant sans cesse mise sur un piédestal qui faisait d'elle un être d'exception, ses aveux sont morts sur ses lèvres. En détruisant dans l'esprit de Gérard cette image irréprochable, elle aurait brisé le bonheur qu'elle pouvait lui donner.

L'ascendant qu'elle avait pris sur son fiancé lui permettait maintenant n'importe quel aveu. En libérant sa conscience, Aurore se serait délivrée elle-même. Mais Gérard, lui, ne reverrait-il pas sans cesse cette ombre entre sa femme et lui ? Elle planerait sur leur foyer. Aurore lui épargna cette douleur inutile. Son silence fut sacrifice.

Et voici que la guerre arabe s'abattait sur eux.

Avait-elle jamais pensé, au début de sa collaboration à l'œuvre impériale de son frère, que le premier homme qu'elle avait aimé aurait peut-être désapprouvé son activité nouvelle ? Elle avait été à l'encontre des rêves que cet homme avait caressés de son vivant. Il est de grands morts qui se vengent dans leur tombe.

Aurore attendra-t-elle en silence l'inévitable ?

Sans doute Aurore pourra toujours, par sa franchise, atténuer les effets de l'odieuse machination. Mais alors Toussac n'estimera-t-il pas qu'elle cède trop tard à la contrainte, qu'elle parle parce qu'il lui est devenu impossible de se dérober ?

La jeune fille préfère se remettre entre les mains du destin.

Elle se taira. Elle ne veut pas être le premier instrument qui porterait un coup fatal à Gérard.

— *Wait and see*, disent les Anglais.

Attendre et voir venir...

Aurore se répète amèrement cette expression de la sagesse britannique, tandis que Toussac lui conte les péripéties du sinistre.

Un coup sec, frappé à la porte, l'interrompt.

Aurore se lève, très pâle. Elle connaît bien cette façon nette de s'annoncer.

Le lieutenant répond, et Hughes de Lusignan, couvert de poussière et de transpiration, la peau brûlée par le soleil et le vent de sable, entre en tendant ses bras à sa sœur.

Aurore s'y précipite. Elle éclate en sanglots.

— Ma petite, murmure le capitaine en la serrant contre lui.

Et la tête enfouie dans les plis de sa djebella encore chaude, elle pleure longuement, sous le regard consterné de Toussac, qui ne comprend pas ce débordement de tendresse, si différent de l'accueil bien moins démonstratif qu'il a reçu.

CHAPITRE XII

CENT DOMES ET SEPT MINARETS

— Je suis stupéfait de voir l'impression que ces événements ont produit sur votre sœur, disait Toussac à son supérieur en se mettant à table un quart d'heure après cette scène. Aurore, toujours si maîtresse d'elle même...

— Cher vieux, riposta le capitaine, la femme se manifeste tôt ou tard chez les plus fortes d'entre elles. Les gosses ont leurs cauchemars. Les hommes ont leur cafard. Elles ont leurs nerfs. Les crises des uns et des autres ne sont pas nécessairement des signes de faiblesse. Des natures différentes se révèlent par des moyens différents, voilà tout. Aurore, en particulier...

— Chut... souffla le lieutenant.

Aurore venait les rejoindre. Elle avait revêtu une petite chemise bleue, à manches courtes et col évasé, et un de ces shorts de même teinte, qu'elle portait presque toujours à Palmyre, de préférence aux vêtements féminins.

Elle s'attabla, très alerte, souriante, sans que son visage portât trace de sa récente dépression.

— Quelle chaleur ! dit-elle en dépliant sa serviette. Que mange-t-on ici ? Consommé frappé... C'est une affaire.

— Oui, fit de Toussac, il a fait 44 à l'ombre.

— A l'ombre... Façon de parler. Quand on en trouve

une, il y a tout juste la place d'y poser la pointe du thermomètre.

— L'été avance, ajouta son fiancé. Deux cas de malaria dans l'escadron, et plusieurs autres au village arabe. Un bébé en est mort.

— Aurore, rompit Lusignan, tes jambes nues feront une belle proie pour les moustiques, si tu comptes sortir ce soir...

— Bien papa. J'irai mettre des pantalons longs. Mais alors, j'aurai du dessert ?

Toussac, ravi, retrouvait en elle l'enjouement qu'il aimait, le caractère gamin, un peu enfant terrible, qu'elle affichait sans réserve. Il contrastait sans doute avec les qualités de volonté, d'énergie, de décision d'Aurore. Mais elle pratiquait chaque chose en son temps. Elle méprisait le snobisme de la personnalité.

— Et si vous nous parliez de Beyrouth ? suggéra Toussac.

Elle jeta un coup d'œil autour d'elle, attendit que le serviteur, qui changeait les assiettes, s'éloignât, et baissa le ton :

— J'ai dormi cet après-midi parce que je ne m'étais pas couchée de la nuit. J'ai à vous dire des choses fantastiques, mais pas ici. Nous irons prendre le café dehors.

Elle parla de Damas, des magasins, de la grève périodique des tramways. Elle jugea les amis de ses amis et rapporta les derniers potins du Haut-Commissariat, qui fleurissent chaque jour aussi nombreux que les oranges dans le Liban.

Son fiancé l'écoutait en souriant. Hughes observait sa sœur sans qu'il y parût, et l'objet de sa préoccupation ne fit que grandir en lui-même. Il n'avait pas révélé sa pensée, tout à l'heure, en trouvant des excuses à l'émotion excessive d'Aurore. Cette Lusignan, avec son

intelligence supérieurement organisée, son instinct de faire face au danger, et le calme courage dont elle avait donné maintes preuves, n'était pas une femme à subir à ce point un choc en retour. Au surplus, instruite la première du sabotage imminent qui menaçait le pipe-line, ayant transmis elle-même à Damas la position probable des rezzous, elle n'avait pas pu être surprise à l'improviste par un événement auquel, elle le savait mieux que quiconque, il fallait s'attendre.

Son attitude ne prenait pas en défaut la perspicacité du capitaine Tabou. Aurore, il en était sûr, ne pouvait être victime de faiblesses féminines que dans l'ordre sentimental. L'avenir lui donnerait tort ou raison.

Ali servit le café dans l'avant-cour. La jeune fille put faire le récit de ses aventures et, à la faveur de l'ombre qui lui épargnait de regarder ses interlocuteurs bien en face, elle put passer sous silence une partie de la vérité sans en altérer le fond.

Elle leur dit la surveillance organisée autour d'elle, la tentative d'enlèvement, la soirée au Kit-Kat, la nuit de l'hôtel Saint-Georges. Elle prétendit seulement que les Arabes lui offraient pour le prix de sa trahison de fixer elle-même n'importe quelle somme d'argent ; elle put grâce à ce mensonge véniel révéler à son frère les desseins des nationalistes, prêts à poursuivre jusqu'au bout la guerre de la dynamite contre le pétrole. Le vaste complot était visiblement entre les mains de l'homme voilé, d'Hachem Bey el Fassi et de Soléïman Pacha.

— Beau tableau de chasse ! conclut Toussac enthousiaste. Votre histoire m'a fait trembler pour vous. Mais qu'importe, Aurore, mes impressions. Je vous admirerai encore plus qu'hier... si c'était possible !

Hughes émit un grognement :

— Mm... Certes... Mais quelque chose m'abasourdit...

Il parla très lentement, sur un ton particulièrement grave :

— Je suis très surpris, Aurore... Comment ne te poses-tu pas certaines questions ?... Voyons donc... Ces gens-là jouaient à pile ou face une carte très grave. Pour te faire une proposition précise, ils ont été obligés de démasquer leurs batteries. C'est évident... ils ne pouvaient agir autrement... Je sais bien, d'autre part, que les chefs du mouvement pan-arabe disposent de fonds considérables. Je saisis tout cela... Mais ce que je n'arrive pas à comprendre, moi qui connais la finesse de jugement de ces grands seigneurs bédouins, c'est ce qui a pu les pousser à commettre l'erreur psychologique, monumentale, de s'adresser à toi ! Mettons de côté tes convictions, ta volonté de servir, ton sens du devoir... Parlons affaires... Eh bien ? Tu as de la fortune ! Parlons sentiments : tu es ma sœur, tu portes encore mon nom, et ces hommes ne peuvent pas ignorer tes projets de mariage avec le meilleur de mes officiers ?

Il se frappa légèrement le front :

— C'est insensé, tout simplement.

Aurore répondit faiblement :

— C'est vrai.

— Quoi qu'il en soit, enchaîna le capitaine, sois une fois de plus remerciée. Applaudissements unanimes. Tu as été très crâne. En résumé, il n'y a que le résultat qui compte. Puisque l'entrevue n'a pas mal tourné pour toi, tu as bien fait de l'affronter. Tes renseignements sont précieux. Et tout cela nous prouve que le sacré sport n'est pas fini, cher vieux, ajouta-t-il à l'adresse de Toussac.

Il se leva le premier :

— Nous venons de passer quarante-huit heures éreintantes. Demain, s'il n'y a pas de coup dur dans les envi-

rons, nous avons un fameux rapport à établir ensemble.

— Allez vous coucher, conclut Aurore.

Le lieutenant lui baisa la main, et se redressant :

— Mon capitaine...

Les deux officiers échangèrent un cordial bonsoir, et Toussac s'éloigna dans la nuit.

En silence, Hughes de Lusignan accompagna sa sœur jusqu'à la porte de l'hôtel. Il s'attarda sur le seuil.

— Aurore, lui dit-il, maintenant que nous sommes entre nous... n'as-tu rien à ajouter ?

Elle le fixa d'un regard clair et profond, posa une main sur son bras, se pencha vers lui et le baisa au front.

— Va, Hughes, murmura-t-elle. Et dors bien.

Sans plus s'occuper de lui, elle entra dans le hall désert, à peine éclairé, et se dirigea vers les escaliers, tandis que le capitaine suivait les traces de Gérard vers le poste militaire.

Avant de monter dans sa chambre, Aurore se ravisa. Impossible de modérer l'agitation de ses pensées, ni de dormir dans cet état de veille. Au bureau de l'hôtel, elle trouverait des graines de pavot.

Dans son cagibi, le chaouch, sauvegarde des vertus domestiques et de la sécurité des voyageurs, gisait près de son narghilé vide, en proie au sommeil jaloux de tout bon veilleur de nuit oriental. Peu importait, en cette saison morte du tourisme, d'autant plus que le maître d'hôtel attendait chaque soir le coucher de M^lle^ de Lusignan pour verrouiller lui-même toutes les issues.

En soulevant la portière du cagibi, Aurore ne prit pas le temps de réveiller le chaouch. Par l'étroite fenêtre à barreaux qui donnait sur le jardin, elle avait vu se faufiler entre les arbres un burnous qui glissait vers les ruines.

La jeune fille s'attendait au pire. Sans hésiter, elle traversa rapidement le hall et sortit. A la droite de l'avant-cour, l'ombre blanche s'éloignait sans hâte. Aurore la suivit jusqu'au bord de la terrasse, et cria, sans se soucier même de donner l'alarme :

— Arrêtez !

L'homme au burnous obéit, se tourna vers elle, marcha dans sa direction et s'inclina bientôt, la main sur le cœur :

— La paix t'accompagne, madame !

— Melek el Kamil !

Elle éprouva un grand dépit contre elle-même. Allait-elle voir dorénavant ses ennemis partout ? L'idée fixe, la manie de la persécution germaient en elle. Elle n'avait jamais connu l'adversité dans l'inaction. Elle eût cent fois préféré la lutte à cette défense passive, qui l'épuisait.

— Hé ! reprit-elle. Que fais-tu à pareille heure ?

Le maréchal des logis baissa les yeux :

— Capitaine pas couché. Ce soir mauvais. Tadmor (1) mauvais. Capitaine, lieutenant, madame, seuls dehors. Désert tout près. El Kamil veille. Pas danger.

— Brave type ! pensa-t-elle. Toujours là, même quand on ne lui demande rien...

Elle ajouta malicieusement :

— Le capitaine le savait ?

Il secoua la tête, avec un large sourire satisfait :

— Capitaine défendu. Commandé dormir. Si chef dort, El Kamil aussi.

Il trouvait péniblement ses mots. Aurore poursuivait en arabe :

---

(1) Palmyre.

— Tu as donc désobéi. Le capitaine le saura.

Il répondit de même, plus souriant que jamais :

— Tu ne diras rien, madame. En prévenant ton frère, tu trahirais ton frère.

Elle sourit à son tour en lui serrant la main :

— Va te reposer, Melek el Kamil.

— La paix t'accompagne, madame !

Comme il s'éloignait, elle l'arrêta de nouveau.

— Maréchal des logis...

Rien ne lui plaisait davantage que de s'entendre appeler par son grade.

— ...toi qui sais tout, toi pour qui le désert n'a pas de secret... connais-tu une tribu dont les hommes sont habillés comme tous les fils d'Allah, mais qui se voilent la face comme vos femmes ?

Il répondit avec une moue de mépris :

— Mohammed n'a pas ordonné à l'homme de cacher sa figure.

— Et pourtant, je sais qu'il en existe au moins un qui la cache.

Melek el Kamil regarda les étoiles et se tourna vers le Sud.

— Madame, prononça-t-il dans une sorte d'extase, les desseins du ciel sont aussi nombreux que ses astres. Ils sont impénétrables. C'est lui qui veut que le désert, vide d'hommes, soit rempli du mystère des hommes. Un seul d'entre eux sur notre terre est assez puissant pour tout connaître. Tourne-toi vers La Mecque et regarde : il est là-bas, au bout de tes yeux. Et que la nuit te soit favorable !

— Va !

Elle monta dans sa chambre, fit l'obscurité complète et souleva le châssis métallique d'une fenêtre. Elle resta accoudée, pendant des heures, penchée sur le silence presque accablant de la nuit.

Elle rêvait, avec une obstination très douce, à la

cité interdite, à Mecque la Sainte, où la clef des énigmes repose auprès de la Kabaa, la pierre noire des musulmans. Et dans son mirage purement cérébral, elle croyait voir, au-dessus de Palmyre endormie, flotter dans l'encens les contours sacrés de la Mosquée des Mosquées, l'édifice majeur aux cent dômes et aux sept minarets, bijou enchâssé au centre de la ville blanche où les chrétiens ne peuvent pénétrer, sous peine de mort.

CHAPITRE XIII

« LAISSEZ-MOI SUCCOMBER A LA TENTATION »

Hughes de Lusignan, nu-tête, dolman déboutonné, marchait de long en large dans le vaste bureau de l'escadron. Il dictait. Un sténo reproduisait ses paroles.

Le lieutenant de Toussac, en bras de chemise, assis à califourchon sur une chaise, fumait des cigarettes en ne quittant pas des yeux le plan élaboré le matin avec son supérieur. Celui-ci faisait preuve de sa mémoire habituelle, suivait par cœur l'ordre chronologique de son rapport, sans jamais consulter les observations préalablement établies.

Depuis plus de deux heures qu'il improvisait, pas une seule fois Toussac n'avait eu à intervenir dans son développement.

— Aucune trace de nomades, disait Lusignan en ponctuant une phrase. Mes rapports sur l'enquête du maréchal des logis Melek el Kamil, qui vous sont parvenus précédemment, avaient déjà établi que les Oueïttas, ayant franchi la ligne du chemin de fer Homs-Bagdad à la hauteur du Bec de Canard, ont contourné les montagnes du Djebel Sindjar et longé la frontière syrienne, sans quitter le territoire irakien, jusqu'à cent kilomètres environ d'Ouerdi, où ils ont franchi la ligne limitrophe de notre mandat, pour passer l'Euphrate, à vingt-cinq kilomètres au nord d'Abou-Kemal. Les traces relevées par le quatrième détachement des méharistes de Palmyre montrent nettement que la tribu de

Cheik Taalbi, scindée en deux groupes à 40 kilomètres au nord de T. 3, a attendu la nuit pour se diriger sur les deux points du pipe-line sabotés, à l'est de T. 3 et de T. 4.

« Les premiers, ayant eu plusieurs heures de nuit devant eux, ont facilement repassé l'Euphrate au même endroit. Cheik Taalbi devait les accompagner, car il ne se trouve pas parmi les autres Oueïttas. Ceux-ci, qui comptaient passer l'Euphrate en amont des ruines de Zénobie, étaient signalés au petit jour à l'est de Resafe, et la garnison de Deir-e-Zor, alertée aussitôt, a réussi à leur couper le passage du fleuve. Le combat a duré deux heures. Les nôtres ont fait trente-cinq prisonniers Oueïttas. Nos pertes ne sont pas encore évaluées.

« Du côté britannique, les informations qui nous parviennent de Bagdad établissent que les Rouallas, pouvant justifier leur présence par les déplacements habituels de leurs troupeaux à l'époque de la transhumance, ont dressé leurs tentes dans l'angle-frontière Syrie-Irak-Transjordanie. De cette façon, ils demeurent à la fois à proximité du pipe-line britannique, aux portes de notre désert, et entre les deux branches.

« Comme, d'autre part, des renseignements personnels de bonne source nous permettent d'affirmer que les dissidents s'opposeront, par tous les moyens, à la réfection du pipe-line, c'est surtout, jusqu'à plus ample informé, du côté des Rouellas que s'exercera toute notre surveillance.

Le capitaine arrêta son va-et-vient pour réfléchir en examinant la carte, puis il enchaîna :

— Paragraphe 19. — L'enquête technique a donné les résultats qu'on devait en attendre. Les rebelles ont aisément creusé leurs mines entre vingt heures et minuit. La violence des explosions que nous avons entendues, les déchirures des tubes, la distance à laquelle le sable

et les débris ont été projetés, décèlent l'usage de la cheddite.

« Enfin, un brigadier du deuxième peloton a trouvé dans les décombres un détonateur électrique de fabrication allemande.

« Ce n'est pas la première fois que la dynamite est employée dans le désert...

Il suspendit sa dictée, mais n'hésita pas longtemps, avant de reprendre d'une voix plus forte :

« Cependant, il faut remonter à la révolte de 1916, c'est-à-dire à la Guerre Sainte des Arabes en faveur des alliés, pour retrouver de tels procédés, restés légendaires depuis la prise d'Aba-el-Lissam, le saut du pont de Maan, et les catastrophes du chemin de fer du Hedjaz... Entrez !

Il admonesta le planton qui ouvrait la porte :

— Je t'ai interdit de me déranger !

Il se radoucit, en apercevant, derrière le méhariste, Ali, le serviteur de l'hôtel Zénobie :

— Que veux-tu, toi ?

L'interpellé s'approcha en multipliant les courbettes :

— On demande mademoiselle...

— Qui ?

— Le directeur m'a dit seulement de la chercher.

— Tu la trouveras dans le village arabe, dit alors Toussac.

Ali s'inclinait encore lorsque le planton claqua la porte sur ses salamalecs.

Découvrir Aurore dans le village arabe n'allait pas tout seul. Chaque jour, ou presque, elle partait en tournée dans les ruelles aux maisons basses, dans la palmeraie, et jusque sous les gourbis des nomades installés aux environs immédiats.

Après les pluies, une herbe fine, émaillée de fleurs, transforme l'immensité en un clair pâturage, hospitalier

aux troupeaux. Alors le lait de chamelle coule en abondance. Mais cette saison brève s'enfuit aussi vite qu'elle vient. Aurore, providence des affligés, arrivait en souriant dans les familles bédouines, les bras chargés de boîtes de lait condensé, de tabac, ou de médicaments prélevés, grâce à ses « relations » personnelles, sur des fonds de l'infirmerie militaire. Pas le plus modeste feu qui n'ait reçu sa visite et goûté ses bienfaits.

Sa popularité vint aux oreilles des cheiks. Ils l'invitèrent, pour la remercier de ses bontés auprès de leurs sujets. Elle aimait se rendre à leur prière, arriver sans se faire annoncer, s'asseoir parmi les hommes, autour du feu, devant cafetières et théières alignées. Elle partageait leurs veillées interminables, en écoutant les sauvages improvisations du « guetta ». Parfois elle dormait sous la tente du cheik, près du foyer, isolée par un paravent de jonc et de laine, et enroulée dans les couvertures de parade de la tribu.

Au petit matin, elle partait chasser le faucon ou la gazelle, dans une auto puissante, bondissant à cent vingt à l'heure sur le sable dur, semant l'épouvante dans le troupeau des fines bêtes de race, graciles et légères, qui détalaient ou tombaient sous les balles.

La journée passait vite, dans l'ivresse de ces courses folles. Alors c'étaient la halte, le repos à même le sol, et les apprêts du repas en plein air. Un trou dans le sable, rempli de crottin de chameau desséché, bientôt rougi comme du charbon ardent et, de cette braise primitive, la fumée d'un quartier de gazelle s'exhalait dans le soir couchant.

La vie fruste des nomades ne lui plaisait pas seulement : elle lui permettait de voir et deviner bien des choses utiles à Hughes de Lusignan. Les cheiks lui laissaient entendre, à elle, des projets, des désirs plus ou moins réalisables. Ils lui exprimaient, indirectement, avec les détours qui conviennent, des regrets et même

des reproches. En sa présence vénérée, mais rendue encore plus précieuse par la camaraderie qui la justifiait, maints propos judicieux, maintes suggestions déguisées prenaient naissance sur les lèvres des cheiks qui se seraient tus fièrement devant un uniforme.

Hughes en faisait son profit. Sans palabres interminables, sans discussions exaspérantes à force de politesses, sans paraître averti, et comme par hasard, il intervenait de son mieux pour le bien-être de tous et l'amour-propre de chacun.

Aurore n'était pas « arabisée », selon le mot de Gérard, en surface. Son âme et son instinct avaient pris racine dans le sable. Toute vie hors du désert lui semblait dorénavant artificielle. Et aux yeux de son fiancé, cette transplantation librement consentie la parait d'un mérite de plus encore.

La jeune fille, en prévision de son mariage, avait trouvé prétexte à réaliser un de ses rêves essentiels. Au plus haut du village arabe, elle avait découvert une maison indigène, ancienne propriété d'un marchand levantin, enrichi dans le transit des soies et retiré près d'Alep. Un bail de dix ans lui en donnait la jouissance immédiate.

Depuis un mois, elle s'y affairait presque chaque après-midi, s'appliquant à nettoyer elle-même ses plafonds de bois à incrustations de nacre, disposant dans les pièces dallées des tapis neufs, tendant sur les murs la tenture précieuse des vieux tissages persans, faisant balayer par une négresse la cour byzantine enrichie de mosaïques bleues et roses, surveillant la toilette des murailles blanches et ocres, ou s'attardant encore jusqu'au soir, sur la terrasse où Gérard venait la rejoindre et d'où ils découvraient, par-dessus les palmiers, le panorama des ruines légendaires.

C'est là que le serviteur de l'hôtel la découvrit,

moins alerte qu'à l'accoutumée, et plongée dans la songerie solitaire qu'elle poursuivait sans cesse, maintenant.

Elle suivit le serviteur en l'accablant de questions :

— Comment ne sais-tu pas qui me demande ? As-tu remarqué des Français, ou des Anglais, ou des Arabes ? Comment n'as-tu rien remarqué ? Le capitaine ou le lieutenant n'ont-ils pas demandé d'explications ?

Depuis des heures, le cœur étreint par une douloureuse appréhension, elle concentrait toute son énergie pour faire face, quand il le faudrait, à l'inexorable.

En arrivant à l'hôtel, elle s'attendait au pire, mais redoutait surtout que Gérard, intrigué par la démarche d'Ali, eût tenté d'intervenir avant elle.

Cependant le lieutenant de Toussac n'avait pas interrompu son travail avec son chef, et Aurore, à sa grande surprise, constata que nul ne l'attendait.

Le directeur lui remit simplement un paquet recommandé. Il signait couramment les accusés de réception, en l'absence de ses clients familiers.

Aurore regagna sa chambre, s'enferma à double tour et ouvrit le pli assez conséquent qu'elle n'avait pas voulu examiner depuis qu'elle le tenait entre ses doigts.

Les feuillets nombreux, bien classés, s'ouvrirent sous ses yeux. Sur le premier, rédigé à la machine à écrire, sans signature, elle lut ces lignes :

Mademoiselle,

Nous vous avions sous-estimée.

Si vous aviez cédé à la faiblesse sur laquelle nous avions spéculé, alors nous remportions à coup sûr le combat que nous n'abandonnons pas.

Entre le bonheur et le devoir, vous n'avez pas hésité.

C'est bien.

Nous nous inclinons devant votre courage.

Veuillez trouver ici la série complète de vos lettres originales.

Quant à nous, nous nous battrons avec d'autres armes.

Aurore stupéfaite et ravie, vérifia son ancienne correspondance : les quatre messages, seuls témoins de son abandon passé, preuves éclatantes d'une faute qui pouvait briser deux vies, se trouvaient entre ses mains!

L'exaltation bienfaisante de sa joie la plongea dans une béatitude immense.

Elle fut de courte durée.

Sur l'enveloppe, elle venait de voir des timbres du Hedjaz, avec la surcharge de La Mecque, en caractères arabes.

Cette découverte lui causa une telle impression, que son bonheur fit place sans transition à une mélancolie profonde.

A pas lents, elle vint ouvrir son armoire et mit tous ces papiers sous clef, au fond d'une lourde cassette.

Puis elle s'étendit à même une natte et fuma longuement.

La Mecque ! Étrange obsession...

Depuis son retour à Palmyre, pour la deuxième fois, le nom de la Ville Sainte, leit-motiv tenace, chantait à son esprit.

La nuit précédente, penchée sur l'ombre sereine, elle avait caressé le rêve dangereux dont bien souvent, déjà, avant de rencontrer Gérard, la spéculation inouïe l'avait tentée... Mais chaque fois la raison l'avait emporte sur le goût du risque, parce qu'elle ne trouvait pas le grand motif, assez puissant pour la soutenir dans une décision aussi redoutable. Aujourd'hui, elle levait les yeux vers le ciel et répétait sa prière insensée :

— Laissez-moi succomber à la tentation !

Et le temps s'écoula sans qu'elle en prît conscience.

Elle ne se leva même pas lorsque son frère et Toussac entrèrent dans sa chambre.

— Quelle tabagie ! s'écria Hughes.

— On vous cherchait, cet après-midi...

Elle tendit ses deux mains à Gérard, qui l'aida à se remettre debout.

— Oui, répondit-elle en s'étirant... le courrier... un paquet de Beyrouth. Un ravissant album...

Elle prit sur sa table, encore à demi enveloppé de papier soyeux, un keepsake en cuir brun, relié avec un art tout oriental. Des amis le lui avaient remis, à Beyrouth, mais elle avait oublié d'en parler.

— On vous gâte, sourit Toussac. Je les remercierai avec vous.

Aurore soupira :

— Le plus triste, c'est qu'il faudra peut-être rendre à leurs expéditeurs tous ces aimables cadeaux.

— Et pourquoi donc ?

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Parce qu'il va falloir retarder la date de notre mariage... Et parce qu'ensuite, vous ne voudrez peut-être plus m'épouser... Vous me trouverez trop compromise...

— Aurore chérie, ne plaisantez pas... je deviens superstitieux, dans ce pays...

Hughes de Lusignan regardait sa sœur attentivement. Il la prenait plus au sérieux que son fiancé.

— Je ne plaisante pas, Gérard, poursuivait-elle avec l'accent d'une volonté calme mais bien arrêtée. Et surtout, je ne voudrais vous faire aucune peine... Mais vous comprendrez, j'en suis certaine, qu'il est des moments de notre vie où nous portons en nous une mission qui nous dépasse et qu'il faut remplir. Je traverse un de ces moments, et le plus grave, peut-être, de tous !

Une indicible affliction se peignit sur les traits de Gérard :

— Sans en savoir davantage pour l'instant, Aurore, je veux bien admettre qu'une union soit retardée en cas de force majeure. La chose est fréquente... Mais pourquoi me laissez-vous entendre que vous seriez compromise ?

Elle le prit affectueusement par les deux bras pour lui dire :

— Parce que, mon ami, *je dois prendre d'abord pour mari un autre homme que vous...* Non, je n'ai pas la fièvre.

Hughes se rapprocha.

Toussac haussa les épaules. Prêt à la colère, il se domina et ajouta seulement, sur un ton glacial, nuancé de moquerie et d'ironie amère :

— Et peut-on connaître le nom de cet heureux mortel ?

— Melek el Kamil !

CHAPITRE XIV

UN ARRÊT DE MORT

— Rassurez-vous, ajouta-t-elle aussitôt devant la stupéfaction des deux hommes. Je n'envisage qu'un *mariage blanc*... Asseyez-vous, Gérard. Toi aussi, Hughes.

Lusignan prit place à terre. Les jambes croisées et repliées, position familière, il s'adossa contre la porte.

— Vous m'excuserez, Aurore, dit Toussac ; je comprends que votre frère, tuteur légal, désire écouter vos explications. Mais je n'ai pas les mêmes raisons que lui de les entendre, vous le concevez, puisque, ajouta-t-il avec une expression de dignité offensée qui eût prêté à sourire en toute autre circonstance, je dois constater, à mon grand regret, que vous prétendez justifier des propos aussi baroques...

— Je vous conseille au contraire de rester, cher vieux, fit tranquillement le capitaine.

Aurore dévisagea Gérard comme un étranger qu'elle aurait vu pour la première fois :

— Vraiment vous m'étonnez, dit-elle avec hauteur. Je croyais vous avoir laissé entendre qu'il s'agissait de « servir ».

Le lieutenant observa tour à tour le frère et la sœur :

— Grande, mais curieuse race, pensa-t-il en s'abstenant de tout commentaire.

Affichant le sourire d'un sceptique peu disposé à se laisser convaincre, il s'assit sur un haut fauteuil de Damas, aux pieds multiples et entrecroisés. Enveloppé

dans sa djeballah dont les plis s'écroulaient jusque sur le tapis, il trônait, juge souverain, la sentence aux bords des lèvres.

Aurore n'en parut point impressionnée :

— Hughes, dit-elle en se tournant vers son frère, lorsque je vous ai raconté, à tous deux, l'autre soir, mon aventure de Beyrouth, tu as eu l'impression, *je l'ai très bien senti*, que j'avais gardé certaines choses pour moi...

Il saisit la perche.

— C'est exact, reconnut-il, et j'en suis encore convaincu.

Gérard ne desserra pas les lèvres, sans cacher son étonnement.

— Eh bien, voilà ce que je n'avais pas dit: avant de quitter Beyrouth, je me suis renseignée au bureau de l'hôtel. Je voulais savoir d'où venaient ces Arabes. Rien de plus facile. Tout client doit remplir une fiche. A l'heure matinale à laquelle je suis partie, il n'y avait personne dans le hall, sauf le gardien : il ne risquait rien. A l'aide d'un *bakchich* confortable, il m'a communiqué les fiches de ces individus.

Hughes sursauta :

— Sapristi ! Tu sais donc le nom de...

— L'homme voilé ? Hélas ! non... Il voyageait incognito. Et il peut se dispenser de donner son nom, car il était porteur d'un passeport diplomatique.

— Un passeport diplomatique ?

Le capitaine émit un sifflement.

— Continue, ajouta-t-il.

— Je n'ai pas pu connaître l'origine de cette pièce. Les précautions étaient bien prises. Mais puisqu'il voyage avec ses compagnons, ils venaient tous trois du même endroit, sans aucun doute. Or, Hachem Bey et Soléïman Pacha arrivaient de *La Mecque* avec un passeport nedjien. Il ne faut pas être détective pour en conclure que

les fils du complot contre le pétrole sont tirés depuis La Mecque.

— C'est incontestable, et surtout puisque tu le confirmes, dit de Lusignan. Mais je le supposais déjà, par principe. Il y a eu, depuis quelques mois, plus de mouvement que de coutume à Médine et à La Mecque. Or, le temps des pèlerinages étant passé, rien ne justifiait cette agitation locale, qui ne va jamais sans quelque grabuge pour l'Occident.

— C'est pourquoi, interrompit Toussac, qui recouvrait l'usage de la parole, les Anglais entretiennent à prix d'or des agents locaux dans la Ville Sainte, ne serait-ce qu'à cause des 70 millions de musulmans de l'Aga Khan, qui hantent les Indes !

— Malheureusement, répondit Hughes, la cavalerie de Saint-Georges a ses écuries à Londres, et non à Paris. Chez nous, l'avoine est rare. Avec le deuxième empire du monde, nous disposons d'un ridicule budget de cinq cents millions.

Aurore conclut, en allumant une nouvelle cigarette :

— Vous êtes charmants tous les deux. C'est exactement ce que j'allais vous dire. Nous n'avons pas d'agents à La Mecque. J'irai donc.

— De plus en plus insensé ! s'écria Gérard en levant les bras.

Hughes de Lusignan, lui, marmonna entre ses dents :

— Je commence à comprendre...

— Réfléchissez donc, enchaîna Aurore, et conservez votre sang-froid. Il faut intervenir, mettre le doigt sur la plaie, ne pas attendre dans l'inertie la suite des catastrophes. Ai-je raison ?

— Indiscutablement, reconnut le capitaine en s'animant.

Toussac lui-même baissa les paupières en signe d'évidence.

— Alors ? triompha-t-elle. Qui s'en charge ? Vous,

Gérard ? Vous ne savez pas cent mots d'arabe. Vous n'êtes pas acclimaté. Vous seriez assassiné le premier jour. Votre sacrifice n'aurait servi à rien. Et l'éveil serait donné...

« Toi, Hughes ? Tu te jouerais de la difficulté. Tu as déjà réussi deux fois le pèlerinage.

— Jamais deux sans trois, insinua le lieutenant.

— Allons donc ! protesta-t-elle. Cette fois-ci, ce serait temps perdu et résultat nul. Imaginez-vous le commandement supérieur autorisant le capitaine Tabou à quitter Palmyre en ce moment ?

Celui-ci haussa les épaules :

— Même pas question ! Et je le regrette...

— Vous concluez vous-même : il ne reste que moi.

— Tu es chrétienne.

— Je peux me convertir à l'islamisme.

— Aïe ! tiqua d'abord Lusignan. Drôle de façon d'honorer le sang des Croisades qui coule dans tes veines. Notre famille a compté quatre archevêques... Tu ferais retourner tes ancêtres dans leur tombe, jusqu'au centième quartier...

— Ma croisade en vaut bien une autre ! cria-t-elle. Je t'ai entendu dire vingt fois que, dans le Service Secret, le but justifie les moyens.

— Soit... Même si je me familiarisais...

Il rectifia :

— Si nous nous familiarisions, Gérard et moi, avec cette idée, tu sembles ignorer que tout converti à l'Islam ne peut entreprendre le pèlerinage sacré qu'après deux ans de pratique donnant toute satisfaction aux Oulémas. Et d'ici là, tous les naphtes de Kirkouk auront eu le temps de flamber jusqu'au centre de la terre !

— Je le sais... Alors, j'en reviens à mon idée : je vais épouser Melek el Kamil. Il est, par surcroît, nedjien, ce qui arrange tout, puisqu'on ne peut pénétrer sur le territoire d'Ibn Séoud sans autorisation royale. Mais

nous sommes certains d'obtenir le passeport pour un sujet national. Et il a bien le droit d'emmener sa femme, non ?

— Certes, il en a le droit. Mais un musulman n'a pas celui d'épouser une chrétienne, sans signer son arrêt de mort.

— D'accord. C'est pourquoi je tourne la difficulté : je me convertis d'abord, j'épouse Melek el Kamil ensuite, et il a le droit de me conduire à La Mecque.

— Ce n'est pas prouvé. La date du grand pèlerinage est le 9 avril, pour les cérémonies d'El Arrafat. En dehors de cette période, il faut un motif valable pour pénétrer dans le Nedj ou dans le Hedjaz.

— C'est bien simple : Melek el Kamil est originaire de Taraba : il va me présenter à sa famille. Il n'existe pas d'autre route que celle de La Mecque pour s'y rendre !

— Tu as réponse à tout.

— Permettez... dit alors Gérard. Melek el Kamil a fait ses preuves. On ne peut douter de son loyalisme. Ne peut-il se charger seul d'une telle mission ?

Aurore se contenta d'interroger son frère du regard :

— Non, dit-il en secouant la tête. J'aimerais pourtant dire le contraire. Mais non. El Kamil est un auxiliaire précieux dans le désert. Il connaît toutes les tribus, tous les déplacements des nomades, tous leurs projets. Il est intelligent : il sait faire parler ses semblables, et c'est tout dire ! Mais c'est un simple guerrier, seulement capable de dépister ceux de sa race. Cette affaire dépasse ses possibilités, comprenez-vous ? Elle touche à la diplomatie, aux combinaisons internationales ; elle est en un mot à base de politique. Il n'y entendrait rien.

— Je ne te le fais pas dire, ponctua la jeune fille.

— Pardon, insista de Toussac. En ce cas, permettez-moi d'être surpris qu'il n'existe pas dans notre deuxième bureau arabe, à Damas même, des agents de renseignements capables de réussir dans cette entreprise, et

de risquer leur vie aussi bien que la vôtre, qui m'est infiniment précieuse.

— Ils ne sont pas légion, dit Hughes. Cependant je dois dire que j'en connais au moins un, deux peut-être, qui sauraient mettre, en effet, beaucoup de chances de leur côté.

Aurore intervint doucement :

— Gérard, cette nouvelle preuve de votre attachement me touche beaucoup. Le contraire m'eût étonnée...

« Mais toi, Hughes, poursuivit-elle avec feu, je t'affirme que semblable décision de ta part m'offenserait gravement. Cette affaire m'appartient. *C'est moi* qui l'ai découverte. *C'est moi* qui ai couru les premiers risques. *C'est moi* qui ai mis le doigt dans l'engrenage, la première. Au surplus, j'ai un avantage sur vous tous : je connais Hachem Bey ; je connais Soléïman Pacha. Eux, sous mon voile, ne pourront pas me reconnaître...

— Ne devraient pas, rectifia Gérard.

— Je sais ce que je risque. Mais j'ai confiance en mon étoile. Et j'ai la conviction...

— La prétention... corrigea sèchement le lieutenant.

— Vos réticences ne sont pas dignes de l'opinion que vous devriez avoir de moi ! Et quoi qu'il en soit, Hughes, je sais bien que c'est toi qui es le chef, qu'il t'appartient de décider. Mais je ne te pardonnerai jamais, tu m'entends ! d'avoir, pour me protéger, sans doute, mais par faiblesse, enfreint les traditions du service en me dépossédant d'une mission qui est la mienne et que je considère comme la plus grande de ma vie. Tel est mon droit selon l'usage, et je le revendique ! Et si c'est par des disgrâces de cet ordre que le capitaine Tabou récompense les services passés, je ne le croirai, pour ma part, que lorsque je l'aurai vu !

Décontenancé, Toussac se retourna vers le chef,

qui lui dit, en ouvrant les mains dans un geste d'impuissance :

— Elle a raison.

Il dit encore, plus bas :

— Rien à répliquer...

Aurore marcha vers le lieutenant :

— Voyons, Gérard, fit-elle simplement, n'êtes-vous pas soldat ?

Forte parole. S'il se révoltait dans sa tendresse pour elle, il saisissait mieux que jamais la grandeur exceptionnelle de cette femme. Elle lui donnait ainsi une telle leçon d'abnégation, avec un tel sens des lois essentielles de la conscience, un tel sentiment des nécessités profondes qui dépassent le cadre ordinaire du service, qu'elle le dominait maintenant.

— C'est vrai, murmura-t-il en baissant la tête.

— Ne te figure pas, reprit Hughes, que ta tâche sera toute simple. Les femmes musulmanes ne font pas de politique, n'ont pas accès aux conversations importantes. Ce sont des êtres sans cervelle. Parmi elles, pas d'exception. Et je ne vois pas très bien comment ton nouveau personnage se dégagera d'un état de fait aussi positif. En changeant quoi que ce soit à l'attitude fade et passive, adoptée depuis des siècles par les pépieuses du harem, tu donnerais l'alarme. La supercherie serait découverte, en dépit de ta conversion et de ton mariage régulier...

— Sans doute, je prendrai des risques. Mais rassure-toi : avec le maximum de précautions...

— Tu n'en prendras pas trop... Ton arrestation serait horrible. Tu ignores peut-être que la justice d'Ibn Séoud pratique les pires supplices de l'Inquisition. Je ne te souhaite pas de faire connaissance avec Maadi Bey, le grand tortionnaire de La Mecque. Je ne te laisserai pas partir sans te prévenir de tous les risques effroyables que tu dois courir.

— Rien ne me fera revenir sur ma décision. D'ailleurs, mon pseudo-mari et moi nous nous compléterons comme l'aveugle et le paralytique. Je serai le cerveau qui pense. Il sera le corps qui agit. Il pénétrera partout où je ne puis le faire. Et selon les rapports que j'obtiendrai de lui, j'aviserai sur les nouvelles démarches à lui confier.

— Attention... Dans tes projets, tu trébuches déjà à chaque pas. Une musulmane en voyage ne peut pas quitter son mari.

— Ce n'est pas une loi, c'est une coutume.

— Les usages sont plus forts que les lois, au Hedjaz. Si Melek el Kamil t'abandonnait, des heures durant, dans une chambre d'hôtel, tu serais vite l'objet d'une surveillance étroite. Des ragots de quartiers à la police, il n'y aurait qu'un pas, vite franchi. Et l'affaire tournerait mal.

— Mais en cas de force majeure, que font ces gens-là ?

— En ce cas, jusqu'à ce qu'il puisse reprendre sa femme dans les conditions normales de la vie en Islam, le mari doit demander à un notable de la ville de lui donner asile dans son harem.

Perspective peu réjouissante, qui plongea Aurore dans une courte méditation.

— S'il le faut, dit-elle enfin, je supporterai le harem !

— Autre péril. Je ne parle pas du danger moral, car tu serais profondément respectée par ton hôte. Je ne parle pas de la promiscuité douteuse de ces femmes impudiques, lascives, rusées, parfumées des pieds à la tête et peintes jusqu'au bout des ongles. Passe encore... Tout le désagrément sera pour toi, et tu l'auras voulu.

— Certes.

— Mais tu vivras dévoilée, parmi les femmes. Tu éveilleras chez elles une curiosité sans nom. Ta nationa-

lité française sera vite découverte. Et le bruit s'en répandra.

— Comment ?

— D'un harem à l'autre. Le seigneur du lieu, qui t'aura reçue, pourrait peut-être s'abstenir de commentaires jusqu'au retour de ton mari. Et encore ce n'est pas sûr ! Mais les femmes parleraient. Ces rues sont tellement étroites ! Les maisons se touchent ! Toutes les femmes vivent au premier étage, et tous les étages ont la même hauteur, pour éviter les moindres contacts entre elles et les jeunes gens d'en face. Ces malheureuses, qui s'ennuient mortellement depuis janvier jusqu'à décembre, passent leur existence à échanger des potins sans nombre avec leurs voisines, et tu te feras une idée des propos entre musulmanes. Et alors... tu penses ! Une « roumi » dans un harem ! Quel inépuisable sujet de conversation !

— Non, pas une roumi, mais une Française...

— Hum... observa Gérard. La garantie de votre conversion toute fraîche ne suffira pas, je le crains, à dissocier l'une de l'autre dans leur esprit.

— C'est certain, souligna Hughes.

— Pardon, rectifia Aurore qui se défendait pied à pied. Les pays d'Europe comptent plusieurs milliers de fidèles sincèrement convertis à Mahomet. C'est le cas pour l'Angleterre, l'Italie, la Hollande, l'U. R. S. S. et la France. C'est pourquoi tous ces pays ont une représentation consulaire au Hedjaz, à Djeddah, je crois.

— C'est exact.

— En cas de difficultés, je téléphonerai au consul de mon pays !

— Oh ! là là ! De quoi parles-tu ? Jamais femme musulmane n'a été autorisée à se servir du téléphone ! Mais là n'est pas la question. Je connais la grande considération du gouvernement séoudite pour les consulats européens. On ne te refuserait pas son assistance...

en principe. Et ta position aurait été défendable... pour toute autre que toi. La tienne serait précaire. Car tu n'oublies qu'une chose : l'enquête établirait facilement ta parenté avec moi. Et alors — ma pauvre enfant ! — je ne donnerais pas cher de tes os, ni de ceux de mon brave El Kamil ! Hachem Bey et Soléïman Pacha te traiteraient de façon moins discrète que dans les hôtels de Beyrouth.

— Ils comprendraient tout, appuya Toussac, et à votre délit religieux viendrait s'ajouter le delit d'espionnage. Maadi Bey aurait la partie belle pour ses fers rouges, ses chevalets, ses coins et ses roues d'écartèlement.

— Cette nomenclature est de mauvais goût, Gérard, dit-elle sévèrement. Et elle ne me fait pas changer d'avis.

— Soit, reprit son frère. En tout cas, tu dois savoir d'ores et déjà qu'aucune intervention diplomatique ne pourrait te sauver. Ibn Séoud tient sans doute à sa politique d'apaisement avec les puissances occidentales. Mais dans ton cas, lui-même serait impuissant. En effet, même en dehors des grandes fêtes annuelles, La Mecque reçoit continuellement une foule de pèlerins, qui doivent, comme le Coran le leur prescrit, accomplir au moins une fois dans leur vie le voyage sacré. Ce sont des familles entières, qui viennent du fin fond des Indes, de l'Afrique Noire, de l'Asie montagneuse. Elles ont péniblement réussi, après des mois de fatigue, laissant souvent des morts en route, à toucher au but. Elles y ont consacré les économies de plusieurs années de labeur. La plupart se ruinent totalement pour accomplir leur devoir religieux. Or, écoute-moi bien, les Écritures sont formelles : *la présence d'un infidèle à La Mecque souille toute la communauté. Elle détruit impitoyablement les grâces d'Allah sur tous les pèlerins qui s'y trouvent en même temps.* C'est te dire que les autorités locales ne

pourraient pas refuser à ces fanatiques désespérés le châtiment qu'ils exigeraient contre toi.

— C'est bien compliqué, soupira Toussac.

— C'est au contraire très simple, trancha Aurore. J'éviterai le harem par tous les moyens, voilà tout.

Les deux officiers ne doutaient guère de sa résolution. Ils comprirent cette fois-ci qu'elle était irrévocable.

— Tout de même, insista Gérard, qui se raccrochait à tous les arguments, il me semble que nous disposons un peu légèrement de Melek el Kamil ? Il est musulman, que diable ! Qui nous dit qu'il se prêtera à ce sacrilège, qui est le pire de tous ?

Le capitaine secoua la tête :

— Je n'ai pas le droit, maintenant, de vous induire en erreur. Melek el Kamil, le guerrier de la tribu Wahabite qui se battit contre nous, était bien, alors, un mahométan convaincu. Il n'en va plus de même du maréchal des logis méhariste, qui a évolué à notre contact. Il a compris le vieux reste de paganisme qui s'attache à la pierre noire de La Mecque. On l'a vu assister, en curieux d'abord, à des offices catholiques. Il se lie de préférence avec les maronites ou les orthodoxes. Sa grand'mère était une copte convertie. Enfin un Père aumônier de Damas m'a rapporté une conversation qu'il avait eue avec lui au mess des sous-officiers à son passage. Le baptême de Melek el Kamil est peut-être proche.

— Bonne preuve qu'il ne craint pas la vengeance des siens, observa Aurore.

Lusignan sourit :

— Il nous l'a prouvé de façon plus brillante.

— Mais qui vous dit, ajouta Toussac, que sa dignité d'homme tolèrera ce simulacre de mariage ? Et même s'il en accepte l'augure, au début, qui nous garantit qu'à la longue, ses instincts primitifs ne s'éveilleront pas aux côtés d'une femme qui sera légalement la sienne?

Car enfin, une fois seule avec lui dans le désert, ou sur le territoire nedjien, Aurore sera à sa merci, qu'elle le veuille ou non. Des officiers de carrière ont bien trahi par amour. Alors, lui ?

— Non, fit Lusignan, comme à regret. Je ne puis déguiser ma pensée sur ce point. Je lui dois trop pour lui faire cette injure, même s'il devait l'ignorer. Je réponds de lui. Et son attitude sera point par point celle que je lui ordonnerai d'observer. Tout le reste est littérature.

— Allons le voir tout de suite, conclut Aurore en se dirigeant vers la porte.

Hughes sortit le premier, tandis que sa sœur cherchait dans sa garde-robe un châle léger.

Avant de la suivre, Gérard de Toussac la prit par la main et lui déclara, sur le seuil de la chambre :

— Mon amie, c'est avec une extrême anxiété, et le cœur lourd de tristesse, que je vous verrai partir. Mais je mentirais en vous cachant combien je vous admire. Allez, et revenez-moi bientôt...

La jeune fille connaissait le prix de ce consentement. Elle en éprouva une angoisse aussitôt refoulée. Mais ce bouleversement subit lui laissait la gorge sèche, avec l'impression, infiniment désolante, et comme une certitude ! qu'elle et lui ne se reverraient jamais plus...

CHAPITRE XV

KHADIDJA

Le train qui emportait vers les Lieux Saints Melek el Kamil et son épouse voilée stoppa dans un décor pierreux et désolé de Transjordanie.

Aurore se pencha vers la portière et aperçut un poste entouré de soldats. Les battements de son cœur se précipitèrent.

— Est-ce le Hedjaz ? murmura-t-elle en se tournant vers son compagnon.

— *Sabour !* Patience ! répondit-il avec un air de grande dignité, car il n'en savait rien lui-même, mais pour rien au monde ne l'aurait avoué.

Trois hommes armés et coiffés de laine montèrent dans le train qui reprit sa marche poussive sur la voie étroite. Melek el Kamil avait compris.

— La police wahabite, dit-il seulement.

Il échangea un bref regard avec sa complice, qui n'avait pas bronché, et n'ajouta mot. Tous deux se posèrent la même question :

— Serait-ce pour nous ? Déjà !

Mais les policiers se rendirent à l'extrémité du wagon et commencèrent l'examen minutieux des papiers de chaque passager. Ces formalités devaient être terminées avant la frontière.

Les trois hommes ne tardèrent pas à arriver au compartiment d'Aurore. Melek el Kamil leur tendit les deux passeports. Ils examinèrent surtout celui de sa « femme »,

se concertèrent, parlèrent entre eux à voix basse, et continuèrent la visite du train sans leur rendre, ni à l'un ni à l'autre, les indispensables pièces.

Une grande appréhension envahit Aurore. Son passeport était entièrement falsifié. Le consul du Nedj à Damas avait refusé de marier une Française à un Nedjien, par crainte de complications avec l'autorité mandataire. Impossible, du même coup, d'obtenir d'autre passeport et, partant, d'autre visa que celui de Melek el Kamil qui lui fut accordé sans difficulté puisqu'il était par sa naissance sujet du roi Ibn Séoud.

Or il n'existe au monde que deux autres consulats du Nedj, l'un au Caire et l'autre à Londres. La mission urgente d'Aurore ne lui permettait pas de tels détours.

L'intervention favorable de l'administration militaire eût sans doute facilité les formalités, mais une telle démarche eût jeté sur le couple un dangereux soupçon.

Pour éviter toute perte de temps, mieux valait trouver une solution immédiate et procurer à Aurore un visa d'occasion, en anticipant sur la date du mariage qui peut avoir lieu sans le concours du consul, à condition toutefois que la jeune femme soit musulmane, et que la cérémonie ait lieu dans une localité privée de légation séoudite.

La Palestine, sous mandat anglais, devait répondre à toutes ces conditions. Les « époux » pourraient ainsi filer tout de suite sur La Mecque sans courir les risques d'un retour à Damas.

Le passeport de Melek el Kamil sauva la situation. Sur la demande d'Hughes de Lusignan, le Service des Renseignements imprima une pièce identique en tous points à celle du maréchal des logis. Le tampon officiel fut reproduit par photogravure, et la signature du consul facilement imitée, comme tous les caractères arabes.

Malgré toutes ces précautions, Aurore et le maréchal

des logis vécurent, dans le train qui les rapprochait du Hedjaz, une heure de mortelle inquiétude.

Leurs compagnons de voyage, un grand vieillard turc, son fils et probablement sa belle-fille avaient remarqué le manège des policiers wahabites. Ils observaient sans arrêt le couple suspect et essayaient de surprendre leur conversation.

Ils s'exprimèrent donc en français.

— Capitaine m'a donné ordre veiller sur ta vie. Si nous découverts, pouvons encore nous sauver. Regarde...

Le tortillard, traîné par une locomotive préhistorique, montait les pentes à pas d'homme. Les employés du train ne cessaient de donner la chasse aux nomades embusqués derrière les rochers du ballast, qui cherchent par tous les moyens à voyager gratis.

Aurore comprit la pensée de Melek el Kamil : il leur suffisait d'ouvrir la portière et de descendre en marche. Tant qu'ils se trouveraient en territoire transjordanien, ils resteraient sous la protection britannique.

— Je te défends de bouger, dit-elle sèchement. As-tu peur ? On dirait que c'est toi, la femme !

Il eut un sourire de grand seigneur condescendant, ferma les yeux, et s'assoupit dans une attente pleine de fatalisme.

En plaine, le train reprit de la vitesse, et bientôt ralentit. Un grand mouvement se fit parmi les voyageurs.

— Moudouara ! Moudouara !

Le convoi stoppait devant un bâtiment long et triste : la gare...

— Enfin la frontière ! pensa Aurore.

Comme elle s'y attendait, les trois policiers surgirent aussitôt. Ils ne pouvaient s'adresser à elle et durent secouer Melek el Kamil, pour le tirer d'un sommeil, d'ailleurs simulé, mais nécessaire à l'expression d'une conscience bédouine sans reproche.

— Suis-nous, toi et ta femme.

Leur escorte les conduisit à une extrémité de la gare, malgré les protestations de Melek el Kamil qui jurait par Allah, en invoquant sa famille jusqu'à la dixième génération, qu'il ne comprenait pas pourquoi il se trouvait victime, lui, sur le sol national, d'une mesure aussi vexatoire.

Un soldat wahabite, qui montait la garde, s'effaça pour laisser entrer la petite troupe dans un local sans air, sans vitres et sans sièges. Une porte unique donnait accès sur une pièce voisine, où seul El Kamil fut introduit.

Aurore, figée contre un mur dans une attitude indifférente, ferma les yeux derrière son voile, se concentra sur elle-même, prête à tout, mais s'imposant le calme nécessaire devant un obstacle inconnu.

Elle ne pouvait pas, elle ne voulait pas échouer si près du but.

Quelles heures passionnantes n'avait-elle pas vécues au cours des préparatifs précipités de sa téméraire entreprise ! Son imagination, déjà nourrie des choses de l'Islam, l'avait emportée au delà d'elle-même, à tel point qu'elle s'était fait reproche, en son âme chrétienne, de l'émotion coupable qui s'en était emparée pendant la cérémonie de la conversion.

Elle s'était déroulée à Haïffa, dans le décor verdoyant du mont Carmel, où les résidences anglaises, confortablement nichées à flanc de montagne, donnent à ce coin d'Orient un air de week-end en Ecosse.

Melek el Kamil se débrouilla rapidement en Palestine. Grâce à un solide *bakchich*, le chaouch de l'hôtel où il était descendu s'en fut quérir un ouléma de ses amis, le cheik Tassif, haut dignitaire de la religion musulmane, qui avait pleins pouvoirs pour accorder la conversion comme le mariage.

Le cheik au visage de patriarche arriva tout de suite, coiffé du tarbouch surmonté d'un turban, insigne de son apostolat. Il posa de brèves questions à Aurore sur

la sincérité de ses convictions religieuses et de ses sentiments pour son fiancé.

En affirmant son amour pour Melek, la jeune fille vécut le premier moment pénible de son odyssée.

Alors le cheik Tassif commença le cours essentiel du cathéchisme islamique :

— Tu seras pure, non seulement par les ablutions habituelles des cinq prières du jour et de la nuit, mais aussi par le cœur, les sentiments, les pensées, les désirs.

Aurore prononça la prière rituelle, qui porte en elle la vertu de rendre musulman tout être humain qui la récite avec sincérité.

« Je certifie que Dieu seul est Dieu, et que Mohamed est son prophète. »

Le cheik reprit :

— Tu diras cette prière avant l'aube ; après-midi, dès que le soleil commence à baisser ; le soir avant le coucher du soleil ; après son coucher, mais avant qu'il fasse nuit ; et à la nuit close. Tu précèderas chacune de ces prières d'une ablution. L'homme ne prendra de bain complet qu'après avoir cohabité avec une femme ou s'être approché d'un corps mort, et toi, femme, tu supprimeras tes prières après tes couches ou au moment de tes époques. Alors tu seras trop impure pour invoquer le nom d'Allah !

« Dans les villes, les heures des prières te seront indiquées par le muezzin du haut des minarets. Tu n'iras pas à la mosquée, mais tu feras tes actes de foi au harem.

Cette réminiscence d'une conversation pénible avec Gérard et Lusignan ne fit que renforcer la volonté d'Aurore de ne jamais mettre les pieds, quoi qu'il arrive, chez les femmes arabes.

— Tu feras l'aumône. Tu jeûneras. L'odeur de la bouche de celui qui jeûne est plus agréable à Dieu que l'odeur du musc.

Ici le cheik leva un doigt doctoral :

— La prière nous conduit à moitié chemin du trône de Dieu, le jeûne nous met à la porte de son palais, et la charité nous en donne l'entrée.

Enfin il répéta la parole définitive du prophète :

— *Mieux vaudrait mourir chrétien ou juif que de mourir musulman sans avoir été à La Mecque.*

Le catéchumène put répondre en toute sincérité qu'il ne manquerait pas de s'y rendre.

Le sort en était jeté : Aurore, musulmane, ne sortirait plus que voilée, et cinq fois le jour elle se prosternerait, le front contre terre, en appelant sur elle les grâces d'Allah !

Le lendemain même, la cérémonie du mariage eut lieu chez le cheik Tassif, dans le décor inattendu d'un salon occidental, aux meubles tendus de velours criards.

Les témoins avaient précédé le couple : un représentant du cadi, un avocat, et quelques voisins.

— O femme, dit alors le cheik, te fais-tu musulmane uniquement pour épouser Melek el Kamil ? Par le Prophète, réponds !

Aurore s'inclina :

— O grand cheik, dit-elle, pourquoi me convertirais-je, si c'était uniquement pour l'épouser, puisque le musulman peut épouser une femme qui n'a pas sa religion ?

Mais elle s'abstint d'ajouter :

— En ce cas, elle ne peut pas l'accompagner à La Mecque...

Elle dit encore :

— Tu me vois prosternée devant Allah parce que je crois en sa toute-puissance.

A ce moment l'avocat s'approcha d'elle et lui fit répéter, après lui, en arabe et en français :

— *Echadou Allah Illala...* Je jure qu'il n'y a qu'un Dieu, que Dieu seul est Dieu, que Mohamed est l'en-

voyé de Dieu. Je crois en ses apôtres, en ses livres, en ses écrits et au jour dernier.

Il ne restait plus à Aurore qu'à changer d'état civil en prenant un nom arabe.

— Je choisis, dit-elle, le nom de Khadidja, qui fut la première femme du Prophète.

Après les quelques autres formalités et douteuses plaisanteries d'usage, il ne restait plus qu'à enregistrer les actes de conversion et de mariage. Nouveau sujet d'inquiétude pour les époux, lorsqu'ils apprirent que ces actes ne pouvaient être validés que par le grand Muphti de Jérusalem, le plus haut prélat de l'Islam.

La fonction sacrée de ce prince l'obligeait à examiner de près de telles requêtes. Il prenait, sans doute, des renseignements. Et puis, quel temps perdu !

La chance servit Aurore. Depuis quelques semaines, le grand Muphti, en délicatesse avec les autorités bri tanniques, avait quitté clandestinement la Palestine pour se réfugier au Liban. En son absence, le gouverneur d'Haïffa avait qualité pour toutes décisions locales. Il se débarrassa de cette nouvelle paperasse, et deux jours après son mariage, Aurore, portant, comme il se doit, la valise de son mari, l'accompagna à la gare où il prit deux billets pour Médine, tête de ligne du chemin de fer du Hedjaz.

La jeune femme se trouvait surprise en apercevant, dans les glaces des magasins, sa silhouette sévère, avec le visage voilé sous la grande cape d'étoffe noire qui la recouvrait de la tête aux pieds.

— Surtout, lui avait recommandé Hughes de Lusignan, n'oublie pas, en changeant de vêtements, que tu as changé de peau et d'âme. Souviens-toi de l'aventure de M^me^ d'Andurain, la seule femme chrétienne qui ait osé avant toi entreprendre le pèlerinage sans le voile de l'Islam — et qui manquât y laisser la vie ! De passage à Jérusalem, émue à la vue du Saint-Sépulcre, elle entra

dans le sanctuaire habillée en musulmane et, en bonne catholique, s'agenouilla et baisa avec dévotion l'empreinte de la Sainte Croix ! Tu imagines le tableau ! Elle ne dut le salut qu'à un miracle de discrétion...

Toutes ces images, ces souvenirs, ces paroles se brouillaient dans la pensée confuse d'Aurore, toujours immobile contre un mur, dans la petite pièce obscure de la gare-frontière de Moudouara.

Le temps passait. L'angoisse la contractait malgré elle. Le train n'allait-il pas repartir sans eux ? Et il n'en passe qu'un par semaine ! D'ailleurs que serait-il advenu d'eux, d'ici là ?

Enfin Melek el Kamil revint, seul, et apparemment libre. Il portait à la main, avec ostentation, le passeport qui lui avait été restitué. Aurore comprit que rien n'était perdu, et c'est avec un grand espoir qu'elle pénétra à son tour dans le bureau du commissaire.

Derrière une petite table, un petit vieillard en kéfié, tout le portrait de Gandhi, la contemplait à travers ses lunettes à verres convexes, qui ajoutaient à sa laideur naturelle.

— Comment t'appelles-tu ? lui demanda-t-il en excellent français.

— Khadidja !

Il grogna vaguement et reprit, avec beaucoup de courtoisie :

— Tu portes ce nom depuis longtemps, dis-moi ?

— Depuis que les grâces d'Allah m'ont comblée de leurs lumières.

— Il y a longtemps de cela ?

— Ce n'est pas de ma faute si la volonté de Dieu m'a fait naître infidèle, puisque cette volonté se réservait de me remettre un jour sur la bonne route.

— Khadidja, je suis obligé de te refuser l'accès des Lieux Saints.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es Française, comme l'indique ta date de naissance sur ton passeport.

— Non, je suis Nedjienne par mon mariage et musulmane par ma conversion. J'ai le droit et le devoir d'accompagner mon mari partout.

— Partout, sauf à Médine et à Mecque la Sainte. Tu n'as peut-être pas encore suffisamment pratiqué ta religion. Tu risquerais d'être un sujet de scandale pour les autres femmes.

Il tendit un doigt brusque vers un livre qu'elle portait.

— Par exemple, tu lis ! Nos femmes n'ont pas besoin d'instruction.

Elle déposa le volume sur la table.

— Regarde : *Siret-el-Résoul!* La vie du Prophète, d'Ibn Isham ! D'aussi nobles lectures sont-elles interdites aux femmes ?

Il se radoucit :

— Montre-moi ton acte de mariage.

— Je ne l'ai pas emporté.

— Ton mari m'a dit le contraire.

Aurore flaira le piège. Elle avait tout prévu avec Melek el Kamil, et leurs réponses devaient concorder.

— Mon mari s'est trompé, puisque nous en parlions ensemble encore ce matin.

Elle touchait au point critique. Les actes de mariage et de la conversion ne pouvaient lui servir que pour cohabiter à l'hôtel avec son compagnon, ou devant la curiosité toujours redoutable d'un ouléma mis au courant de sa présence. Mais son passeport, déjà établi au nom de Khadidja, portait une date antérieure aux cérémonies. Si le commissaire ordonnait la fouille de leurs bagages, ils étaient perdus.

— Mon mari aurait dû te dire que nous avons laissé nos papiers chez nous, en Haute-Djezireh, d'autant

plus que si nous n'avions pas été en règle, le cheik Abd-el-Raouf ne nous aurait pas autorisés à partir.

— Qui est Abd-el-Raouf ?

— Le consul de ton pays à Damas.

D'un geste sec, le petit vieillard décrocha le récepteur du téléphone.

Grâce au voile qui recouvrait le visage d'Aurore, le policier ne vit pas sa pâleur subite : allait-il téléphoner à Damas ?

Mais non, il demandait le ministère de l'Intérieur, à Riad, la capitale.

— Ton mari est coupable de t'avoir conduite ici, reprit-il en attendant la communication.

— Pourquoi ? Il tient à me présenter à sa famille. Son père a quatre-vingts ans et plus... Melek el Kamil a dû t'expliquer que ses parents vivent à Taraba, dans l'Assir. Il n'existe aucune autre route sans passer par La Mecque.

— Si, vous pouviez prendre le bateau à Suez ou Akaba, pour Djeddah, et gagner l'Assir par la côte.

— Je sais, mais il fallait prendre le chemin de fer d'abord, le bateau ensuite. Nous ne sommes pas riches... En revanche, je te promets que nous ne nous arrêterons pas à La Mecque, et que...

La sonnerie du téléphone l'interrompit. La conversation du commissaire dura plusieurs minutes, avec maintes interruptions. Enfin la décision officielle lui parvint, et il raccrocha doucement l'écouteur.

— Allah te protège, dit-il en souriant. Comme nous ne sommes pas à l'époque du pèlerinage sacré, le ministre, dans sa grande bonté, t'envoie l'autorisation royale de poursuivre ta route et d'aller voir tes beaux-parents. Va, Khadidja...

Elle ne chercha pas à discerner la menace qui pouvait se cacher dans ces paroles. Elle saisit, sans mettre de hâte, le passeport que le vieillard lui rendait, se

confondit en remerciements confus et rejoignit son mari qui l'attendait, de plus en plus digne.

Ils regagnèrent leurs places dans le train sans échanger une parole. Le convoi ne s'ébranla qu'un quart d'heure plus tard. Alors leurs regards se croisèrent avec éloquence.

La nuit tomba bientôt. Pendant quinze heures, ils roulèrent au cœur de l'Arabie, dans l'inconnu. Des noms de villes séoudites s'échelonnaient dans des paysages tristes sous la lune : Tebouk, Akhdar, El Ala, Sadjoua, El Melelih, El Daaini, et enfin Médine.

Deux autocars, rangés le long de la voie, attendaient à la descente du train les voyageurs pour La Mecque. Aurore et son compagnon y prirent place aussitôt. Avant leur départ d'Haïffa, la jeune femme s'était bien promis de ne pas traverser Médine sans visiter le tombeau du prophète. Mais elle inclinait maintenant à la prudence, et craignait, depuis l'alerte de la frontière, d'être signalée à son arrivée. Elle ne risquait plus rien, à condition de ne pas attirer l'attention sur elle par des actes de foi musulmane.

Les deux policiers de service à la gare vinrent bien jeter un coup d'œil sur le car qu'elle occupait, mais leur attitude ne prouvait rien. Elle s'assoupit, indifférente, tandis que Melek el Kamil, en quête de provisions pour la route, s'éloignait.

Le car parcourut les pistes jusqu'à la tombée du jour. Cinq voyageurs d'apparence modeste y prirent leurs aises. Tout ce monde, harassé par une randonnée dépourvue de confort, dormit durant la majeure partie du trajet. Aurore les imita. Melek mit à profit cette tranquillité pour lier conversation avec le conducteur, et lui demander de le diriger, Khadidja et lui, sur un bon hôtel central de La Mecque.

La circulation est réduite, en été, sur ces territoires désolés. Une chaleur suffocante se dégage du sol, dans

une réverbération frémissante. Sur un parcours de 400 kilomètres, les voyageurs ne rencontrèrent qu'un seul car, en sens inverse, qui conduisait probablement d'autres pèlerins vers Médine, d'où le départ hebdomadaire du train vers le Nord avait lieu le lendemain.

Les caravanes elles-mêmes se faisaient rares.

En fin d'après-midi, toutefois, une puissante voiture métallique doubla le car à une allure vertigineuse et disparut sur la piste en quelques minutes.

Et comme le crépuscule s'allumait au ciel, El Kamil réveilla sa compagne et lui désigna du doigt, vers l'horizon, les premiers contreforts du Djebel Abou Kobeïs, qui domine la Ville Sainte.

Aurore lui adressa un regard lumineux et lui, serrant à peine et très respectueusement la main de la jeune femme, murmura :

— *Inch Allah !*

Avec un certain cynisme, en somme.

CHAPITRE XVI

CHEZ NOURI SAID

Après une halte pour la dernière prière, ils pénétrèrent en ville à la nuit noire.

Ils firent maints détours, car les artères assez larges pour permettre la circulation en voiture ne sont pas nombreuses.

— Tu cherches un hôtel dans le centre ? dit le conducteur à Melek el Kamil. En voici un. C'est le meilleur de tous. Il appartient à un de mes parents. Je vais te présenter à lui, et il te soignera comme son fils.

Il descendit, suivi par le couple, et réveilla Azem, le propriétaire de l'hôtel, qui dormait comme tous les habitants, depuis la tombée du jour, sur la terrasse où des locataires familiers étaient venus le rejoindre, à la recherche d'une impossible fraîcheur.

Avec mille politesses, le maître de céans, après s'être enquis par le menu de la santé de ses nouveaux hôtes, de celle de leurs familles jusqu'aux cousins par alliance, du but de leur voyage et de leurs moindres désirs, les conduisit, par un escalier de pierre, dans une vaste chambre.

Cette première cohabitation avec son Arabe ne laissait pas Aurore sans inquiétude. Pour comble d'ennui, elle constata que leur appartement ne comportait qu'un seul lit.

L'hôtelier leur offrit aimablement une place sur les

nattes à la belle étoile. Aurore n'eut pas le loisir d'accepter cette heureuse solution.

— Je te remercie, Azem, trancha Melek el Kamil, mais Khadidja et moi nous sommes très fatigués. Nous n'avons pas dormi dans un lit depuis Damas. Celui-ci fera notre bonheur.

Une épouse musulmane ne discute pas les décisions du maître. Mais une fois en tête à tête avec lui, Aurore lui reprocha amèrement de l'avoir empêchée de dormir en plein air.

— O Khadidja, dit-il. J'ai la charge de veiller sur ta sécurité. Moins nous nous montrerons, et mieux cela vaudra. Tu dois prendre tout le repos nécessaire, car tu ne sais pas si demain d'autres fatigues plus cruelles que celles d'hier ne t'attendent pas.

Sans un mot de plus, il se détourna, enleva ses vêtements, ne conservant sur lui que sa gandoura blanche. Puis il tira une natte jusqu'à la porte et se coucha en travers, sans se soucier des cafards qui grouillaient au pied du mur. Puis il rabattit son kéfié sur son visage, tant était grande chez lui l'habitude de se protéger ainsi contre le vent de sable.

Profondément émue par cette marque de dévouement, Aurore se dévêtit à son tour, sans lui faire l'injure de se méfier de sa présence. Puis elle se coucha et s'endormit profondément.

Réveillée par le premier appel des muezzins à l'aube, elle ne put retrouver le sommeil, comme le fit l'indifférent Melek jusqu'à une heure avancée de la matinée.

Passionnément jetée à la poursuite d'un secret, Aurore de Lusignan, ivre d'action, s'était retrouvée elle-même au cours des transformations successives qui devaient lui donner l'apparence de Khadidja. Mais ce matin, au cœur de l'énigme, elle mesurait le vide qui séparait son personnage réel de sa personnalité d'emprunt.

Une détermination courageuse comme celle qu'elle avait prise en venant à La Mecque était beaucoup plus facile à prendre qu'une décision dans ce climat nouveau, hostile, où il était difficile de manœuvrer en passant inaperçue.

Mettant à profit, d'autre part, sa première minute de répit depuis deux jours, l'esprit net après ces quelques heures de repos, la jeune fille se livrait à un examen de conscience approfondi. Elle méprisait les demi-mesures. Capable de toutes les franchises vis-à-vis d'elle-même, elle se jugeait sans complaisance, avec une tendance à exagérer la sévérité de son verdict.

S'était-elle engagée sur les pistes du Hedjaz, après le retour inespéré de ses lettres d'amour, pour servir la cause de Lusignan, uniquement pour servir, par tous les moyens, jusqu'au bout ?

Elle savait bien que non. Et un reproche constant montait du fond de son âme : sous le prétexte de cette mission, quelle égoïste curiosité, quel besoin de *savoir*, quel espoir insensé l'avait en réalité incitée à concilier le devoir et les sentiments ?

Avait-elle le droit de spéculer sur de misérables satisfactions personnelles, alors que du succès de son entreprise pouvait dépendre le prestige de son pays, la sauvegarde du pétrole, et aussi tant de vies humaines, des vies de soldats, dont Gérard de Toussac et Hughes de Lusignan étaient les chefs responsables ?

Elle répondait à ces reproches par une autre question :

— Et pourtant, si je n'avais eu aucun motif personnel, n'aurais-je pas accepté de courir les mêmes dangers ?

Oui, sans doute, mais en ce cas, les aurait-elle provoqués avec l'âpre volonté dont elle avait fait preuve ?

Complexité des êtres ! Caprices de la Providence ! En réalité, la vie intime d'Aurore et sa destinée secrète

se trouvaient étroitement liées par des circonstances qui la dépassaient. Elle n'y pouvait rien changer.

Une rumeur confuse monta dans la rue, sans cesse grandissante. El Kamil dormait toujours. Aurore se leva, se vêtit rapidement et vint jeter un regard curieux à travers le grillage de bois du moucharabieh.

Le spectacle le plus coloré du monde s'offrit à ses regards. Dans la Ville Sainte, tellement paisible et silencieuse la veille au soir, une circulation considérable encombrait la chaussée. Le mélange, et mieux, la synthèse, de l'Orient se révélait comme en nul autre lieu. A leurs visages dont la peau variait du mat au brun clair, et du havane au cirage noir ; à leurs costumes nationaux, passant par toutes les gammes du mauve, du rose, de l'ocre jaune, du rouge écarlate, et surtout du blanc, au milieu desquelles les femmes voilées faisaient tache ; à leurs passementeries éblouissantes ; à leurs fez, leurs tarbouches, leurs chéches et leurs turbans dont certains étaient simples comme des bonnets et d'autres prenaient des proportions d'édifices, Aurore distingua, pêle-mêle, des Javanais et des Tripolitains, des Marocains et des Hindous, des Malais, des Nègres de toutes les Afriques, des Egyptiens, des Iraniens... Bref, l'Islam en bouteille.

Elle réveilla Melek el Kamil :

— Viens voir...

Il s'approcha de la classique avant-fenêtre, d'où l'on peut voir sans être vu. Il contempla tout ce monde, qui allait et venait, isolément ou par familles entières, dans une cohue multicolore. Des masses de mendiants, exploitant, ici mieux que partout, les préceptes d'aumône du Coran, geignaient ou se confondaient en salamalecs. Parfois un paysan, poussant devant lui un âne rachitique, chargé de salades, se frayait à travers la foule un passage difficile.

A quelques mètres de l'hôtel, à l'entrée d'un souk grand comme un marché couvert, des nomades offraient aux passants de grossières nattes tissées en laine de mouton, sous l'œil indifférent de leurs chameaux accroupis, portant sur leurs bosses le haut dais à rideaux qui sert de roulotte à ces romanichels du désert.

Melek el Kamil sourit de toutes ses dents.

— Tu as compris ? lui dit Aurore. Nous pouvons sortir sans crainte, tant que cette affluence durera.

Elle se voila, et tous deux furent dans la rue après avoir fait dix charités aux aveugles entassés à l'entrée de l'hôtel, avec leur marmaille criarde qui se lance aux trousses des clients.

Ils suivirent le mouvement de la rue. Très vite, ils remarquèrent que de nombreux passants se retournaient sur Aurore, avec l'expression d'un étonnement scandalisé.

— Prends garde, lui dit son compagnon. Tu montres tes mains. C'est un *haram*, un grand péché.

Vivement, elle remonta ses bras sous sa pèlerine, à la façon des autres femmes qu'elle croisait.

Tous les habitants de La Mecque vivent du commerce des pèlerins. Quand ils ne sont pas logeurs, ou entrepreneurs de transports, ils sont guides. De ces derniers, le couple en rencontra à tous les carrefours.

— Arafat ! Arafat ! Mouna !

Ils assaillaient sans répit la foule mystique, qui doit aller, une journée durant, prier autour de la colline sacrée d'Arafat, ou faire des sacrifices à Mouna, où eut lieu celui d'Abraham.

Au bout d'un quart d'heure de marche ils parvinrent à une porte de La Mecque, où des guides, encore plus nombreux, devinrent plus pressants.

— C'est odieux, dit alors Khadidja. Nous devons être sur le chemin d'un pèlerinage. Qu'est-ce que ce doit être à l'époque des fêtes ! Changeons de route.

Ils pénétrèrent dans une ruelle vaguement orientée vers le centre. Mais cette fois-ci ils rencontrèrent des orfèvres à toutes les portes. Ils offraient toutes sortes de bijoux d'or, d'ailleurs merveilleusement travaillés : des bagues étincelantes, des séries de bracelets pour les bras et les chevilles, des colliers, des boucles d'oreille, des chaînes à lourds anneaux en or massif.

Les grands bijoutiers, pour mieux faire ressortir la beauté de leur marchandise, exposaient à l'intérieur de leurs boutiques des « mannequins », femmes voilées, mais couvertes de joailleries, vêtues de pantalons bouffants et d'un petit gilet de zouave, et coiffées de toques flanquées d'affreuses plumes de poulets, qui ont la vertu indiscutable de chasser le mauvais œil.

Melek el Kamil, heureux comme un gamin de jouer les grands princes aux frais de la propagande française, se lança dans des dépenses somptuaires, multiplia les largesses pour sa « favorite ».

Aurore, furieuse, décida de rentrer à l'hôtel, pour arrêter ce flot de générosités inutiles.

El Kamil ressortit, seul, tout l'après-midi.

Aurore, désappointée, méditait. Elle ne s'attendait pas, en cette ville interdite, à rencontrer pareil tohu-bohu. Elle comprenait qu'il ne serait pas facile de découvrir trace du complot pan-arabe, dans une cité surpeuplée, dont les habitants, absorbés par des occupations d'ordre commercial, semblaient se soucier si peu de politique qu'il semblait impossible qu'ils connussent en quels lieux s'abritaient dans leurs murs les maîtres de leurs destinées.

Melek cherchait bien à découvrir les lieux de réunions, plus ou moins officiels, les résidences, les palais ou les harems des autorités locales ou nationales. Mais toutes les prudences s'imposaient. Seules, les conversations fortuites, des prises de contact facilitées par un incident de rue ou de marché pouvaient justifier certaines ques-

tions, qui risqueraient autrement d'éveiller des soupçons, surtout quand elles viennent d'un modeste Bédouin de passage.

Ce procédé d'enquête ne donna pas de résultat. Mais la patience de l'oriental est sans limites. El Kamil, heure par heure, errant à tout hasard, observa des scènes insignifiantes, nota des détails sans importance. Et, s'il l'avait fallu, il aurait passé des années à le faire.

Deux jours entiers s'écoulèrent de la sorte. Tous les matins, Khadidja accompagnait son mari. Ils s'approvisionnaient en parcourant La Mecque en tous sens. Après-midi, il repartait seul, laissant Aurore à l'hôtel. Et il ne leur semblait pas que, jusqu'à présent, quiconque eût remarqué cette infraction aux règles musulmanes. Seule, la petite esclave affectée à leur service, Sit Béra, aurait pu s'en apercevoir. Mais elle comblait sa cliente d'attentions et de prévenances et ne semblait guère formalisée par les absences continuelles de cet étrange époux.

Bien entendu, Aurore vivait dévoilée dans sa chambre. Le contraire aurait attiré l'attention de l'esclave d'une façon beaucoup plus dangereuse qu'en lui laissant voir son visage. La première fois que Sit Béra l'aperçut, elle ne dissimula pas son étonnement, la détailla comme une bête curieuse, et lui demanda tout de suite où elle était née.

— A Alep, Sit Béra, lui répondit Khadidja. Mon père est Alépin, marié avec une Française convertie à l'Islam. De telles unions sont fréquences en Syrie. Allah a voulu me donner la couleur de peau de ma mère, tandis que mes frères sont bruns comme les figues d'automne.

Cette explication satisfit sans doute la jeune négresse, puisqu'elle s'abstint à l'avenir de nouveaux commentaires. Elle put, évidemment rapporter les propos de sa locataire à Azem, mais celui-ci n'avait-il pas entre les mains les deux passeports bien en règle ?

Melek el Kamil poursuivit donc en toute sécurité

ses investigations infructueuses, opposant au temps et à l'espace une force d'inertie qui n'avait d'égal que le néant de ses recherches.

Or le troisième jour, une heure après son départ, il revint trouver Aurore et lui dit simplement :

— Habille-toi, et viens voir.

Ils sortirent sans avoir échangé un mot de plus. Ils parcoururent quelques centaines de mètres seulement, et débouchèrent sur une place, voisine de la grande mosquée. Aurore remarqua aussitôt un attroupement formé devant un immeuble important, dont on apercevait le porche monumental, encombré par une nuée d'esclaves et de mendiants.

El Kamil conduisit sa compagne vers le groupe des badauds. Ils palabraient tous à la fois, à voix aiguë. Cette foule curieuse contemplait une automobile, gardée par quatre soldats hedjaziens, qui empêchaient à grand'peine les galopins de grimper sur les ailes ou sur le capot.

Une voiture, dans un pays qui en compte en tout une centaine, est toujours un événement, même à La Mecque, pourtant favorisée par la présence de cars et de taxis de tous ordres. Le luxe de cette conduite intérieure justifiait, d'ailleurs, le mouvement qui se créait autour d'elle. Sa carrosserie luisait au soleil avec des reflets aveuglants.

— Elle est en argent massif ! affirmait un vieillard plein d'expérience.

Melek, qui avait été, bien entendu, mis au courant dans les moindres détails des aventures d'Aurore à Beyrouth, la conduisit à l'écart et lui demanda :

— N'est-ce pas la voiture dans laquelle tes ennemis ont voulu t'enlever, au bord de la mer ?

— Si ce n'est pas celle-ci, répliqua-t-elle, c'est à peu près la même.

— En tout cas, c'est celle qui nous a dépassés l'autre

jour, à une vitesse terrible, sur la piste, après Médine. Mais tu ne l'as pas vue, car tu dormais.

Un frémissement de joie et de crainte saisit la jeune femme :

— Ecoute-moi, dit-elle à voix rapide et basse, ne perdons pas de temps. Quand retrouverions-nous pareille occasion ? Il faut absolument que tu saches qui est arrivé dans cette auto.

— Bien entendu, répliqua-t-il avec hauteur.

Il avisa tout de suite un marchand de rafraîchissements, qui trimbalait sur son dos une barrique en verre, remplie d'un liquide jaunâtre qui chauffait au soleil. Il lui prit des mains le gobelet commun, et le cafetier ambulant lui tourna le dos, afin que le consommateur n'ait plus qu'à ouvrir lui-même le petit robinet d'où s'écoula l'affreux sirop de citron qu'il but avec délices.

— Ce char doit dévorer le feu du ciel, dit Melek en payant son verre trois fois le prix convenu. C'est sûrement une voiture de grand chef, par Allah !

— Et envoyée par Lui ! soupira le marchand en se tournant vers la mosquée et en portant une main à son cœur. Ceux qui la possèdent sont, comme tu le dis, de grands chefs, de grands émirs... Et leur voiture attire tellement de monde et le soleil tape si fort sur la place — Dieu en soit loué ! — que je travaille ici en un jour autant qu'en une semaine, chaque fois que les princes viennent chez Nouri Saïd !

— Qui est Nouri Saïd ?

— Comment ne le sais-tu pas ?

— Je vais à Taraba. Je ne connais rien aux belles villes.

— Et tu voudrais savoir qui est Nouri Saïd ?

— Je voudrais le savoir. Un paysan comme moi a honte de son ignorance.

— Tu y tiens ?

— J'y tiens, car j'en parlerai le soir, sous la tente, en chauffant le moka.

— Je vais donc te le dire...

Mais le marchand se tourna vers Aurore, et bien que sous ses voiles elle ressemblât à une ombre, il s'écria avec admiration :

— Tu as une bien belle femme !

Melek s'inclina :

— Tu es un sage, puisque tu devines à la perfection ce que tu ne vois pas.

L'autre sortit de dessous ses hardes une sorte de chapelet de couleurs vives.

— Tu vois ce collier : chaque grain contient un verset du Coran. Il portera bonheur à ta femme et à ta descendance !

— Khadidja ne le quittera jamais, affirma El Kamil en payant l'amulette sans marchander.

— Nouri Saïd, dit aussitôt l'avisé commerçant, est l'homme d'affaires le plus audacieux de La Mecque. Il a bâti sur cette place ce que personne sur la terre n'a osé faire avant lui : un palais pour les voyageurs riches ! Chez Nouri Saïd, la lumière est artificielle, les lits sont profonds comme le désert du Nefoud, les tapis sont sept mille. A tous les plafonds, il existe de mystérieux appareils qui deviennent invisibles dès qu'ils marchent, et qui créent alors le vent aussi bien que le sommet de la montagne ! Et chaque client peut faire ses ablutions rituelles dans une pièce en mosaïque aussi fraîche que la Mosquée, où se trouve une piscine pas plus grande qu'un homme. Voilà, ô étranger, qui est Nouri Saïd !

— Je n'oublierai jamais ces merveilles, remercia Melek, et chaque fois que j'en parlerai, je penserai à toi !

Un grand mouvement se fit alors parmi la foule, à la vue du chauffeur de l'automobile princière. Vêtu à

l'européenne, coiffé d'un tarbouch, il se dirigea vers une portière qu'il ouvrit en s'immobilisant.

Deux grands dignitaires arabes sortirent à leur tour du palace et montèrent dans leur voiture, tandis que le chauffeur prenait place au volant et démarrait doucement, entraînant à sa suite la séquelle des enfants surexcités.

Aurore murmura simplement à l'oreille de son compagnon :

— Celui de droite, c'est Hachem Bey el Fassi... Celui de gauche, Soléïman Pacha.

Puis elle ajouta pour elle-même, avec l'accent d'une supplication intime :

— Pourvu qu'ils reviennent !

CHAPITRE XVII

CONFÉRENCE A TROIS... OU A QUATRE ?

— Nous n'avons pas le choix, décréta Aurore dès qu'elle eut regagné sa chambre. Il ne nous reste plus qu'à espérer leur retour. D'après ce que t'a dit le marchand, leur présence à La Mecque doit être assez fréquente. Elle justifie d'ailleurs nos raisons d'y être. Ils reviendront donc... mais quand ?

Peu importait. Elle saurait attendre. Dorénavant, le méhariste ne quitterait plus les environs de chez Nouri Saïd. Il éviterait, bien entendu, de se faire remarquer.

— S'il le faut, répliqua Melek el Kemil, je deviendrai mendiant et coucherai par terre. Mais quand ils arriveront, je serai là.

Projets superflus...

Le soir même, assise derrière les croisillons du moucharabieh, Aurore meublait sa solitude des mille préoccupations de sa pensée active. D'un œil distrait, elle suivait le mouvement ralenti de la rue. La tombée de la nuit prochaine se devinait à la décoloration du zénith, bien que des rayons atténués filtrassent encore dans l'ombre des souks.

Dans sa retraite forcée, la jeune fille ne languissait pas. La rencontre d'Hachem Bey et de Soléïman Pacha ravivait en elle son courage. Elle en oubliait son secret. Son imagination chevauchait le temps et l'espace, la ramenait à la nuit de l'hôtel Saint-Georges, et l'emportait au delà des lendemains, la rendait sûre d'elle-

même et garante de son triomphe. Et déjà elle spéculait sur la défaite de ses ennemis, souriant d'avance au jour prochain de son retour à Palmyre, lorsqu'elle aurait démêlé les fils du complot nationaliste qui avait menacé à la fois l'intégrité de l'Empire, le prestige de Lusignan et son bonheur à elle, son avenir et sa joie, son droit de vivre et sa vie privée.

Le cours de ses réflexions fut interrompu par l'arrivée de Melek el Kamil, si brusque qu'elle en sursauta sur sa chaise.

— Khadidja ! cria-t-il précipitamment avant même que de refermer la porte.

Il suffit à Aurore de le regarder. Pourquoi lui en demander davantage ? Pour que ce wahabite se fût départi de son calme olympien il ne pouvait exister qu'un seul motif à son agitation.

Il s'approcha d'elle, les yeux brillants, et ajouta :

— Ils sont là !

Elle hocha la tête, en signe d'évidence, et attendit la suite.

— Ils sont revenus chez Nouri Saïd.

— Penses-tu qu'ils vont y passer la nuit ?

— Je le crois : le chauffeur a conduit l'auto dans une rue voisine. Je l'ai suivi. Il l'a enfermée dans une arrière-cour.

— Enfin ! soupira-t-elle en se levant.

L'heure de l'action avait sonné.

— Va trouver Azem, et paie-lui cette chambre, ordonna-t-elle. Pendant ce temps je prépare les valises.

— Où allons-nous, Khadidja ?

— Chez Nouri Saïd.

— Nous, dans ce palais ? balbutia-t-il.

— Mais tu es stupide ! Penses-tu que les émirs viendront nous retrouver ici, au milieu des cafards et des pouilleux de l'étage ? Allons, va !

Il ne discuta plus. Pendant qu'Aurore rassemblait à la hâte ses quelques affaires de voyage, elle entendit les exclamations, les cris de regret, toutes les politesses au superlatif dont l'hôtelier accablait El Kamil.

Les voix se rapprochèrent. La jeune fille se voila vivement.

— Que le ciel t'accompagne ! dit le maître de céans en entrant. Ton mari est téméraire de partir à Taraba, en pleine nuit ! Cette voiture vient vous chercher ici ?

— Non, dit Melek, très ennuyé. Je n'ai pas pensé à le demander au chauffeur. Nous irons donc la prendre où je l'ai trouvée.

Derrière la porte, Sit Béra roulait ses gros yeux remplis de larmes. Khadidja lui fit ses adieux et lui remit un *bakchich* comme la petite esclave n'en avait jamais vu.

— Qu'Allah te protège ! murmura-t-elle en s'inclinant à trois reprises.

Le couple avait à peine quitté l'hôtel que Sit Béra descendit quatre à quatre, et s'attarda sous le porche à regarder s'éloigner dans la nuit tombante cette femme qui ne ressemblait pas aux autres, et que dans son âme primitive de fillette asservie, la négresse avait prise en affection.

Au seuil de la maison, elle désirait la suivre, mais n'osait pas et ne le pouvait pas. Et pourtant, Khadidja possédait assez d'argent pour acheter une aussi modeste esclave, l'amener à Taraba, et peut-être, plus tard, en Syrie ?

Sit Béra aurait dû le lui demander. Elle se reprochait trop tard son manque d'audace.

A pareille heure, Melek el Kamil et Aurore purent traverser La Mecque presque vide et arriver chez Nouri Saïd sans attirer l'attention sur eux.

Dans le grand hall de l'hôtel, entièrement décoré d'inestimables tentures, ils furent reçus par un chaouch

moustachu, de bleu vêtu et chamarré comme un général persan.

D'opulents Arabes, assis dans de profonds fauteuils modernes, discutaient par groupes épars.

Après les formalités d'usage, le chaouch leur demanda quelle sorte de logement ils désiraient : au premier étage, des appartements ; aux autres, des chambres avec salle de bains.

Chemin faisant, Aurore avait fait la leçon à son complice. Il prit un de ces airs de grand seigneur dont il raffolait, et répondit sur un ton presque offensé de pareille question :

— Bien entendu... un appartement... Pour Khadidja !

La chose allait de soi, voyons ! Aurore devait refouler de pénibles envies de rire à le voir si parfaitement jouer son rôle. Il s'y prêtait d'autant plus volontiers qu'il eût souhaité que l'aventure s'éternisât, rien que pour se répandre en dépenses inconsidérées. Il s'était livré tout de suite, avec une prodigieuse facilité, à cet instinct du faste, à ce goût de l'apparat, si tenace chez tous ceux de sa race, où pourtant les misérables sont légion.

Le chaouch fit retentir un gond, et deux esclaves soudanais, en robe de laine bleue, vinrent chercher les nouveaux clients pour les conduire dans leur appartement. Il se composait de trois pièces, dans lesquelles un maître prodigue avait réuni tout le luxe étincelant des cuivres, des nattes, des incrustations et des dentelles de boiseries dont l'artisanat d'Orient est capable.

La série des pièces se terminait par une vaste salle de bains, ayant accès indépendant sur le couloir, par une petite porte affectée au service. Une riche draperie d'andrinople la séparait de la première chambre. A tout hasard, El Kamil en tira le verrou, ouvrit le battant et se retrouva sur le palier.

Aurore souhaitait, au contraire de son généreux

acolyte, que le séjour ici ne se prolongeât pas outre mesure. Ses ressources n'étaient pas inépuisables. Mais le choix de ce logement était indispensable à leur activité, car sans aucun doute Hachem Bey et Soléïman Pacha devaient à leur rang et à leur dignité d'habiter un appartement.

Du point de vue « stratégique », l'heureuse disposition du premier étage pouvait être d'un précieux secours. Le palier tout entier formait une immense loggia, décorée dans ce style à la fois mauresque et ogival des belles mosquées, dont le pourtour carré donnait entièrement sur le hall de l'hôtel.

Sur le sol de mosaïque blanche et bleue, sur toutes les surfaces de la maison, d'innombrables tapis de prière, jetés pêle-mêle, étouffaient le bruit des moindres pas.

— Les deux émirs sont dans le hall, dit Aurore, dès qu'ils furent seuls.

— Je les ai bien vus, sourit Melek el Kamil. Ils prenaient le café à la dernière petite table, contre l'escalier. Ils ne parlaient pas. Ils semblent attendre quelqu'un.

— S'ils avaient pu me reconnaître, ils seraient sortis de leur silence ! Mais Dieu nous garde d'un tel malheur !

— Oui, répéta-t-il gravement, Dieu nous en garde! Béni soit ton costume !

Il savait ce qu'il lui restait à faire : ne pas perdre les deux Arabes de vue et, si possible, découvrir leur logement.

Il entr'ouvrit la porte. Personne sur le palier, pas même un serviteur. Alors il commença, à pas comptés, le tour du patio, qu'il poursuivit en égrenant entre ses doigts les grains d'un chapelet d'ambre et en affectant l'expression abstraite qui convient à tout musulman au comble de la méditation.

Il ne perdait pas de vue les deux princes, toujours plongés dans un égal mustime. Ils attendaient à coup

sûr un compagnon, et ce dernier devait être en retard, car, à côté des tasses vides d'Hachem et de Soléïman, une troisième tasse dans laquelle le café refroidissait, avait été servie à l'avance.

Un court passage dans son appartement permit à Melek de signaler ce détail à sa compagne, dont l'impatience se traduisit, à cette nouvelle, par un intense frémissement.

Car l'identité du troisième personnage ne faisait pas de doute à ses yeux. Et elle se posait tout de suite cette question brûlante : ici, à La Mecque, cachait-il également son visage ?

El Kamil reprit sa surveillance et vit arriver bientôt un jeune homme qui marcha sans hésiter dans la direction des deux Arabes. Il allait d'un pas décidé, très à son aise, la tête couverte du kéfié, retenu autour du front par un cordonnet de soie noire. Il portait sur des vêtements amples une ceinture en drap noir et des culottes bouffantes. Un fin visage, entièrement rasé, lui prêtait une allure assez moderne.

Il échangea quelques politesses qui avaient une apparence d'excuse, s'assit et but son café froid.

Melek el Kamil. un doigt sur les lèvres, vint faire signe à Aurore de le suivre. Elle s'approcha, en proie à un tremblement nerveux, et, dissimulée derrière une colonne, elle regarda.

Telle qu'elle se trouvait placée, elle ne distinguait le nouveau venu que de trois quarts et légèrement en arrière. Il aurait fallu, pour l'examiner de face, qu'elle se rendît de l'autre côté du palier : elle ne pouvait commettre cette imprudence.

A quoi bon d'ailleurs ? Elle en voyait assez pour que sa déception soit absolue. Elle restait figée, les yeux rivés à la physionomie qui n'avait aucun rapport avec l'image qu'elle attendait.

Une légère poussée de Melek el Kamil la rendit à

elle-même. Les trois hommes venaient de se lever, et sans hâte montaient ensemble les escaliers. Khadidja regagna doucement sa chambre, suivie par son époux qui garda la porte fermée en maintenant la main sur la poignée ouverte. Il évalua le temps nécessaire aux autres pour arriver à l'étage, puis risqua un œil prudent, juste à temps pour voir les Arabes entrer chez eux. Leur porte se trouvait au fond du couloir, après l'angle de la loggia, hors de vue du rez-de-chaussée.

Maintenant il fallait prendre des risques et les réduire en agissant vite. Melek disparut. Aurore, prête à tout, l'attendit sur place.

Il se dépêcha vers l'appartement d'Hachem Bey et de Soléïman, et constata qu'ils avaient laissé leur clef sur la porte ! Dans leur fief, ils ne s'entouraient guère de précautions...

L'homme de confiance de Lusignan ne négligea pas à cette minute les leçons de son grand chef : mettre toutes les chances avec soi, même les plus incertaines. Il avisa, à l'extrémité du couloir, une porte vitrée, entrebâillée, qui reflétait une lumière extérieure. Il s'en approcha et constata qu'elle donnait sur l'escalier de service. Aucun mouvement ne s'y manifestait à cette heure-ci. Il dévala l'étage quatre à quatre et se trouva au rez-de-chaussée entre deux sorties : l'une donnait probablement sur l'hôtel, l'autre dans la rue.

Melek remonta sans plus attendre, et sur le palier toujours désert s'approcha de l'appartement. Il colla une oreille à la porte. Des voix lui parvinrent très atténuées. Les interlocuteurs se trouvaient sans doute dans la pièce qui sert de salon, entre les deux autres, en admettant que tous les logements fussent disposés sur le même modèle.

El Kamil ne pouvait conserver sans danger cette attitude d'espion. Il pensa que, s'il était découvert, il pourrait se sauver par l'escalier de service et regagner

paisiblement l'hôtel par l'entrée principale, tandis que l'étage serait sens dessus dessous.

Il appuya doucement sur la clef qui joua sans aucun bruit. Il se confina dans le tambour d'entrée, bien que selon ses prévisions la première chambre fût vide. Mais pourquoi se découvrir davantage ? Ainsi protégé par deux murs au lieu d'un, il entendait distinctement les propos échangés à quelques mètres de lui.

— Comme vous l'avez prévu, disait une voix, les Français ne sont pas plus découragés que les Anglais. Trois camions sont arrivés à T. 3, et ont déchargé vingt tonnes de tubes d'acier. Avant-hier, la première équipe est arrivée à pied d'œuvre. Soixante ouvriers ont établi sur place leur chantier. Deux géomètres sont venus les rejoindre. Tous se sont mis dès hier à déblayer les décombres et à retirer de l'ancienne tranchée les débris inutilisables.

— Ils n'en auront pas pour longtemps, ricana Soléïman. Les ordres supérieurs sont formels : ne laisser, à aucun prix, reprendre la construction du pipe-line.

Hachem Bey ajouta sur un ton inspiré :

— La Guerre Sainte commence seulement. Nous n'en étions qu'au prélude, au travail de démolition facile. A nous maintenant, pour l'Empire Arabe de demain, les sacrifices consentis sous l'étendard du prophète !

— Le premier plan immédiatement réalisable est le suivant, reprit l'inconnu : les Rouallas, installés en évidence près de la frontière d'Irak et Transjordanie, sont l'objet de la surveillance étroite du capitaine de Lusignan. Les Oueïttas, regroupés par Cheik Taalbi, se trouvent près de la ligne du chemin de fer de Bagdad, aux environs de Harran. Ils n'attendent qu'un ordre pour descendre sur T. 3, surprendre le campement des ouvriers, les exterminer jusqu'au dernier et détruire une fois de plus le matériel.

« Il s'agit donc d'attirer les méharistes vers les Rouallas. Le piège sera facile à tendre.

— Et que nous proposes-tu ?

— L'assassinat d'un méhariste... Oui... la garnison de Palmyre fréquente beaucoup dans le village arabe. Dès cinq heures du soir, ils ont quartier libre. Nous dépêchons une caravane d'une dizaine des nôtres, en apparence nomades. Ils joindront Palmyre vers six heures et conduiront les dromadaires au puits. Ils s'y attarderont au besoin, prêts à bondir sur les méhara et à prendre la fuite vers le Sud, c'est-à-dire vers les Rouallas. Le capitaine Tabou ne manquera pas de leur donner la chasse immédiatement, pour ne pas perdre leur trace. Et si tels sont les desseins d'Allah, la nuit surprendra les roumis avant qu'ils aient pu rattraper nos hommes. Pendant ce temps, la méhalla de Cheik Taalbi commencera tranquillement sa descente vers le désert, s'organisera aux approches de T. 3 pour attaquer le campement pendant son sommeil, et le rezzou aura toute la nuit devant lui pour rejoindre à temps la Mésopotamie.

— Bien joué, approuva Hachem Bey. Notre grand Soltan sera content. Cet après-midi même l'impatience se manifestait en lui. Et dis-moi, toutes les liaisons sont-elles prêtes pour une action immédiate ?

— Ordonne, Hachem Bey. Et dès demain tout sera consommé.

— Pas si vite, intervint Soléïman. Le grand Soltan doit avoir le temps de se rendre en Mésopotamie. Il tient à surveiller lui-même l'expédition de Cheik Taalbi contre le poste de T. 3. *Il connaît les Rouallas de longue date.* Il sait la valeur de cette tribu de guerriers incomparables. Il entend donc que le succès couronne cette première offensive contre la restauration du pipe-line. Il estime à juste raison que l'accomplissement de ce massacre peut décider de toute la Guerre Sainte. Il

compte moins sur la démoralisation des Français, dont il connaît l'orgueil et la suffisance, que sur l'utilisation qu'il fera de cette victoire pour galvaniser l'Arabie toute entière. Déjà des émissaires, des poètes sont prêts à partir, de tribu en tribu, qui vont aller, chaque soir, glorifier sous la tente les exploits de ce nouveau Fayçal. Une semaine suffira à dresser cent mille guerriers en armes...

— En armes... modernes ? interrompt le jeune garçon étonné.

— Ceci nous regarde. A chacun sa mission... Oui, termina-t-il, à dresser cent mille guerriers pour la révolte libératrice et définitive.

— Et Mlle de Lusignan ?

— Mais nous avons l'ordre de ne plus nous occuper d'elle ! Toutefois, elle a été vue à Beyrouth, voici une semaine environ.

— C'est normal, répliqua Soléïman, son mariage approche.

— Dois-je télégraphier tout de suite ?

— Sans perdre une seconde, dit Hachem Bey. Voici un laissez-passer qui met les bureaux de poste à notre disposition toute la nuit. Prends-le et rapporte-le aussitôt. Télégraphie à Riad, afin que la radio alerte Tripoli, qui aura encore besoin de douze heures pour joindre Cheik Taalbi. Notre Soltan partira demain matin pour le retrouver. Il voyagera par avion. Annonce son arrivée avant le crépuscule du jour qui vient. Il faut qu'à la même heure un soldat français soit assassiné à Palmyre. Et le départ pour T. 3 aura lieu demain soir, dès la nuit tombée...

Melek el Kamil en savait assez long. Il s'éclipsa comme il était venu, et se dépêcha de rapporter à Aurore les propos de cette conférence à trois... ou à quatre !

La gravité de la situation leur apparut sans mots inutiles. Une inquiétude de même nature les tourmen-

tait : Hughes de Lusignan, privé à la fois des services de sa sœur et de son meilleur agent du désert, n'avait que de très faibles chances d'être informé en temps voulu du nouvel épisode en préparation.

Il aurait pu intercepter les messages par radio, mais il ignorait probablement l'existence d'un poste clandestin à Tripoli.

L'heure n'était pas aux questions superflues. Le péril imminent qui menaçait T. 3 et les méharistes eux-mêmes se ramenait à des proportions décourageantes : il restait 20 heures à peine pour prévenir le capitaine Tabou, à plus de 1.500 kilomètres, sans aucun moyen de communication ou d'information directe ou indirecte, dans un pays où le premier devoir d'Aurore et de son compagnon consistait à passer inaperçus !

La jeune fille, accablée, s'assit au bord de son lit, muette, l'œil fixe. Fallait-il renoncer au moment précis où leur mission leur apportait une réussite inespérée ? Ils échouaient à l'instant même de leur triomphe.

Elle n'aurait pas hésité à risquer sa vie.

— Risquer ma vie... Oui... Risquer ma vie...

Ce motif qui ne répondait à rien assaillait sa pensée, revenait à son esprit avec une insistance ridicule, d'autant plus qu'elle ne possédait aucun moyen pratique de secourir son frère.

— Risquer ma vie...

Elle regarda Melek el Kamil, figé devant sa douleur. Et tout de suite le visage d'Aurore s'illumina : une association d'idées venait de se former en elle.

Elle se leva et saisit son ami par les deux bras :

— Ne perdons pas une minute... J'ai trouvé... J'ai trouvé une folie ! Mais il ne nous reste plus qu'elle !

Les yeux dans les yeux de son compagnon, comme pour lui insuffler encore plus de courage qu'il n'en avait, elle lui parla, avec l'expression exaltée mais fataliste du grand joueur qui mise sur le tableau du désespoir.

En moins d'une minute, elle en eut terminé. El Kamil, à deux ou trois reprises, l'avait simplement approuvée d'un signe de tête.

Il partit aussitôt, par la petite sortie de la salle de bains, et, devant l'affluence qui régnait dans le hall de l'hôtel, préféra s'en aller par l'issue de service.

Bien lui en prit.

Il se trouvait à peine dans la rue déserte lorsque Aurore, qui ramassait à la hâte ses effets épars, entendit frapper trois coups à la porte de son appartement.

Elle se voila rapidement et, en proie à un mauvais pressentiment, se dirigea vers l'entrée où les coups redoublaient de violence.

Elle ouvrit et eut assez de force de caractère pour ne pas reculer devant les trois hommes de la police wahabite qui se trouvaient en face d'elle et la fixaient sévèrement.

CHAPITRE XVIII

LE ROI DES SABLES

Celui qui paraissait être le chef de la police entra seul dans l'appartement. Les deux autres encadrèrent la porte à l'intérieur et en interdirent l'accès au groupe qui se pressait à l'étage.

Dans le tumulte d'images confuses qui brouillaient la vue d'Aurore, elle distingua des figures inconnues, des esclaves, des serviteurs de l'hôtel, le chaouch, des locataires, d'autres encore. Elle entendit en même temps le policier lui dire :

— Où est ton mari ?

— Il revient tout de suite, balbutia-t-elle.

Le policier visita rapidement les autres pièces. Elles étaient vides. Il revint sur ses pas en disant, avec un mauvais regard :

— Tu parles mal l'arabe...

— Bien sûr ! cria une voix aiguë qui venait du palier. Bien sûr qu'elle parle mal l'arabe : la chienne est Française !

Bouleversée, Aurore se tourna vers la femme qui la désignait d'un doigt furieux. La créature s'efforçait d'entrer dans la pièce et, maintenue par les gardes, elle continuait d'invectiver la jeune fille d'une voix blanche et altérée, qui trahissait, sous le voile de l'Islam, la haine séculaire contre l'Infidèle. Une voix qu'Aurore reconnut avec effroi : celle de Sit Béra !

Le wahabite consultait une fiche :

— Tu es bien Khadidja, femme de Melek el Kamil ?
— Oui, que me reproche-t-on ?
— Tu n'es pas musulmane !
Elle simula une grande colère.
— Pas musulmane ! De quel droit m'insulte-t-on ? Attends le retour de mon mari ! Tu verras mes papiers, tous mes papiers. Tu iras dire ensuite aux Oulémas d'Haïffa... et au Grand Muphti de Jérusalem qu'ils sont fous !

Dans un sursaut de rage, Sit Béra s'arracha à l'étreinte des deux policiers et s'avança dans la chambre.

La petite esclave, après avoir vu s'éloigner dans la nuit les deux silhouettes de Khadidja et de son compagnon, les avait suivis. Dans l'élan de son affection blessée, ses pas ne pouvaient se décider à quitter la route d'Aurore. Elle conservait l'espoir d'approcher une fois encore celle dont elle aurait aimé subir la tutelle.

Elle vit le couple entrer chez Nouri Saïd. Elle ne comprit pas. Son ébahissement lui donna l'audace de s'avancer sous le porche du palace, désert à cette heure. A travers la porte vitrée elle surveilla le manège de ses anciens clients, les vit s'inscrire au bureau et monter dans l'hôtel sous la conduite de deux serviteurs.

Sit Béra, brisée par un chagrin d'enfant sauvage, reprit en sanglotant le chemin du retour. Elle trouva son maître en fureur. Qui lui avait permis de quitter la maison ? Qu'avait-elle fait ? D'où venait-elle ? Il s'approchait d'elle, menaçant, en lui posant ces questions. Et il la fixait avec des yeux mauvais qu'elle connaissait bien.

Une peur animale s'ajouta à la tristesse de Sit Béra. Le sort l'accablait ! Au plus fort de sa déception, allait-elle encore être battue ? Et tout cela pour cette fatale, cette horrible Khadidja, indigne — combien indigne ! — de sa fidélité.

Alors elle se prit à détester la responsable de tous

ses malheurs. Guidée par l'instinct et conseillée par la rancune, en moins d'une seconde son attachement à la jeune femme fit place à une soif de vengeance primitive. En quelques mots, elle sut détourner la fureur du maître contre les clients qui lui avaient menti en le quittant pour aller porter chez Nouri Saïd, le concurrent détesté par tous les logeurs de La Mecque, leur soif de luxe... et le besoin de mieux se cacher !

Oui, de se cacher ! Elle en avait, des révélations à faire sur ce ménage scandaleux comme n'en vit jamais terre d'Islam ! Avec force détails, elle étonna son maître, l'édifia ensuite, et finalement l'épouvanta.

De telles gens devaient nécessairement mal finir ! Ils avaient logé chez lui ! Il aurait donc tôt ou tard maille à partir avec la police wahabite, qui ne plaisantait pas à La Mecque ! Mieux valait pour lui prendre les devants, aller tout révéler au sérail, et surtout — sous un pieux prétexte ! — satisfaire sa rancune de commerçant blessé dans sa dignité.

Le chef de la police écouta ce récit avec une stupéfaction inénarrable. Jamais pareil scandale n'avait éclaté dans la Ville Sainte depuis près d'un demi-siècle, depuis l'histoire de cet Anglais qui relevait les pans de sa robe pour s'attarder le long des murs !

Avant de rien prendre sur lui, le policier alerta le gouverneur qui téléphona à Riad, où le ministre, avant de donner sa réponse, prit des renseignements aux postes frontières, et même Dieu sait où !

Semblable enquête demanda deux heures.

Enfin le chef de la police reçut des ordres.

— Conduis-nous ! dit-il.

Maintenant, Sit Béra, devant Aurore, accompagnait ses paroles en frappant du pied et l'accablait férocement. Et grand fut le désarroi de la jeune fille en voyant les policiers de garde s'écarter avec déférence pour laisser

entrer dans l'appartement Hachem Bey et Soléïman Pacha, probablement attirés par le tapage.

— Non, criait Sit Béra, tu n'es pas musulmane ! Je t'ai observée tous les jours, par la lucarne qui est au-dessus de la porte. Et en faisant ton service, je t'ai bien vue, du matin jusqu'au soir ! Ton mari te laisse à l'hôtel des journées entières, comme les femmes impures d'Occident ! Aux appels des muezzins, tu ne fais jamais les prières ! Et comment pourrais-tu les dire, en vivant toujours en état de péché ? Tes ongles sont longs. Pourquoi ne les coupes-tu pas carrés ? Tu manges avec la main gauche ! Et tu fais tes ablutions avec la main droite ! Oui ! Je t'ai vue te laver ! c'est affreux à voir ! car...

Elle hésita, en proie à une gêne évidente et ajouta, en baissant la voix et la tête :

— Tu n'es pas épilée !

Un murmure de réprobation inquiétante s'éleva de toutes parts.

Et Aurore aurait pu expliquer à ces fanatiques que nouvelle venue à l'Islam, ses fautes involontaires étaient excusables... Elle aurait pu protester de la sincérité de ses convictions religieuses, puisque la loi autorise un musulman à épouser une femme d'une autre croyance. Or, sous le poids d'un mépris qui mettait ses jours en danger et qu'elle pouvait dissiper en se justifiant, elle se tut !

Car devant Soléïman et Hachem, elle ne pouvait parler sans risquer de leur laisser reconnaître sa voix!

— Tes paroles font du scandale, fit durement le chef de la police en s'adressant à Sit Béra. De telles choses doivent se dire aux juges, et non pas en public. Va-t'en !

En proie à une nouvelle crise de larmes, la petite esclave s'en fut.

— Cette enfant dit vrai, gronda alors le policier. Tu mens ! Mais nous le savions déjà, et si ton mari — ton

complice ! — avait été là, nous vous aurions déjà emmenés tous deux.

« Sans doute, ton mari est nedjien, mais c'est un traître ! Il est d'autant plus coupable qu'il a moins d'excuses. Oui, Excellence, reprit-il en se tournant vers les princes arabes, avant de prêter l'oreille aux révélations de Sit Béra, avant de croire à pareil sacrilège, nous avons téléphoné à Riad. Le ministère de l'Intérieur avait été prévenu du passage de Melek el Kamil et de sa femme Khadidja à la gare frontière de Moudouara. Le commissaire spécial de Moudouara nous alerta à son tour et nous signala que l'homme et la femme avaient juré sur le Coran qu'ils allaient voir leur famille à Taraba et qu'ils ne s'arrêteraient pas seulement une heure à La Mecque. Leurs passeports portaient néanmoins le visa du consulat du Nedj à Damas. Nous allions demander la communication avec Damas ; mais le ministre de l'Intérieur nous avait devancés. Notre consul en Syrie, Abd-el-Raouf, a répondu que récemment il avait accordé le visa à Melek el Kamil, mais l'avait refusé à sa femme pour des motifs que le ministre ne nous a pas encore rapportés.

Hachem et Soléïman échangèrent un long regard.

Aurore, couverte de sueur froide, prenait appui sur le bois du lit, pour ne pas s'écrouler sur place.

— Il est donc certain, reprit le policier, que le passeport de cette femme est faux et que son mari s'est prêté à une action coupable, en trahissant à la fois sa religion et sa loi. C'est pourquoi le gouvernement de Riad nous a donné l'ordre de procéder immédiatement à l'arrestation de ces gens, qu'il considère comme un couple d'espions.

Hachem Bey s'approcha du fonctionnaire et lui dit à voix basse :

— Donne donc l'ordre à tes hommes de fermer la porte, de monter la garde sur le palier, de chasser les

curieux de l'hôtel et de défendre à quiconque l'accès de cette chambre.

A peine cette instruction fut-elle exécutée qu'Hachem Bey s'adressa au chef de la police.

— Je dois commettre en ta présence un acte que la tradition condamne, mais que notre sauvegarde approuve.

— Votre Excellence a ses raisons, répondit l'autre en s'inclinant très bas.

L'impassible Soléïman ne quittait pas des yeux la silhouette noire de Khadidja, figée. Hachem Bey marcha vers elle, approcha son visage à quelques millimètres du sien, plongea son regard dans celui de la jeune femme épouvantée, qui ne put le soutenir et baissa les paupières.

Alors, d'un geste brusque, l'Arabe arracha le voile épais qui recouvrait la figure de Khadidja. Aurore lui apparut, et sa physionomie décomposée revêtait une pâleur de cire. Comme elle restait les yeux clos, sa frayeur mortelle s'ajoutait à la résignation désespérée, douloureuse, de ses traits.

Pas un cri de surprise ne s'éleva. Hachem et Soléïman se posaient une seule et même question : les décisions essentielles qu'ils venaient de prendre avaient-elles été surprises par l'agent secret du capitaine de Lusignan ?

Aurore ne tremblait pas seulement pour elle. Un double se détachait de sa personne : celui qui avait affaire à la police wahabite et tout à l'heure serait livré à ses tortionnaires. L'autre partie d'elle-même s'envolait en pensée vers Palmyre, vers les désastres de demain qu'elle ne pouvait plus prévenir, endurant l'atroce déception de se trouver prise au piège et de constater que son courage et le sacrifice de sa vie ne pouvaient plus servir à rien !

Mais elle ne s'abandonna pas longtemps au découragement. La porte de l'appartement venait de s'ouvrir, et

le policier, furieux de voir enfreindre ses ordres, marcha vivement vers le nouveau venu.

Et pourtant, il s'arrêta brusquement, une main sur le cœur, l'autre sur le front, et presque prosterné comme devant une idole, il recula de plusieurs pas en murmurant :

— Soltan el Sahara !

A ce nom prodigieux, qu'elle n'avait jamais entendu, Aurore ouvrit les yeux.

Et dans l'encadrement de la porte, elle reconnut l'être de mystère qui planait sur sa vie... C'était, le visage toujours voilé sous le kéfié de soie blanche aux insignes princiers d'Arabie, celui qui portait dans son prestige toutes les puissances vengeresses de l'Orient, l'envoyé du destin, l'émir aux yeux bleus, Soltan el Sahara, le roi des Sables !

CHAPITRE XIX

DONNANT, DONNANT

Il s'exprima aussitôt en arabe, lui qui n'avait pas desserré les dents pendant la nuit de l'hôtel Saint-Georges.

Il employait une langue très pure, dépouillée jusqu'à la recherche. Cependant son accent n'était ni syrien, ni yeménite, ni bédouin, ni wahabite. Plus musicales et moins gutturales, ses paroles prenaient des inflexions très douces, inaccoutumées, qui ajoutaient encore à l'incertitude de ses origines.

Il ne salua pas tout à fait Aurore, mais porta ostensiblement une main à son cœur, en disant à voix très douce :

— Dois-je, mademoiselle, vous demander d'être la bienvenue ?

La diplomatie de cette question échappa à la jeune fille. Elle ne s'attarda pas à discerner entre les mots l'ironie et la menace qui pouvaient s'y glisser. Rhétorique, politique, service secret, tout s'évanouit. Elle le voyait enfin, lui, l'insaisissable, et peut-être le survivant. Et pendant un court instant, elle oublia tout le reste.

Soltan el Sahara !

Elle trouvait presque naturel qu'on l'appelât le Roi des Sables... Roi sans couronne d'un royaume sans terre !

Il lui avait suffi d'apparaître, et le climat d'Aurore se transformait comme par enchantement.

Privée des secours de Melek el Kamil, livrée aux

maîtres cruels du pan-arabisme, vaincue et déjà prisonnière, effondrée, elle se résignait presque à la fin misérable qu'elle avait provoquée. Et voici qu'en présence du chef tout-puissant de ses ennemis, du grand responsable des désastres accumulés depuis des semaines sur la France, sur Hughes et sur elle-même, contre toute logique, elle se reprenait à espérer !

Elle retrouvait son courage devant l'intervention du plus redoutable de tous les adversaires du capitaine Tabou !

A quoi bon s'attarder à démêler les fils de ce problème ? L'instinct, grand conseiller, guidait Aurore. Entre elle et le Roi des Sables, contraints par la destinée à se combattre, une mutuelle compréhension pouvait exister...

Cette intuition insensée lui donna de l'audace :

— Je ne sais, répondit-elle avec hauteur, si votre bienvenue serait sincère. Ne me souhaiteriez-vous pas, de préférence, aux antipodes ?

— Votre présence à La Mecque me charme au contraire : n'ajoute-t-elle pas une beauté nouvelle à celles que la Ville Sainte a déjà accumulées ? Nous avons tout à gagner en vous maintenant prisonnière entre ces murs. N'êtes-vous pas ici infiniment moins dangereuse qu'à Palmyre ou qu'à Beyrouth ? C'est pour vous, mademoiselle, qu'il serait préférable de vous trouver sous d'autres latitudes. Vous y seriez en sécurité...

— Détrompez-vous. Jamais je n'ai senti ma fragile tête aussi solide sur mes épaules !

Il leva le bras dans un geste de fatalité, ce qui mit en mouvement ses ornements flottants de son costume.

— Allah veuille vous entendre et vous excuser ! La clémence royale est infinie, et je pourrais être assez favorisé pour la solliciter à votre avantage. Oserai-je ajouter que votre sort, en ce cas, est entre vos mains ? Je sais toute votre finesse, mademoiselle : elle est propre

à ceux de votre lignée. Et c'est assez dire que vous m'avez compris.

— J'aurais mauvaise grâce, répliqua Aurore, à ne pas entendre qu'un service en vaut un autre. Certes, dans les circonstances présentes, j'aurai volontiers la langue plus déliée qu'à l'hôtel Saint-Georges... je serai davantage... comment dirai-je... communicative ?

Il ouvrit les mains :

— J'approuve sans réserve ces parfaites dispositions.

Aurore tapota du bout des doigts le bois de son lit :

— Entre nous, si vous le voulez bien, épargnons-nous de jouer au plus fin... Allons droit au but...

Elle risque le grand mot :

— ...en Occidentaux !

Sans la moindre réaction, il attendit la suite.

Aurore ne cherchait plus qu'à gagner du temps. Que devenait Melek el Kamil ? Il s'attardait singulièrement. Etait-il arrêté de son côté ? Elle n'aurait voulu parler qu'en sa présence, éviter le danger de leurs interrogatoires séparés.

Elle reprit brusquement :

— Je ne vous dirai rien qu'en tête à tête !

Soltan el Sahara se tourna vers ses lieutenants et leva un doigt. Ils s'inclinèrent et quittèrent la pièce.

Aurore désigna un siège :

— *Seat down, please !*

— Non merci, répondit-il en arabe. Si vous le permettez, nous n'emploierons ni l'anglais, ni le français. Je méprise la langue des nations que je hais.

— Je pensais vous mettre plus à votre aise...

— Il n'en est rien.

— Soit. Comptez-vous me garder prisonnière ?

— Nécessairement. Vous êtes un otage trop précieux pour...

— Un otage ? Vous vous trompez sur le compte de mon frère. Il n'hésiterait pas entre son devoir et son

affection pour moi. Vous le sous-estimez en supposant une seconde qu'il composerait avec vous pour sauver ma vie. Je suis venue ici à mes risques et périls. Pour vous écraser, il me sacrifierait sans hésiter, et j'approuverais qu'il en soit ainsi !

— C'est ce que je ferais à sa place.

— Sans aucun doute. L'otage que je suis n'a par conséquent aucune valeur. Au surplus, ne cherchez pas à me rassurer comme une enfant. Vous connaissez mieux que moi l'intransigeance des fanatiques qui m'ont prise au piège. J'ai commis le sacrilège majeur ? Je suis d'orès et déjà condamnée à mort.

— Je le crains.

— Si vous le craignez vraiment, vous êtes assez puissant pour me sauver.

— Mon devoir me l'interdit.

— Votre devoir... peut-être. Mais... si je ne me trompe...

Elle se redressa, le regarda bien en face et déclara :

— ...tel devrait être votre sentiment.

Sans protester il secoua la tête :

— C'est que je n'en vois pas le moyen... Tout au plus pourriez-vous exiger la sauvegarde de votre vie contre des révélations de premier ordre, de nature à faciliter notre action en Syrie. Pour appuyer votre demande, je jetterais dans la balance le poids de toute mon autorité. Mais... même en admettant que j'obtiendrais de Sa Majesté Séoudite cette grâce sans précédent, vous ne recouvririez jamais la liberté.

Aurore entendit mal les derniers mots. Elle n'avait pas quitté le pied du lit. Ainsi tournée vers son interlocuteur, elle faisait face à une psyché et venait de voir, dans ce miroir, frémir à peine la tenture qui donnait accès dans la salle de bains.

Comme le chef arabe terminait sa phrase, le rideau s'écarta légèrement et livra passage à une arme à feu

qu'une main braquait avec une lente précision vers le Roi des Sables.

— Non ! cria Aurore de toutes ses forces.

Et d'un bond, elle couvrit de son propre corps celui de l'homme voilé.

Le revolver d'ordonnance, désormais inutile, tomba sur le tapis.

Au cri de la jeune fille, Hachem Bey et Soléïman Pacha avaient fait irruption dans l'appartement, mais restaient saisis d'étonnement devant un cinquième personnage, immobile devant une portière qui remuait encore : Melek el Kamil, effigie de la consternation, avait l'air d'un somnambule. Il ne voyait personne, hormis Aurore, et il la fixait avec l'expression d'un reproche infini, mêlé d'angoisse et d'incompréhension.

Quelques minutes auparavant, pendant que Sit Béra dénonçait rageusement Khadidja, il avait réussi, au milieu de l'agitation générale, à pénétrer par l'entrée de service, comme le policier venait de terminer sa rapide inspection de l'appartement.

De la sorte dissimulé dans la salle de bains, il avait suivi les scènes successives, écouté les conversations, cherché sans résultat une planche de salut.

Aurore se défendait en femme contre les événements. Il y faisait face en soldat. Une fureur froide l'envahit d'abord contre l'adversité qui les paralysait, alors qu'ils avaient trouvé le moyen de sauver Palmyre en se libérant eux-mêmes, et que l'exécution de leurs desseins n'était plus qu'une question de minutes.

Ces regrets furent de courte durée. Ils s'évanouirent complètement, devant la déférence excessive des émirs à l'égard de Soltan el Sahara. El Kamil comprit alors que la chance, — une chance de condamné à mort ! — avait placé le grand maître de la Guerre Sainte à portée de son revolver.

Mais qu'importait ?

Aurore et lui n'auraient pas échoué dans leur mission, s'ils frappaient à la tête l'œuvre de terrorisme qui menaçait l'empire.

Fidèle jusqu'au bout à sa cause, Melek el Kamil leva les bras, et avant de pouvoir accomplir l'irréparable, trouva devant lui la cible vivante d'Aurore, qu'il avait mission de protéger.

Et maintenant il aurait pu fuir comme il était venu, se perdre dans la nuit nedjienne, et vivre ignoré sur le sol de ses pères, parmi les nomades de l'Arabie.

Cette pensée ne l'effleurait même pas. Rien n'existait plus pour lui. Il restait anéanti devant ce qu'il considérait comme l'inexplicable trahison de sa compagne... Il allait jusqu'à regretter de n'avoir pas tué le Roi des Sables à travers Aurore, épargnant du même coup à la jeune fille, condamnée d'avance, les tortures qui l'attendaient.

Mais au contraire n'avait-elle pas espéré, en sauvant la vie de ce puissant adversaire, obtenir en échange la sécurité de la sienne ? Ce méprisable calcul n'était pas digne d'elle. Et puis, son geste de protection avait été spontané, par conséquent irréfléchi.

— Mais pourquoi ?

Telle était la douloureuse interrogation dont le motif continu obsédait le méhariste.

Des voix discutaient tout autour de lui. Il les entendait mal. Un mouvement de Soléïman Pacha suffit pourtant à lui rendre le sens de l'heure : le chef arabe venait de ramasser à ses pieds la seule arme qu'il possédât.

— Non, disait Aurore à Hachem Bey. Laissez la police derrière la porte. Il ne cherchera pas à s'enfuir : je m'en porte garante.

Et comme Hachem Bey hésitait en consultant du regard son étrange maître, la jeune fille ajouta :

— Ou bien tant pis pour vous... Car devant la police, je ne parlerai plus !

— Faites selon sa volonté, dit alors Soltan El Sahara.

Il s'était éloigné vers le moucharabieh sans un mot de gratitude pour Aurore.

— Je dois vous dire, reprit-il en s'adressant à elle, que vous ne devez vous attendre à aucune reconnaissance de ma part pour le geste courageux que vous avez eu tout à l'heure. Mais j'en apprécie la valeur. Vous savez que si je dois tomber, ce sera au combat, la face contre le sol, tournée vers l'ennemi de la Nation Arabe. Ce n'est donc pas ma vie que je vous dois : elle n'est que peu de chose... Je vous dois de m'avoir épargné une fin misérable par l'assassinat.

— Soltan El Sahara est protégé de Dieu, trancha Soléïman en regardant El Kemil avec mépris. Les balles qui lui sont destinées rebondissent sur sa gandoura et se retournent contre ceux qui les tirent !

Aurore marcha vers le Roi des Sables, et forte malgré tout de la protection qu'elle lui avait donnée, elle répliqua avec hauteur :

— Nous n'avons pas, dans ma famille, l'habitude de négocier nos gestes. Je vous rappelle seulement qu'avant cette scène, vous m'avez promis d'intervenir en ma faveur si je portais à votre connaissance un renseignement inestimable pour vous. Eh bien, je suis prête à le faire, car j'aime mieux la prison que la mort... A mon âge, un espoir subsiste avec la vie : c'est celui d'une liberté à plus ou moins longue échéance... Car...

Elle ajouta d'une voix étranglée par l'émotion :

— Si l'on ne trouve pas des alliés parmi ses adversaires... un jour certains adversaires peuvent être pris de remords.

Impassible comme à l'accoutumée, il lui répondit :

— Parlez.

Abasourdi, Melek el Kamil entendait ces propos et se demandait quels renseignements précieux pouvait donner la jeune fille. A moins de livrer des secrets de la défense du désert...

— Lâcheté des femmes ! grondait-il en lui-même avec le mépris des musulmans pour le sexe faible. Les plus courageuses ont peur de mourir !

La jeune fille parlait :

— Avez-vous bien réfléchi, disait-elle, à ma présence dans cet hôtel ? Vous êtes-vous demandé comment, dans cette ville où je suis proscrite par définition, où je ne connais personne, j'ai pu descendre tout droit chez Nouri Saïd pour y retrouver Hachem Bey et Soléïman Pacha ? Songez que nous ne sommes ici que depuis deux heures, ne connaissant pas encore les appartements de ceux dont nous espérions surprendre les secrets. Songez que si nous les avions interceptés, nous possédions un moyen magique de prévenir les autorités françaises contre toutes vos spéculations : et ce moyen, c'était notre intermédiaire ! Celui-là même qui nous a permis de savoir où vous vous trouviez. Vous avez un peu trop compté sans l'organisation de notre Service de Renseignements. Et ici, en pleine cité de La Mecque, nous avons, nous aussi, nos agents secrets. Et alors, dites-moi... N'êtes-vous point curieux de connaître le fil d'Ariane qui nous a si bien conduits jusqu'à vous ? Il est pourtant des vôtres...

Les Arabes se regardèrent, stupéfaits.

— Bien extraordinaire ! grogna enfin Soléïman. Je signale en tous cas qu'un tel renseignement ne justifie pas à mon avis une intervention en faveur d'une espionne. Elle sera bien obligée de révéler à la justice le nom du traître, s'il y en a un !

— Oui, bien obligée, souligna Hachem Bey en ricanant. Car si elle voulait le taire, Maadi Bey se chargerait de lui rendre l'usage de la parole !

— Je sais, riposta Aurore avec un sourire triomphant. Seulement...

Melek el Kamil comprenait de moins en moins. Mais il ne perdait pas une syllabe de ses paroles, car il comprenait que sa compagne avait un plan, et il essayait maintenant de deviner ses intentions secrètes.

— Seulement, poursuivait-elle, en détachant chaque mot, vous ne serez peut-être pas aussi désireux que vous le supposez, de voir la police connaître ce nom, quand vous saurez que sa révélation publique provoquerait un scandale religieux comme jamais les Lieux Saints n'en ont connu depuis l'Hégire !

— Allons donc ! sursauta Soléïman.

— Oui, cria Aurore. Notre homme est un de vos Oulémas ! Un des plus illustres docteurs de la loi coranique ! Un...

— Doucement, intervint Hachem Bey... on pourrait entendre... Mais c'est impossible...

— Je suis prête à vous prouver ce que j'avance.

— Personne dans ces murs n'a jamais travaillé pour votre pays !

— Certes non ! Mais vous n'oubliez qu'un détail : vous avez saboté, en même temps que notre pipe-line, celui de l'Angleterre...

Elle se tourna vers le Roi des Sables :

— Et vous devez savoir, vous, que l'Intelligence Service a ses agents jusqu'à La Mecque. Nos intérêts communs sont bien connus. C'est ainsi que mon frère a obtenu le concours de l'organisation britannique. Vous savez tout maintenant.

Alors Soltan El Sahara se tourna vers ses amis et déclara :

— La chose est colossale, mais possible.

— Alors, dis-nous le nom ? gronda Hachem Bey.

Sans l'ombre d'une hésitation, elle répondit :

— Mohamed Bahri !

Une fois de plus, les Arabes se considérèrent :

— Ce nom ne me dit rien, fit Soléïman, qui semblait le plus expert des trois dans les questions religieuses.

— Vous plaisantez, sourit-elle. Il est probable qu'il n'a pas commis l'imprudence de se mettre en rapport avec des puissances étrangères sous son véritable nom !

— Son adresse ?

— C'est Melek el Kamil qui m'a conduite.

Ce dernier répondit tranquillement à la triple interrogation des regards qui se tournaient vers lui :

— J'ai suivi un plan que m'a donné mon capitaine...

— Où est ce plan ?

— Là... fit-il en se touchant le front.

— Non, c'est l'original qu'il nous faut.

— Melek el Kamil n'est pas un apprenti, intervint Aurore. Il a appris par cœur la topographie des lieux, et le graphique a été détruit par mes soins avant la frontière.

— Est-ce loin d'ici ?

— Cinq minutes.

— Cinq minutes, répéta Melek.

— Conduisez-nous, dit Hachem Bey à Aurore. La police va emmener votre singulier époux. Vous le retrouverez en prison.

— Impossible, répliqua-t-elle. Lui seul est capable de nous diriger. Je l'ai suivi moi-même, une seule fois, hier, pour notre premier rendez-vous. Je n'ai pas pris garde au trajet, surtout en pleine nuit. Je ne me charge pas de le retrouver.

— Soit. Vous resterez donc ici, et il nous conduira.

— Je le lui interdis ! dit-elle avec force. Qui m'assure que vous ne le ferez pas disparaître, après vos constatations ? Je perdrais du même coup toutes mes garanties. Donnant, donnant !

Et s'adressant vivement au Roi des Sables :

— Il me semble, ajouta-t-elle, que sans exiger votre

reconnaissance, j'ai au moins mérité le droit de m'entourer de précautions. D'ailleurs faites-nous escorter par des policiers...

Elle bluffait, car elle connaissait maintenant la réaction que cette offre allait provoquer :

— Non, protesta vivement Soléïman... Pas la police... Pas encore...

La ruse de la jeune fille portait ses fruits. Rien ne prouvait qu'elle dît la vérité. Rien n'établissait davantage qu'elle mentît. Tout portait à croire qu'elle faisait l'impossible pour sauver sa tête en livrant un comparse. Et quel comparse ! L'affaire n'avait pas encore transpiré au delà des murs d'une chambre d'hôtel. Aurore, experte en psychologie orientale, avait parfaitement manœuvré : pas de police, à aucun prix, dans cette aventure qui mettait en péril le prestige de la religion ! Mieux valait découvrir le prêtre félon, l'exécuter avec cette élégance qui est monnaie courante, et étouffer le scandale.

Enfin Soltan El Sahara intervint, et désignant du doigt Melek el Kamil :

— Fouillez cet homme indigne de sa race, dit-il. Peut-être porte-t-il d'autres armes sur lui.

Une fois rassuré, il ajouta :

— Escortez tous deux nos prisonniers. Et revenez vite.

Et comme Hachem Bey, dévisageant Aurore, hésitait, son chef devina sa pensée et le rassura :

— Vous ne pouvez pas fouiller une femme vous-même. Mais soyez sans crainte : M^lle^ de Lusignan n'est pas armée. Si elle l'avait été, les six premiers hommes qui sont entrés ici seraient déjà six cadavres à ses pieds, et les tapis teints en rouge !

— Vous me connaissez admirablement, conclut gravement Aurore.

— Mademoiselle, se contenta-t-il de répondre, conduisez mes amis et permettez-moi un dernier conseil :

ils sont armés et impitoyables dans la défense. Au surplus, pourquoi vous enfuir ? Et si vous y parveniez, où iriez-vous ? Dans le Nedj ? Pas loin... Et en ce cas, je ne pourrais plus rien pour vous. Evitez-moi, je vous en conjure, cette nouvelle complication !

Il prit place dans un fauteuil et dit encore :

— Allez... Je vous attends ici même.

Et il se mit à égrener entre ses doigts les grains d'un précieux chapelet d'agate.

Le chef de la police et ses hommes, stupéfaits, virent leurs prisonniers sortir en compagnie des émirs et s'éloigner avec eux comme des hommes libres. Mais ils n'intervinrent pas, rassurés par la présence de Soltan El Sahara, ambassadeur conventionnel et chef spirituel des pays arabes opprimés, investi d'une autorité quasi royale, qui couvrait leur responsabilité.

Les curieux, depuis longtemps dispersés, avaient regagné leurs domiciles. Aurore et son compagnon, escortés de près par les deux princes, sortirent de chez Nouri Saïd. Personne sur la place. De minuscules lumignons tremblotaient de loin en loin.

Sans hésiter, Melek el Kamil désigna la première ruelle à gauche, attenante à l'hôtel. Ils s'y engagèrent, et à la faveur de l'obscurité, le méhariste exerça une pression du coude contre celui de sa voisine.

La jeune fille répondit de même, et les battements de son cœur se précipitèrent sous l'action combinée de la joie, de la peur, de la perspective d'une action imminente.

Ils s'étaient parfaitement compris. Ils allaient tenter d'exécuter le plan qu'ils avaient conçu ensemble, comme si aucune difficulté n'avait surgi entre temps.

Ils prirent encore à main droite une ruelle endormie. Dès lors Melek el Kamil ralentit légèrement. L'instant

critique devait approcher. Aurore fouillait du regard la pénombre. Bientôt, elle distingua sous un réverbère falot les doubles battants d'une porte cochère, grands ouverts sur la chaussée. En arrivant à sa hauteur, le méhariste tira doucement, mais avec force, sur la manche de sa voisine.

Elle trébucha, s'accrocha maladroitement à l'épaule de Soléïman Pacha qui marchait à son côté. Puis elle porta une main à son front, comme prise de vertige, et, avant que nul ne pût intervenir, s'abattit de tout son long sur les pavés, en poussant un gémissement lamentable.

— Évanouie !...

Soléïman Pacha, instinctivement, se pencha sur le corps effondré, tandis qu'Hachem Bey saisissait fortement El Kamil par un bras et restait debout auprès de lui. Le prisonnier fixait d'un œil stupide la scène qui se déroulait à ses pieds, et ne cherchait nullement à intervenir.

Le malaise de la jeune fille se prolongeait. Elle ne pouvait rester ainsi la face contre terre. Soléïman la prit par les épaules et la retourna. Sa physionomie blafarde, les yeux clos, les lèvres pincées, apparut dans la lumière clignotante. Elle retenait jusqu'à sa respiration.

Soléïman se baissa davantage, s'agenouilla, approcha sa tête contre la poitrine immobile, appuya son oreille contre le cœur.

Le salut des prisonniers ne tint alors qu'à une fraction de seconde. Melek el Kamil n'hésita pas.

Prenant appui sur le bras même qui le contenait, il leva un pied, et le rabattit d'un maître coup de talon sur la nuque de Soléïman Pacha, qui demeura prostré, assommé, en travers du corps d'Aurore.

Simultanément, de sa main libre, Melek avait saisi Hachem Bey à la gorge, et serrait assez fort pour l'empêcher de crier. L'émir lâcha le bras du méhariste. Les

deux hommes se prirent au cou, roulèrent sur le sol. La chance favorisa El Kamil, qui eut le dessus. Mais son adversaire, beaucoup plus puissant, serrait davantage, et dans ce match contre la montre, le soldat comprit que les aiguilles ne tourneraient pas longtemps pour lui. Il sentait les ongles très longs du chef bédouin pénétrer dans sa peau comme autant de pointes de couteaux... Et déjà il suffoquait.

Mais Aurore, se délivrant du poids inerte qui pesait sur elle, avait bondi. Arrachant vivement le kéfié d'Hachem Bey, elle le saisit aux oreilles et, rassemblant toutes ses forces, par trois fois, lui fit résonner le crâne contre les pavés.

L'étreinte de l'Arabe se desserra.

Aurore se baissa prestement et ramassa le kéfié de sa victime.

Sitôt délivré, Melek reprit souffle. Il entraîna la jeune fille sous la porte cochère, cette même porte dont il était venu forcer les battants pendant sa courte absence de l'hôtel, et ils n'eurent plus qu'à sauter dans la puissante voiture, dont la carrosserie nickelée luisait dans la demi-obscurité.

Aurore, au volant, alluma les phares. Leurs faisceaux se projetèrent sur les corps des Arabes, loques gisantes qui déjà semblaient reprendre conscience.

Elle démarra.

— Ecrase ces bêtes puantes ! hurla Melek el Kamil encore surexcité par la rixe récente.

— Non ! cria-t-elle.

Elle eût achevé sans regret les barbaresques qui ne l'eussent pas épargnée demain. Mais la scène qui venait de se dérouler les avait déportés hors de l'axe de la voiture, sur la droite, vers un dédale de ruelles inconnues, peut-être sans issues, trop étroites pour permettre une manœuvre.

Elle prit à gauche, refit en sens inverse le chemin

qu'elle venait de parcourir à pied, passa en trombe devant chez Nouri Saïd, traversa La Mecque, déchaînant d'une rue à l'autre les échos de douze cylindres surcompressés.

L'éveil n'allait pas tarder !

A peine fut-elle parvenue sur la piste de Médine, qu'elle stoppa au pied d'un poteau télégraphique et demanda à son compagnon de couper les fils. Il n'y en avait que deux. Armé d'une clef anglaise, l'agile Melek grimpa et redescendit aussitôt.

Sur la piste rectiligne, le compteur marquait cent quarante. Aucune voiture à La Mecque ne pouvait les rattraper. Par surcroît de précautions, vingt kilomètres plus loin, ils détruisirent à nouveau les fils d'aller et de retour.

— A merveille ! sourit Aurore.

Pas de radio à craindre. Le seul poste émetteur se trouve à Riad. Reste la ligne de La Mecque à Djeddah, mais en retour Djeddah ne peut alerter Riad qu'en passant par La Mecque !

Et pour comble, l'émissaire de Soléïman et d'Hachem Bey a sans aucun doute transmis leurs instructions pour l'attaque. Impossible de donner contre-ordre ! Demain, une fois la ligne réparée, il sera trop tard : les Oueïttas marcheront sur T. 3 !

Le niveau d'essence accuse soixante-dix litres : Melek el Kamil a fait main basse sur toutes les réserves du garage !

— Comprends-tu maintenant, lui dit-elle, que si je ne t'avais pas empêché de tuer Soltan El Sahara, nous ne serions pas là, sains et saufs ?

Il accueille cette explication en silence, avec un hochement de tête.

Malgré lui, malgré elle, instinctivement, il n'est pas convaincu...

CHAPITRE XX

A TEMPS ET TROP TARD

Le petit jour se levait comme ils traversaient Médine. Ils découvrirent sans peine l'unique marchand d'essence de la ville, dans la seule grande rue déserte et encombrée seulement de chiens galeux, en quête de poubelles.

Le commerçant, tout ensomnolé, parut fort empêché de ce réveil inusité. Mais sa mine renfrognée s'illumina d'un sourire en apercevant la carrosserie chromée, évidemment célèbre sur les routes d'Arabie.

En revanche il ne reconnut pas les voyageurs. Aurore dissimulait ses traits sous le kéfié d'Hachem Bey, dont elle avait rabattu les côtés sur son visage.

Elle ne semblait porter aucun intérêt aux allées et venues du chauffeur qui transportait le carburant en bidons. Les insignes princiers qui ceignaient le front du passager impassible suffisaient à donner le change à quiconque.

Lestée de 150 litres d'essence, la 12 cylindres démarra superbement. Et lorsque le droguiste nedjien retourna vers sa couche il ne croyait certes pas avoir contribué à tourner en ridicule la police de son pays.

Rien n'est plus banal que l'accomplissement de certains exploits. Le voyage se déroula presque sans émotions. Les rares caravanes de cette époque de l'année ne se mettent en route que pour de courtes étapes. Mais il fallait repasser à Moudouara, où la route suit la voie du chemin de fer.

Aucune chaîne ne barre ces frontières sans trafic.

Deux gardes et un officier attablés au soleil devant le poste-routier se levèrent en apercevant la voiture qui roulait vers eux à grande vitesse.

— Voici le moment critique ! frémit Aurore.

Elle assura bien le volant entre ses doigts, en même temps qu'elle réduisait la vitesse. Elle espérait tromper la surveillance des soldats en ralentissant, comme pour se prêter aux formalités d'usage. Mais elle était bien décidée à repartir « plein gaz » sous leur nez. Et si l'un d'eux se portait en travers de la route, elle lui passerait sur le corps sans hésiter.

Son inquiétude se dissipa d'un seul coup. Elle se transforma même en hilarité lorsqu'elle vit les gardes lui présenter les armes, et l'officier, sabre au clair, saluer le passage de l'illustre voiture qui valait le meilleur sauf-conduit.

Elle poussa un cri de joie, tandis que le paisible Melek el Kamil lui-même manifestait la sienne en se tapant sur les genoux avec force coups de poings.

Ils ne pensaient pas aux difficultés qui les attendaient au poste de Transjordanie. Aurore, aussitôt franchie la frontière, avait arraché son kéfié et repris enfin sa personnalité féminine et occidentale.

— Hello ! cria-t-elle en freinant.

Une troupe de gendarmes transjordaniens demandaient les papiers et ceux de l'automobile.

Tout ce qu'ils possédaient — y compris une pièce justificatrice de la mission d'Aurore — était resté dans la valise, chez Nouri Saïd.

Pas de passeports et une voiture volée !

Mauvaise carte d'invitation, sur les territoires de l'émir Abdallah !

Aurore exigea de parler à un officier anglais. Le poste britannique se trouvait à quelque trois cents mètres de là.

Les gendarmes hésitèrent, mais ils avaient affaire à

une femme blanche et à la réflexion jugèrent préférable d'en laisser la responsabilité à l'autorité mandataire.

Ils acceptèrent donc d'escorter la voiture jusqu'au poste voisin. Une demi-douzaine d'argousins en kéfié se mirent en marche devant le capot, et Aurore, furieuse de ce temps perdu, suivit, au ralenti.

Une grande agitation se manifestait cependant au poste nedjien de Moudouara, où des groupes gesticulaient en suivant cette étrange scène : avec sa vue perçante, Melek el Kamil reconnut le petit vieux, commissaire spécial de la gare, qui brandissait des jumelles d'approche. Le méhariste, oubliant sa propre déconvenue, éprouva une joie enfantine en se figurant la fureur du fonctionnaire.

Un lieutenant de l'armée d'occupation britannique reçut Aurore avec une grande courtoisie. Il lui offrit le thé et écouta le récit de la jeune fille qui dura une bonne demi-heure. Elle n'avait plus aucune raison de faire mystère du caractère confidentiel de son voyage. Les intérêts anglais ne se trouvaient-ils pas étroitement liés à ceux de la France dans l'exploitation des pétroles ?

L'officier fit preuve d'une grande compréhension. Cette aventure lui parut extraordinaire. Jamais, depuis Gertrude Bell, les services secrets d'Arabie n'avaient connu d'exploits féminins. Et ce qui surprenait le plus le lieutenant, ce n'était pas le récit qu'il venait d'entendre, c'était que son héroïne ne fût pas nécessairement un sujet de Sa Majesté britannique.

Cette restriction mentale aurait suffi à infirmer à ses yeux les propos d'Aurore, si lui aussi n'avait remarqué depuis quelques semaines les passages de la fameuse automobile, dont les deux occupants, toujours les mêmes, produisaient des passeports diplomatiques du Hedjaz. Or, M^lle^ de Lusignan ramenait bel et bien l'étincelante conduite intérieure, qui prenait figure de trophée.

Et puis Aurore, dans la conversation courante, s'exprimait en anglais dans un style correct qui faisait la meilleure impression sur l'officier.

— Je suis navré, mademoiselle, lui dit-il enfin, mais je ne puis vous laisser repartir qu'après avoir téléphoné au gouverneur, à Maan.

— Combien de temps ?

— Oh ! ce sera rapide. Mais il est à craindre, et même certain, que lui-même s'adressera aux autorités de Jérusalem...

— Qui demanderont à celles de Haïffa, lesquelles se mettront en rapport avec Palmyre, et, enfin pour que la réponse revienne ici, il faudra que les quatre circuits soient rétablis en sens inverse ! Et cela demandera...

— Cinq heures environ !

— Impossible !

Elle s'anima. L'officier devait comprendre qu'il se trouvait dans un de ces cas où un chef doit savoir prendre des responsabilités imprévues dans le règlement. Cinq heures ! Jamais elle ne joindrait Palmyre avant la nuit ! Les conséquences de ce retard seraient atroces : un assassinat accompli ; les ouvriers de T. 3 surpris et massacrés ; le matériel détruit une fois de plus... Et pour couronner cette série de désastres, une nouvelle victoire des nationalistes, qui porterait atteinte au prestige de l'Empire, et donnerait une vigueur nouvelle, traduite par une recrudescence d'audaces, aux fanatiques de la Guerre Sainte !

Aurore mit tant de feu dans ses paroles, sa physionomie traduisait une telle détresse, que le jeune lieutenant réfléchit et prit une décision en quelques secondes :

— Il me reste un moyen de vous sauver et de me couvrir en même temps. Je le prends sur moi. Le voici : vous avez deux places libres, je vais vous accompagner moi-même, avec un homme de troupe. Nous pouvons

traverser la Transjordanie sans passer par la Palestine, mais la piste est très mauvaise par endroits, bien qu'elle ait été dégagée des éboulements récents.

— Tant pis ! La voiture est solide, nous jouerons les ressorts à pile ou face, mais il faut aller vite... puisque sans cela nous échouerions de toute façon !

— Par Maan et Aman, nous pouvons joindre la frontière syrienne à Deraa. Nous y serons dans l'après-midi. Je vais laisser des instructions à mon remplaçant pour qu'il téléphone à Palmyre afin que le capitaine de Lusignan, ou à son défaut l'un de ses officiers, vienne en personne vous chercher à la frontière de Syrie. Je vous remettrai entre ses mains.

— Vite ! Partons ! bondit Aurore en reportant à plus tard ses remerciements.

En quelques minutes, les ordres du lieutenant furent transmis. Et bientôt les quatre occupants du bolide, conduit par Aurore d'une main prudente et sûre, roulaient vers Maan. A maintes reprises, ils subirent le supplice des chaos. En trombe, ils arrivaient sur des cassis, des pierres, des accidents de terrains. Ils sautaient alors dans la carrosserie, tombaient les uns sur les autres, à l'exception de la conductrice, agrippée au volant. Ces mouvements répétés, ajoutés à la température accablante, les plongeaient dans un bain de transpiration constante.

Ils traversèrent sans s'y arrêter la capitale de Transjordanie.

A mi-chemin entre Maan et Aman, ils vécurent un nouvel et bref épisode. Cet incident permit à Aurore de rendre grâce à la Providence qui, en lui faisant perdre un temps précieux au poste britannique, l'avait contrainte à prendre un officier et un soldat à son bord.

Ils roulaient sur un terrain plat, encombré à leur gauche de roches noires, et longé sur leur droite par de

larges bandes de terre sablonneuse. Ils perçurent soudain au-dessus de leurs têtes un ronflement plus puissant que celui de leur moteur, et un petit avion rapide les doubla en rase-motte. Puis l'appareil reprit aussitôt quelque hauteur, et, l'hélice au ralenti, se mit à décrire des cercles concentriques. Il cherchait à atterrir, probablement sur la piste même, pour barrer le passage de la voiture.

— Ce n'est pas un Anglais, dit le lieutenant.

— Ni un Français, ajouta Aurore.

— *Ce sont*, dit sentencieusement Melek el Kamil, *des hommes qui savent que nous ne sommes plus armés.*

Le pilote n'avait pas encore trouvé le terrain idéal. Il reprit de la vitesse et revint vers l'auto.

— Stop ! cria l'officier.

Ils descendirent tous quatre, et comme l'avion, après un dernier détour, plongeait sur eux, le lieutenant donna au soldat l'ordre de l'épauler, sans tirer toutefois.

L'appareil repassa, à vingt mètres à peine. La réverbération ne permettait pas de distinguer les passagers. Mais ceux-ci durent éprouver quelque surprise en trouvant les fuyards en si bonne compagnie, car ils n'insistèrent pas et bientôt disparurent à l'horizon.

— Ils continuent vers le Nord, constata Aurore.

Elle ajouta sans plus tarder :

— En route !

A l'entrée d'Aman, une patrouille britannique les arrêta. Le sous-officier qui commandait le détachement remit un pli de service au lieutenant.

— Mademoiselle, s'écria-t-il en parcourant le message, réjouissez-vous ! Le capitaine de Lusignan lui-même se rend à Déraa pour... vous dédouaner !

Ils éclatèrent de rire et reprirent leur trajet dans une atmosphère de bonne humeur qui leur permit de mieux supporter les rigueurs de la piste.

Enfin le poste de Déraa apparut ! Et la forme d'une

longue djellaba se dressa dans le paysage sévère : Hughes de Lusignan attendait Aurore.

Une intense émotion se peignit sur les traits du chef des méharistes et de sa sœur.

Ils n'eurent tous deux qu'une même pensée : pas d'effusions. Dans la voiture et autour du poste, des officiers britanniques et des soldats les observaient.

Il tendit la main à la jeune fille pour l'aider à descendre d'auto, l'attira vers lui, et la gratifia en même temps, avec une désinvolture naturelle, d'une solide tape sur l'épaule, témoignage cordial d'un vieux frère content de sa sœur.

Elle lui présenta, sur-le-champ, le lieutenant qui l'avait escortée.

— Je sais tout ce que je vous dois, lui dit Lusignan en anglais.

L'officier sourit, et lui rendant sa politesse :

— Rien du tout, mon capitaine, répondit-il en français.

Melek el Kamil, au port d'armes, attendait son heure. Hughes se retourna vers lui aussitôt, et le brave méhariste le salua militairement. Sans commentaires, Lusignan lui serra la main et mit dans ce geste la force qui convenait pour laisser comprendre au maréchal des logis la haute récompense qu'il obtiendrait bientôt.

Aurore à son tour remercia le lieutenant.

— Je vous laisse « ma voiture » pour vous en retourner, si vous voulez bien accepter ce modeste souvenir.

— Je vous en prie, mademoiselle. Conservez-la. Nous trouverons tout ce qu'il faut. Et puis, ajouta-t-il en riant, je serais contraint de l'abandonner à Maan. Vous comprenez... Ce serait une provocation vis-à-vis de mes voisins de Moudouara ! En outre, elle vous sera nécessaire si vous voulez arriver à Palmyre avant la nuit.

Il dit encore, en jetant un coup d'œil sur la Renault coloniale de Lusignan :

— Elle est sûrement beaucoup plus rapide que celle-ci.

— Le temps presse à ce point-là ? interrogea le capitaine.

— Terriblement ! dit-elle.

Après un dernier échange de poignées de mains, Aurore monta dans « sa » voiture que son frère conduisit, car elle était rompue de fatigue.

El Kamil suivit dans l'autre « tinette », avec le chauffeur et l'ordonnance du capitaine.

Une heure durant, la jeune fille conta son odyssée musulmane. Hughes ne l'interrompit pas une fois. L'œil sévère, le visage dur, il pilotait, écoutait et réfléchissait à la fois. Il ne prit même pas le temps de s'émerveiller de la prouesse accomplie par Aurore.

— C'est bien, prononça-t-il simplement lorsqu'elle en eut terminé.

Une grande dépression nerveuse s'emparait d'elle. Il lui semblait vivre dans l'attente d'une catastrophe qu'elle appréhendait sans pouvoir en discerner la forme.

— Ce qu'il faudrait, dit-elle encore, c'est arriver à Palmyre à temps pour rappeler tous les hommes au quartier, arrêter tous les nomades inconnus du village et empêcher l'assassinat de se commettre. Et puis... alerter T. 3 par téléphone pour que les ouvriers se sauvent avec le matériel.

Il secoua la tête :

— Non... les ouvriers et le matériel sont un excellent appât. Les Oueïttas peuvent envoyer des éclaireurs. S'ils trouvent les lieux vides, ils se replieront, et nous n'aurons plus aucune chance de rattraper les tribus dans le désert, en pleine nuit... Non... Pour T. 3, nous arriverons à temps.

Puis il baissa le ton :

— Mais pour le crime, n'arriverons-nous pas trop tard? Ou alors, je devrais prendre au plus court par une piste non classée. Je dois pourtant passer par Damas. Je n'ai pas le droit d'hésiter, quelles que soient les conséquences de ce détour. D'ailleurs, nous suivons une bonne route et nous allons plus vite.

Jusqu'à Damas il ne desserra plus les lèvres. Un plan se dessinait dans sa pensée. Il ne s'attarda que quelques minutes dans la capitale syrienne, au gouvernement militaire.

Satisfaction fut donnée à ses diverses demandes.

Il repartit aussitôt pour Palmyre, dont il connaissait la piste par cœur. Il ne s'arrêta même pas à T. 3, qui dans quelques heures serait le théâtre d'une lutte sans merci. Et de vagues lueurs crépusculaires rosissaient encore l'immensité des sables lorsqu'ils aperçurent les premiers tours de la vallée des Tombeaux.

Ils avaient joint Palmyre avec près de deux heures d'avance sur Melek el Kamil.

Un affreux spectacle les attendait.

Devant l'hôtel Zénobie, au milieu d'une foule bédouine curieuse et exaspérée, gisait, à même la pierre, la tête écrasée, l'uniforme ensanglanté, le corps transpercé de dix-sept coups de couteau, reconnaissable seulement aux deux galons d'or des manches de son dolman, le cadavre défiguré de Gérard de Toussac !

CHAPITRE XXI

QUI VA CHERCHER MON KÉPI ?

Dix-sept coups de couteau ! Pourquoi ce chiffre fatidique ? Pourquoi dix-sept, comme le chef d'escadron Courtois, trouvé dans un puits, au sud de Soueïda, en 1926 ?... Dix-sept ! Comme tous ceux qui sont tombés en signe d'expiation sous la lame bédouine !

Ainsi pensait de Lusignan, en marche vers T. 3, à la tête de ses méharistes qui le suivaient dans la nuit. Hier encore, Gérard commandait en second. Hughes n'avait pas voulu désigner son remplaçant avant de l'avoir vengé. L'âme en deuil, il allait au rezzou comme à un dîner de famille, où la place du cher disparu reste vide, à la droite du maître.

Les assassins de Toussac avaient attaqué leur victime dans les ruines, lieu habituel de ses méditations en fin de journée. Nul n'avait pris garde à ces nomades, qui arrivaient à Palmyre en longeant le temple du Soleil. Chaque soir il en vient d'autres, sur cette route millénaire de Ninive à Tadmor ! Ils retrouvent, pour une nuit, dans la fraîcheur de l'oasis, une paix semblable à celle des jardins suspendus où leurs pères vivaient heureux.

Le long du péristyle, le lieutenant se promenait sans arme. Il fut frappé dans le dos : en passant, pour ainsi dire. Le massacre ne dura pas une minute.

Et la troupe criminelle avait pris la fuite vers le Sud. On avait pu surveiller ses mouvements à la lor-

gnette. Dans leurs sables, les Bédouins devaient se trouver en sécurité. Ils s'éloignaient prudemment, mais sans hâte !

La manœuvre ainsi opérée pour attirer les méharistes vers la Transjordanie faillit bien réussir.

Un important détachement s'était mis aux trousses des assassins, quand un agent de liaison motorisé le rattrapa :

— Ordre du capitaine de Lusignan : laissez courir les salopards. Rassemblement immédiat à Palmyre !

Consternation ! Le chef était de retour et devant la dépouille de son camarade, presque son frère, il s'opposait à laisser venger sa mémoire !

Les hommes obéirent à contre-cœur.

Hughes leur préparait une autre revanche.

Il ne prévint pas T. 3 du danger, afin de ne pas jeter dans le poste un désarroi qui eût donné l'éveil aux éclaireurs de Cheik Taalbi. Mais il se mit en route sans perdre un quart d'heure.

Il évita de suivre la piste.

A travers la contrée monotone dont il connaissait le moindre relief, Lusignan conduisait sa troupe sans hésitations.

Il était triste.

Il souffrait moins dans son âme de soldat. D'autres avant Gérard étaient tombés en Arabie. Ainsi l'exige le maintien de l'Empire.

Mais le supplice du lieutenant, cette fin misérable, était indigne de son uniforme. Par prédestination, il avait droit au champ d'honneur. Et voici qu'un quarteron de lâches, non contents de lui prendre la vie, lui avaient volé sa mort !

Hughes ne pensait guère à l'existence d'Aurore, brisée du même coup. L'action était proche, et cette attente l'absorbait tout entier. C'est à peine s'il revoyait la scène rapide où sa sœur, mise brutalement en présence

des pauvres restes de Toussac, se détourna et chercha refuge à l'hôtel.

Pour la deuxième fois en quelques jours, après Beyrouth et après La Mecque, Aurore donnait des signes de faiblesse de caractère, de manque de ressource devant l'adversité, qui contrastaient avec son énergie à toute épreuve.

Pourtant cette défaillance s'expliquait : elle s'ajoutait à une telle somme d'émotions et de fatigues exceptionnelles !

Une grosse lune rougeâtre se levait à l'horizon lorsque les méharistes virent clignoter dans le lointain les lumières d'un nouveau chantier.

A cinq cents mètres de T. 3, Lusignan dépêcha un de ses officiers auprès du chef de station.

Les ouvriers, groupés, furent avertis du danger qui les menaçait. Mais des ordres précis les rassurèrent : nul ne devait se coucher, ni quitter le poste, ni éteindre les lampes. Tous devaient se tenir prêts à une courte fuite.

Le chef surveillerait avec deux hommes le côté nord. Dès qu'ils verraient les premières ombres se glisser vers eux, ils donneraient le signal de la débâcle. Celle-ci s'opérerait précipitamment, dans un grand vacarme. Les Oueïttas, voyant leur massacre compromis, chargeraient les ouvriers en retraite, déborderaient T. 3, traverseraient la piste, et cette poursuite devrait les jeter sur les méharistes. Ceux-ci, bien retranchés dans des replis de terrain, les accueilleraient à bout portant.

Lusignan répartit ses troupes. Tous les hommes mirent pied à terre, et les méhara, groupés à leur portée, se couchèrent sur le sable, où leurs ombres bossues se confondirent avec les ondulations du sol.

La lune d'or montait au ciel semé d'étoiles, et de sa trajectoire tombait cette lueur spectrale qui blanchit l'uniformité du désert et donne à chaque chose l'inquiétante précision d'un être vivant.

Les deux tiers des méharistes se disposèrent en tirail-

leurs à l'endroit même où les ouvriers avaient mission de battre en retraite. Les autres se groupèrent sur la piste, vers Damas, afin d'attaquer le rezzou par le flanc, après l'engagement.

Ces manœuvres s'opérèrent dans un silence absolu.

Une heure se passa sans alerte. Lusignan commençait à craindre que Cheik Taalbi, sur ses gardes, renonçât à son coup de main.

Mais il y allait du prestige des nationalistes, qui avaient juré de s'opposer par la force à toute réfection du pipe-line. Et la conduite de ces guerriers de grande race est toujours dictée par un courage que Lusignan estimait.

La méditation du capitaine fut interrompue par Melek el Kamil, qui surgit à ses côtés. Plus souriant que jamais, il arrivait tout seul de Palmyre. Revenu au corps après son chef, l'infatigable maréchal des logis entendait participer à côté de lui à une action dont il avait découvert l'origine.

— Reste avec moi, lui dit simplement Lusignan.

Durant de longues minutes, ils n'échangèrent pas un mot. Melek el Kamil, étendu sur le sable, semblait au repos dans une immobilité complète. Le temps s'écoulait avec une lenteur exaspérante.

— Mon capitaine ? chuchota le méhariste.

— Eh bien ?

— Ils approchent.

Hughes sourit. L'oreille de ce fils du désert entendait des bruits imperceptibles à d'autres.

Melek ausculta le sol et murmura tout de suite :

— Ils sont très nombreux... Un millier peut-être.

— Tant mieux, pensa Lusignan, ils résisteront.

Cette résistance faisait partie de son plan.

Et la nuit s'emplit tout à coup de sifflements stridents, de cris d'alarme, bientôt suivis par des hurlements de bêtes fauves.

La troupe affolée des ouvriers jaillit des baraquements de T. 3. A travers les camions, les tonnes de tubes d'acier, les grues mécaniques et le matériel qui encombrait la piste, ils se précipitèrent vers leurs protecteurs.

Les Oueïttas surgirent derrière eux. A quelques mètres, ils pourchassaient leurs proies sans tirer un coup de feu, par ordre sans aucun doute : le massacre devait avoir lieu à l'arme blanche, sans tapage compromettant. Seule la déflagration finale de la dynamite devait leur donner le signal de la retraite immédiate.

Lusignan mit sabre au clair, arma son parabellum et s'étendit le dernier, aux côtés d'El Kamil.

Les fuyards de T. 3 franchirent la ligne de l'embuscade, et les Oueïttas qui s'approchaient en courant furent mitraillés à bout portant.

Les Arabes s'arrêtèrent net. Sans leur laisser le temps de souffler, le feu de peloton, dans un roulement incessant, causa des ravages dans leurs rangs. Désorganisés, ils se replièrent vers T. 3, tandis qu'une nouvelle fusillade, éclatant sur leur droite, les décimait sans relâche.

Des cris, des ordres retentirent dans la station. Une violente agitation s'y manifestait. Le tumulte couvrait les plaintes des blessés dont le sol était jonché jusqu'à la piste.

Les méharistes ne bronchèrent pas.

Bientôt une volée de balles, tirées à tout hasard dans leur direction, s'abattit dans le sable.

Les Oueïttas, regroupés à T. 3, s'y retranchaient pour livrer bataille dans cette position de défense inespérée pour eux.

Alors le capitaine Tabou rit très doucement.

Ses prévisions se réalisaient.

Il avait commis une faute volontaire en ne se fortifiant pas lui-même dans le poste pour y attendre les rebelles. Les événements allaient prouver une fois de plus la supériorité de son intelligente tactique.

Et pourtant l'ennemi était cinq fois plus nombreux que les méharistes !

Sans doute... Mais Lusignan avait eu de bonnes raisons de s'attarder à Damas... On connaîtrait la suite... Maintenant il lui fallait à tout prix retenir les Oueïttas jusqu'à l'aube. Et le meilleur moyen, c'était de leur donner la tentation de combattre, de se fortifier dans la station qu'ils occupaient. Lorsqu'ils pourraient se rendre compte de leur force numérique, ils ne résisteraient pas au désir de livrer bataille, ils ne perdraient pas une occasion unique de mettre en pièces cette police du désert, ces méharistes auréolés d'une gloire exaspérante !

D'autres considérations devaient également pousser Cheik Taalbi à la résistance. Il lui était impossible de prendre la fuite dans ce clair de lune irradiant. Les méhara de Lusignan venaient de parcourir une distance relativement courte. Ces montures, au repos depuis des heures et sans doute abreuvées, plus fraîches, moins éprouvées que celles de la tribu descendue de l'Euphrate, auraient dans une poursuite rattrapé le rezzou. Elles l'eussent empêché de se replier. Et jusqu'en Djezireh, la disposition du terrain ne permettait pas de couvrir une retraite.

Hughes avait prévu tout cela. Il savait la stratégie particulière de ces guerillas d'un autre âge, qui consiste à opposer la nature aux hommes.

Pendant toute la nuit, un grand remue-ménage s'opéra dans T. 3. Les Oueïttas manœuvraient les camions, transportaient les tubes, les poutres, les sacs de ciment. Ils concentraient tout le matériel possible autour de l'unique baraquement de la station, provisoirement reconstruit en planches et en madriers.

Parfois une ombre rampante se détachait à peine du sol. Les méharistes tiraient dessus, au jugé. La riposte

ne se faisait pas attendre. Elle partait au petit bonheur. Cartouches gaspillées de part et d'autre.

Le tas des matériaux accumulés transformait la silhouette de T. 3. Remparts de fortune, certes, mais où ne manquaient ni le sable ni l'acier. Lusignan allait avoir à prendre d'assaut tout à l'heure un véritable fortin.

Le ciel pâlit dix minutes avant l'aube. Dans ce clair-obscur, qui rend la poésie du matin toujours si triste avant le combat, les formes se précisèrent une à une sur le désert. A cinquante mètres de la piste, le seul repli de terrain qui protégeât les méharistes offrait une dénivellation de moins d'un mètre. Conditions d'attaque précaires.

Les Oueïttas sont invisibles dans T. 3. Impossible de tirer. Il faudra se battre à l'arme blanche. Comment aborder l'ennemi, sinon à l'assaut ?

Hughes regarde derrière lui. Ses ordres ont été exécutés à la lettre : ce sont les hommes de Gérard qui iront les premiers au feu, sous la rafale. Ils ne regardent que lui. Ils attendent son premier signe. A cette heure le capitaine Tabou, paladin français, les commande. Ils ont confiance.

Ils savent que les tribus de Cheik Taalbi sont pleines de vaillance et de valeur militaire. Mais le capitaine a la « baraka »... Ses ennemis eux-mêmes le redoutent.

Le ciel livide se colore par endroits. Les sables rosissent. Les Oueïttas ne bronchent pas.

Ils n'attaqueront pas les premiers.

Hughes connaît son prestige. Il aime ses hommes. Il sait payer d'audace pour épargner leur vie.

Il attache son mouchoir au pommeau de son épée, l'agite au-dessus de sa tête. Puis il se lève tranquillement, rengaine son épée, jette à terre son revolver et avance tout seul vers T. 3.

Pour lui livrer passage, les conjurés renversent un

morceau de barricade. Il entre. Il peut juger du nombre de ses adversaires : cinq contre un !

Mais il ne paraît pas s'intéresser aux Oueïttas. Au milieu du poste, Taalbi l'attend. Le cheik le fixe de ses yeux sombres d'oiseau de proie. Le collier de barbe qui encadre son visage en exagère l'expression barbare.

— Que désires-tu ? s'écrie-t-il d'un ton hautain.

Lusignan le harangue dans un arabe très pur :

— Cheik, tu as perdu ! Tu comptais détruire ce poste par surprise, et tu trouves l'armée française en face de toi ! Tu vas rassembler immédiatement tous tes hommes et leur dire d'apporter leurs armes qu'ils me livreront. Après, je verrai si je peux leur donner « l'amman » !

Taalbi ricane :

— Ton pardon ? Qui donc te crois-tu ? Tu es seul, en mon pouvoir, et je vais te tuer !

Le rouge de la colère monte au front de Lusignan :

— Tu oserais me tuer, moi, ton hôte ? crie-t-il violemment.

Et d'une énorme claque, il jette le chef à terre.

D'un seul mouvement, cent Oueïttas ont dégainé. Le poignard à la main, ils attendent. Taalbi ne donne pas d'ordres. Nul ne bronche.

Le cheik est très pâle en se relevant :

— C'est juste, balbutie-t-il. Tu m'es sacré. On va te reconduire à cent mètres d'ici, puis tu seras remis en liberté. Ensuite nous vous tuerons, toi et tes hommes (1).

Quatre guerriers encadrent le capitaine jusqu'à la sortie. Mais il n'a pas besoin de faire cent mètres pour s'aplatir derrière un rocher. Une fusillade intense se déclenche aussitôt sur lui.

— Allez, mes enfants ! hurle-t-il en se relevant.

---

(1) Ces gestes ont été accomplis et ces paroles prononcées par le capitaine Collet, en 1926, chez les Druses.

Il remet sabre au clair, prend dans sa main libre sa petite cravache et l'agite vers le poste. Derrière lui les méharistes se ruent en trombe. Et l'homme qui brave le destin en gants blancs monte à l'assaut, à la tête du peloton du lieutenant de Toussac !

Seconde décharge des Oueïttas.

Les trois hommes qui entourent le capitaine tombent. Les méharistes poursuivent cette marche à la mort. Ils vont, la carabine en bandoulière, bondissant, déployés en tirailleurs. Sabres et poignards dessinent vers l'ennemi des moulinets qui sont de terribles promesses.

Une troisième mitraille ne les arrête pas davantage.

Alors le feu cesse. Taalbi, qui maintenant a pu mesurer sa force, laisse approcher ces fous en ordre dispersés, pour mieux les abattre.

Lusignan, qui connaît la manœuvre, entraîne ses soldats en redoublant de vitesse.

A dix mètres de T. 3 deux rafales successives font des ravages dans les rangs français.

Les pertes sont telles qu'un flottement s'empare des méharistes.

— Ne les laissez pas recharger leurs fusils ! crie le capitaine en avançant toujours.

Quel est cet homme ? C'est lui surtout que visent les Oueïttas et son dolman semble écarter les balles comme une main négligente chasse les mouches.

Le miracle de la « baraka » opère. Taalbi braille, jure, exhorte ! Il ne faut pas lui donner le temps de reprendre le contrôle de ses guerriers : Hughes est là, au bout de leurs fusils ! Mais les méharistes désemparés sont restés à dix mètres en arrière, prêts à la débandade...

Lusignan s'en est bien rendu compte.

Alors, avec un dédain tranquille, il se retourne vers eux, se découvre d'un geste large et s'écrie :

— Qui va chercher mon képi (1) ?

Il le lance en même temps de l'autre côté des remparts.

Et il commence, tout seul, l'escalade d'un tas de sacs et de ferraille.

A cette vue, les méharistes, furieux, rattrapent leur chef, sautent la ligne de défense, entrent en coin dans le retranchement, où les heurts se produisent à l'épée, au couteau, au poignard, à coups de crosses.

Les réserves des Oueïttas, groupées derrière le poste où elles n'ont pu toutes prendre place, ne peuvent pas tirer sur les assaillants, dont les défenseurs les séparent. Mais ils ont vu monter à l'attaque tous les méharistes ! Il n'en reste plus un en terrain découvert.

Un ordre lance à leur tour ces guerriers impatients. A gauche et à droite, ils déferlent, encerclent eux-mêmes les combattants. Lusignan et ses troupes doivent faire face de tous côtés. Leur massacre paraît inévitable, jusqu'au dernier.

Au milieu de cette indescriptible confusion, le capitaine Tabou demeure calme et presque immobile. Son sabre s'abat avec une sûreté qui n'a d'égale que celle de son coup d'œil. Il cherche du regard Cheik Taalbi.

Le chef arabe se bat et commande à la fois. Les yeux injectés de sang, il frappe rageusement autour de lui. Il reste sur place : il s'accroche, d'une main, à la porte du baraquement dont il semble défendre l'accès.

Hughes tente de se frayer un passage vers lui. Mais quand il avance d'un pas, il recule de deux. Il voit bien Melek el Kamil qui de son côté réussit à s'approcher du cheik. Le maréchal des logis longe le bâtiment, suivi de deux méharistes. Comme ils vont joindre Taalbi, un

---

(1) Ce mot, légendaire en Orient, a été également prononcé dans des circonstances analogues par le capitaine Collet, qu'on appelle le « Capitaine Tabou », aujourd'hui colonel, deux fois Emir et prince Tcherkesse.

volet s'entr'ouvre, une main passe, armée d'un revolver, et une seconde plus tard un des soldats s'abat, le crâne fracassé.

La fièvre de la bagarre atteint son plus haut degré. La folie du meurtre collectif se déchaîne dans l'odeur du sang répandu. Et à ce moment un immense cri d'épouvante monte soudain de cette masse terrifiée.

Ce sont les Oueïttas qui viennent de hurler à la mort !

Leur étreinte se desserre. Ils reculent. Tous ceux qui n'ont pas affaire aux hommes de Palmyre prennent la fuite. Les autres jettent leurs armes, tombent à genoux, demandent l'amman !

Seul Taalbi, pétrifié, reste debout à la porte du baraquement.

Il monte toujours sa garde.

L'œil fixe, il contemple la débâcle.

Nul ne se bat plus.

Tous les yeux sont tournés vers les dunes, situées à quelques centaines de mètres, d'où jaillit et déferle le flot rouge et brun des tirailleurs sénégalais, baïonnette au canon, précédés par les auto-mitrailleuses.

Toute la garnison de Homs est là ! Arrivés dès l'aube, suivant les instructions précises de Lusignan, les tirailleurs ont été alertés par la fusillade. Ils n'attendaient qu'elle pour venir à la rescousse !

Les conjurés croient découvrir la volonté du destin dans cette intervention providentielle. Ils sont perdus : le capitaine Tabou a toujours la « baraka » !

Les officiers qui commandent les Sénégalais ont assisté à la défaite des Oueïttas. Ils abandonnent T. 3 aux mains de Lusignan, s'acharnent sur les fuyards qui courent, éperdus, vers les chameaux affolés. Les autos-mitrailleuses tirent sur les hommes, sur les bêtes.

Les trois méhara qui transportaient les explosifs destinés au pipe-line sont touchés. Une balle pénètre

dans la cheddite. La déflagration ouvre comme un volcan à ras du sol. Des membres déchiquetés sautent en l'air, cent Arabes sont pulvérisés. D'autres sont projetés contre terre avec violence, et restent évanouis.

Cependant, une brève scène se déroule à T. 3. La poignée des méharistes valides s'empresse autour des blessés.

Lusignan et Melek el Kamil, côte à côte, s'approchent de Cheik Taalbi.

Le chef vaincu, toujours figé à la même place, ne semble même pas les voir venir. Il tient à la main son long poignard damasquiné de nacre et d'or. Il n'appartient déjà plus à cette vie et il le sait.

La porte dont il avait la garde vient de s'ouvrir derrière lui.

Ses yeux se ferment, et son visage exprime une douleur finale. Il ne verra jamais plus la silhouette altière qui vient d'apparaître à ses côtés...

— Soltan El Sahara ! s'écrie Melek el Kamil en saisissant le bras du capitaine.

Mais il recule d'un pas. Cheik Taalbi, le responsable, s'est transpercé le cœur et son cadavre sépare Lusignan de son grand prisonnier.

Hughes n'hésite pas. Il enjambe la dépouille, s'approche du Roi des Sables et lui dit simplement :

— Je pensais vous trouver ici.

CHAPITRE XXII

UN PRISONNIER COMPROMETTANT

— J'espérais moi-même vous rencontrer un jour, repartit aussi tranquillement l'homme voilé. Mais dans d'autres conditions.

Il revint sur ses pas, dans l'unique pièce du poste. Lusignan le suivit, avec Melek el Kamil, qui monta la garde à l'intérieur.

— Je crois, remarqua le prisonnier en considérant le maréchal des logis, que nous nous connaissons déjà?

— Je le sais, riposta Lusignan en jetant sa cravache sur une table.

— Moi, j'ignorais que ce... — il se reprit ironiquement — que l'époux de Khadidja avait été... disons... recruté, parmi vos sous-ordres !

— Que vous importe ?

— Je suis au contraire ravi de sa présence.

Il ajouta sur un ton de sourde menace :

— Il pourra nous être très utile, tout à l'heure...

— Où voulez-vous en venir ? fit le capitaine, en marchant de long en large. N'essayez pas de conduire l'interrogatoire. Vous êtes en mon pouvoir, et j'ai l'intention d'abuser de cet avantage.

— En votre pouvoir ? Quel grand mot ! Vous voulez dire que je suis votre prisonnier. Mais rassurez-vous : ce n'est pas pour longtemps.

— Le tribunal militaire appréciera.

— Il n'aura pas le plaisir de me voir.

— Je ne l'ai pas moi-même tout à fait. Mair cela ne va pas tarder.

— Un conseil, capitaine de Lusignan. En attendant de mieux me voir, contentez-vous de m'entendre. La curiosité, comme vous dites en France, est un vilain défaut. Vous pourriez être le premier à regretter la vôtre.

Lusignan haussa les épaules :

— Au lieu de palabrer, enlevez donc, avant que je ne l'arrache moi-même, le voile qui recouvre votre trahison !

— Vous voulez dire mon incognito ? rétorqua l'autre, glacial. Le rude combat que vous venez de livrer vous a épuisé, capitaine. Vous semblez perdre conscience de la valeur des mots.

Hughes marcha sur lui en grondant :

— Enlevez ça, vous dis-je, pour la dernière fois.

Le Roi des Sables ne broncha pas. Il reprit, en fixant sur l'officier ses étranges yeux bleus :

— Je sais que le capitaine de Lusignan ne lèvera pas la main sur un ennemi vaincu. Mais je suis prêt au geste révélateur qui épargnerait le vôtre. Seulement écoutez-moi. Nous ne sommes pas entre premiers venus. Nous sommes de taille à nous entendre. Et si, lorsque vous m'aurez compris, vous désirez encore me connaître, alors je dévoilerai mon visage. Etes-vous d'accord ?

— Parlez, mais parlez vite !

Un bruit de pas à l'extérieur détourna d'abord son attention.

— Que personne n'entre ici ! ordonna-t-il en se dirigeant vers la porte.

Il l'entr'ouvrit, laissant son orgueilleux otage à la garde de Melek el Kamil.

Un lieutenant de méharistes venait aux ordres.

— Les ambulances sont là, mon capitaine !

— C'est bien. Les blessés seront hospitalisés à Damas. Que tous les hommes valides rejoignent Palmyre avec les

méhara. Quartier libre pour tout le monde, jusqu'à nouvel ordre... Et dès votre arrivée, envoyez-moi chercher ici en voiture.

Il revint dans le poste et, s'adossant à la muraille, les bras croisés, il reprit :

— Je vous écoute.

— Merci... Je tiens d'abord à vous dire que je savais, en accompagnant Cheik Taalbi, que je pouvais tomber entre vos mains.

— Ce sont les risques de la guerre ! Je savais moi-même que vous teniez à diriger personnellement cette opération à laquelle vous attachiez une grande importance et que vous êtes arrivé en avion pour y participer.

— Tel était en effet mon devoir. Mais je pouvais espérer que mes projets n'avaient pas été découverts...

— Et vous avez, misérable ! cria soudain Lusignan, fait assassiner le lieutenant de Toussac dans l'espoir de nous entraîner tous vers le Sud pour vous laisser le champ libre ! Mais oui, je sais tout cela !

— Je m'en aperçois... Mais vous supposez bien que ce n'est pas moi qui ai désigné le lieutenant de Toussac... Primitivement, la victime devait être prise au hasard, parmi vos hommes. Cependant je n'ai pu empêcher mes amis...

— Hachem Bey et Soléïman Pacha !...

— Eux-mêmes... Ils sont revenus de La Mecque avec moi, par la voie des airs. Je n'ai pu leur défendre, dis-je, sitôt débarqués, d'emprunter une des rapides voitures de Cheik Taalbi pour essayer de rejoindre dans le désert — inutile, je ne vous dirai pas où — ceux qui devaient être, à Palmyre, les instruments implacables du destin. La mort du lieutenant, que vous venez de m'apprendre, prouve qu'ils sont arrivés à temps. Mais aussi quelle imprudence, Monsieur, a commis votre futur beau-frère ! Voyons... Je ne vous apprendrai pas les lois de l'Islam ! M. de Toussac avait acquis sur M^lle^ de Lusi-

gnan des droits imprescriptibles, moraux et publics ! En autorisant sa fiancée à cette folle équipée d'espionnage...

— Folle équipée dont vous éprouvez les résultats positifs ! trancha le capitaine.

— Il ne s'agit pas de moi... Le lieutenant s'est rendu complice d'un acte impardonnable. Il a autorisé la femme qu'il avait choisie à profaner la religion mulsumane ! Il s'est fait complice de ce sacrilège ! La punition du Prophète devait s'abattre sur lui car les Arabes ne se vengent pas sur les femmes !

— Pourquoi dites-vous « les Arabes » au lieu de dire « nous ne nous vengeons pas » ?

Soltan El Sahara esquiva la réponse :

— Je suis venu, je vous le répète donc, dans l'espoir de vaincre, mais ayant envisagé l'éventualité d'un échec. C'est pourquoi Hachem Bey et Soléïman Pacha sont à l'heure actuelle à Bagdad. Ils attendent les nouvelles. La radio de midi va diffuser votre victoire. A leurs yeux, je dois être mort ou prisonnier. Dans les deux cas, ma disparition est nécessaire : mort, mon cadavre se réduira en cendres dans l'anonymat. Vivant, je serai remis en liberté. Mes amis feront ajourd'hui même la démarche qui s'impose.

— Vous êtes un optimiste ! se moqua Lusignan.

— Non, je suis simplement compromettant. Je disais donc qu'Hachem Bey et Soléïman iront trouver l'ambassadeur de Grande-Bretagne en Irak. Cette Excellence prendra connaissance d'un message que j'ai confié à mes lieutenants. Oui... Il s'agit d'un certain traité secret passé en 1916 entre l'émir Fayçal et l'Angleterre... Traité qui a été... disons oublié par la Conférence de Versailles... Il en existait un double — un original ! — qui est en ma possession. Voilà donc où nous en sommes... Vous devinez la suite ? Un échange de vues entre le Foreign-Office et le Quai d'Orsay sera l'affaire d'une heure

ou deux. Pas plus. Si je suis maintenu prisonnier, je ferai à mon heure des révélations qui mettront le Vieux Monde à feu et à sang. En haut lieu, on sait que je suis à même de mettre mes menaces à exécution. Un point, c'est tout.

Hughes secoua la tête :

— En haut lieu, comme vous dites, on s'entend fort bien à supprimer ceux qui en savent trop long... lorsqu'ils sont susceptibles d'en faire un mauvais usage, ce qui est votre cas.

— Vous ne m'apprenez rien. C'est bien pourquoi j'ai préféré disparaître moi-même en temps opportun... A vrai dire, je ne suis pas encore tiré d'affaire. Mais toutes les précautions sont tellement bien prises! Et si je trouvais par malheur une mort... disons accidentelle, dans la présente aventure, l'Europe toute entière en serait justiciable... Alors, vous me comprenez ? Ce n'est ni par générosité, ni par sport, que je serai, malgré vous, en liberté avant vingt-quatre heures. C'est tout simplement parce qu'entre deux maux, il faut choisir le moindre.

Lusignan n'était pas impressionnable. Pareille assurance le décontenançait tout de même. Après une courte réflexion, il déclara :

— Il se peut, en effet, que vous possédiez cette puissance occulte. Mais si vous bluffiez, si vous n'étiez qu'un imposteur...

— Vous le saurez dans quelques heures... Aujourd'hui même... Patientez... Vos hommes n'arriveront à Palmyre que dans l'après-midi. Le temps que votre voiture revienne ici et nous reconduise, mon sort aura été tranché par voie diplomatique. Hachem et Soléïman quitteront Bagdad pour le port au large duquel croise mon yacht. Il y a la radio à bord... vous savez, ce fameux poste émetteur dont vous ignoriez l'existence ?... Je n'aurai plus qu'à m'embarquer ! Alors, jugez vous-même... Si tout le monde estime plus prudent de me laisser dispa-

raître sans laisser de traces, n'est-il pas préférable de ne pas m'identifier ?

— Jamais ! bondit Lusignan.

— C'est pourtant la logique même.

Le capitaine hurla :

— Je me fous de la logique ! Entendez-vous ? Pour le moment, je vous tiens ! Pour la première, et peut-être dernière fois au monde, vous êtes dominé ! J'en profiterai pour en avoir le cœur net, moi ! Je veux savoir et j'en ai le droit ! Je ne vous le répéterai plus : montrez-vous !

Soltan El Sahara redressa la tête.

— Soit. Puisque vous m'obligez à user d'arguments plus sévères, tant pis pour vous. Vous l'aurez voulu.

Il tira d'une poche de sa robe un pli volumineux et ajouta seulement :

— Lisez.

Hughes se saisit de l'enveloppe, l'ouvrit, regarda le contenu. Un pli barra son front. Il connaissait cette écriture. Un aperçu de quelques lignes lui suffit. Il écarta la première lettre, passa à la deuxième et deux fois encore à la suivante.

Un lourd silence plana sur les trois hommes.

Le capitaine Tabou baissait la tête.

— Ainsi, reprit le Roi des Sables, vous voilà maintenant édifié. Prenez donc garde avant d'accomplir l'irréparable. Touchez seulement à un pli de mon voile, et demain toute la presse mondiale reproduira ces textes.

Lusignan se releva, les poings serrés :

— Ce sont des faux ! Pas un journal sérieux ne publierait ces lettres sans avoir la preuve de l'existence des originaux.

— Vous les aurez bientôt sous les yeux : je vous en donne ma parole d'honneur.

Hughes, abattu, répétait malgré lui :

— C'est faux ! C'est faux !

Soltan El Sahara, impitoyable, reprit en désignant Melek el Kamil :

— Selon mes prévisions, le témoignage de cet homme finira de vous convaincre. Car je doute que Mlle de Lusignan se soit risquée de vous conter la scène capitale de son séjour à La Mecque... J'étais en tête à tête avec elle, chez Nouri-Saïd, lorsque ce méhariste me découvrit, et me mit en joue. Je ne m'étais aperçu de rien. Il allait m'abattre. Dans un geste de courageuse abnégation, il faisait le sacrifice de sa vie pour détruire avec moi l'animateur de la Guerre Sainte ! Demandez-lui donc pourquoi il n'a pas pu tirer ! Mais il n'oserait pas. Il aurait pitié de vous... Eh bien ! moi, je vais vous le dire : c'est parce que votre sœur m'a fait un rempart de son corps !

Hughes, accablé, adressa une muette interrogation au soldat en qui il mettait toute sa confiance.

Et Melek el Kamil répondit, sans oser regarder en face son chef bien-aimé :

— C'est la vérité, mon capitaine

CHAPITRE XXIII

MÉLUSINE

Ils quittèrent T. 3 pour Palmyre en fin d'après-midi.

Contrairement au règlement, Hughes fit le trajet près du chauffeur, laissant l'arrière de la voiture à Melek el Kamil et au prisonnier.

Le méhariste surveillait étroitement son voisin. J'amais captif ne se tint plus tranquille. Chez Soltan el Sahara, ce n'était pas de la résignation. C'était de l'indifférence.

Melek el Kamil gardait à vue le redoutable émir depuis que Lusignan, édifié sur l'attitude d'Aurore, avait quitté le poste sans ajouter un mot.

Le capitaine ne connaissait pas de faiblesse.

Sur la piste, il retrouva les ouvriers. Ils retournaient à l'ouvrage sous la protection d'un piquet de tirailleurs. Pendant des heures, l'esprit alerte et apparemment dégagé de préoccupations personnelles, Lusignan prit en main la réorganisation des travaux. Avec son autorité coutumière, il fit dégager les encombrements qui gênaient la réfection du pipe-line. Il entendait laisser le chantier tel qu'il l'avait trouvé la veille.

Tâche difficile... Le matériel avait subi des manipulations brutales et des chocs violents. Les camions restaient ensablés, avec leurs moteurs criblés de balles et leurs carters en lambeaux. Des sacs éventrés, le ciment s'échappait de toutes parts. Il s'était solidifié en se mêlant par terre à l'eau des radiateurs et au sang des hommes,

formant sur le sable un triste chaos de pierres rouges et grises.

Hughes s'imposait toujours une discipline improvisée lorsqu'il craignait de se laisser aller à une impulsion. L'action immédiate est le dérivatif des grands caractères. En la prolongeant, Lusignan contraignait son esprit à une décision d'autant plus réfléchie.

Lorsqu'il vit arriver son ordonnance au volant de la Renault, il monta aussitôt à son côté. Puis il envoya le chauffeur prier Melek el Kamil et son mystérieux otage de le rejoindre.

Soltan El Sahara, d'un pas lent, traversa la piste devant la voiture qu'il contourna, avant d'y monter. Hughes, silencieux, la mâchoire contractée, ne le gratifia même pas d'un regard.

Ils approchaient de Palmyre. Et un malaise grandissant s'emparait du capitaine. Mais il n'en laissait rien paraître.

Ce retour différait tellement de celui qu'il avait rêvé ! Il avait sauvé le pétrole, défait les révoltés, rétabli son prestige. Cheik Taalbi était mort. Enfin il ramenait avec lui la plus glorieuse prise de toute sa carrière !

Mais en même temps il conduisait vers Aurore la pire menace qui pesât sur elle, sur lui, sur la grandeur de leur famille sans reproche !

Et l'exploit dont tout autre que lui aurait pu tirer une juste gloire, au fur et à mesure que Palmyre approchait, se réduisait aux proportions d'une déchéance personnelle, tant celle de sa sœur l'affectait dans sa propre chair.

Son devoir de soldat s'opposait à l'honneur de sa race. Il ne choisissait pas. Il conciliait l'un et l'autre en allant jusqu'au bout de cette double tâche.

— A l'hôtel Zénobie, avant tout ! dit-il au chauffeur.

Sans donner d'autres ordres, il descendit seul de la

voiture que Melek el Kamil et le Roi des Sables ne quittèrent pas.

Le directeur de l'hôtel vint au-devant du capitaine, lui tendant une pile de télégrammes et une demi-douzaine d'avis d'appel :

— Le Haut-Commissariat a téléphoné trois fois. De Bagdad, M. Tréhut appelle de quart d'heure en quart d'heure... Son Excellence insiste. C'est très grave, paraît-il, très urgent.

— Ah ! fit Hughes en s'efforçant à l'indifférence.

Il ouvrit un télégramme au hasard, et lut le message en code chiffré, expédié de Beyrouth une heure plus tôt. Dès la première ligne, il pâlit :

« *Ordre du Quai d'Orsay...* »

Le sang lui monte à la tête. Ses oreilles bourdonnent. Il se raidit. On l'appelle sur ces entrefaites :

— Bagdad au téléphone !

Hughes entre dans la cabine, et doit subir le questionnaire incohérent de M. Tréhut. Le ministre affolé ne comprend rien à ce qui se passe à Palmyre. Son collègue, l'ambassadeur de Grande-Bretagne en Irak, vient de lui confirmer pour la deuxième fois les accords intervenus entre Londres et Paris. Il faut relâcher le prisonnier inconnu, sur l'heure et sans conditions. Lui, Tréhut, y joue son poste, sa carrière, sa réputation ! On lui reprocherait de n'avoir pas fait diligence. Lusignan a-t-il reçu des instructions du Haut-Commissariat ? La décision ne doit pas être reportée à demain... Le moindre retard pourrait provoquer des révélations qui remettraient en question la distribution des mandats à la S. D. N...

Sans un mot, d'un geste sec, Hughes raccrocha le récepteur, pour ainsi dire au nez de Son Excellence.

Il lut et relut attentivement les dépêches. Elles étaient péremptoires et justifiaient en tous points les inquiétudes du ministre de France à Bagdad, placé, par les circonstances, à l'origine des démarches.

Pour la première fois, le capitaine Tabou connut le découragement.

Il se laissait aller à un écœurement indicible.

Les conjectures de la politique internationale ne tiendraient donc jamais compte des avantages acquis au prix du sang ? Il savait depuis longtemps qu'une législation insensée place l'administration au-dessus de l'armée... Il savait que les bureaux faisaient bon marché de sa raison d'être, devant la raison d'Etat ! Il savait qu'il y aurait toujours, en face des soldats qui consacrent à leur pays, sous les tropiques et dans les fièvres, les meilleures années de leur vie, des vieux messieurs en jaquette, réunis autour des tapis verts des conférences, qui disposeraient de ce fond d'héroïsme comme d'une monnaie d'échange, pour obtenir un marché au comptant ou un report à terme...

Lusignan, obligé de se soumettre, aurait voulu se démettre.

Et c'est bien la démission aux lèvres qu'il prit une feuille de papier et une plume. Mais il se ravisa aussitôt. Sa liberté lui serait refusée... Et puis, comment se passerait-il de ses hommes, des méhara, de Palmyre, du désert, du baroud ? Comment — malgré tout — abandonnerait-il le sort de l'Empire ? Sa mission civilisatrice ne dépassait-elle pas le cadre de ses déceptions personnelles ? Ah ! d'autres que lui, — bien avant lui ! — avaient connu la servitude dans la grandeur...

D'un pas décidé, il traversa le hall, s'arrêta sur le seuil de l'hôtel, et d'un geste invita les occupants de sa voiture à descendre.

— Laisse-nous, dit-il à Melek el Kamil.

Puis il ajouta à l'intention de celui qui était encore son prisonnier :

— Veuillez me suivre.

Il le précéda dans l'hôtel et s'adressa tout de suite au directeur qui s'approchait d'eux :

— Soltan el Sahara, prononça-t-il d'une voix indif-

férente, est mon hôte. Il doit avoir besoin de repos. Mettez un appartement à sa disposition. Il partira quand il voudra.

Puis, sans attendre un mot ou un salut, — sans en adresser un lui-même — il tourna les talons, monta quatre à quatre les escaliers et s'en fut tout droit à la chambre d'Aurore.

Il entra sans frapper.

Elle reposait sur son lit, dans une gandourah de soie blanche qui exagérait la pâleur réelle de ses traits. Son visage émacié portait les stigmates des heures d'angoisse qu'elle venait de vivre. Le cerne gonflé de ses yeux montrait qu'elle avait épuisé la somme des larmes...

Elle sursauta à la vue de son frère, et s'assit à demi, appuyée sur ses mains.

Il claqua la porte derrière lui et considéra sa sœur en silence.

Elle soutint longuement ce regard droit et profond.

Et lui, qui n'aurait pas hésité à lui donner de l'injure la plus basse, ne trouva qu'un mot susceptible de tout exprimer, de tout briser entre eux. Il lui monta aux lèvres du fond d'un passé qui leur appartenait en propre. Froidement, au comble de la fureur et du mépris, à la fois chef de famille, juge et justicier, entre ses dents serrées, il le lui jeta au visage :

— Mélusine !

Elle pensa défaillir...

Le nom de la femme-serpent, échappé de l'océan des âges, quittait ce soir la légende des morts pour la désigner, elle, vivante ! Hughes venait de la nommer avec une netteté, une violence, une certitude telles qu'elle frissonna en croyant presque réincarner la fille d'Elinas, qui construisit, par amour pour son mari, le premier château de Lusignan !

L'origine maudite de sa famille épouvantait Aurore. Combien de générations, féodales ou modernes, ont

bercé l'enfance, en quête du merveilleux, avec ce récit d'un autre âge ?...

Mélusine avait reçu de sa mère, qui était fée, le don d'avoir, tous les samedis, le bas du corps en forme de serpent. Elle épousa pourtant Raymondin, sous la promesse qu'il ne chercherait jamais à la voir le samedi. Ils vécurent longtemps heureux. Mais un jour, il viola sa parole et surprit le terrible secret. Aussitôt elle se changea en serpent, et s'échappa par une fenêtre du château en poussant des cris de douleur. Depuis, elle vint hurler sur les tours, quand les seigneurs de Lusignan étaient près de mourir !

Jamais Hughes ne l'avait évoquée ainsi... Et maintenant, il semblait identifier l'une à l'autre la première et la dernière femme de leur race ! Aurore frémissait à cet appel ! Il lui prêtait toutes les vertus destructives des êtres à face humaine qui portent sous leur costume les formes d'un venin secret !

— Mélusine !

Il s'approchait d'Aurore en répétant le nom fatidique.

— Pourquoi ? murmura-t-elle en reculant.

Hughes leva ses poings fermés, dans un geste de malédiction, et scandant ainsi ses paroles, il cria :

— Pourquoi ? Va le demander à l'homme qui n'ose pas montrer son visage ! A celui qui possède contre toi les preuves accablantes de ton indignité ! A celui qui pourrait couvrir d'une honte indélébile le nom de Lusignan ! Interroge-le... Il te répondra ! Va... Je te l'ai ramené. Il est ici ! Il est libre ! Qu'attends-tu pour aller le rejoindre quand il est si près de toi ? C'est pourtant plus facile que de risquer ta vie pour aller à sa recherche dans les territoires interdits ?

— Hughes ! gémit-elle, par pitié ! Tu ne peux pas comprendre... Ecoute-moi...

— Tais-toi !

Elle s'écroula au bord de son lit, plongea sa tête meurtrie dans les coussins, mais fut obligée de l'entendre.

Sans lui faire grâce d'un détail, féroce à force de précision, il parla sans relâche. Il exhala sa rancœur justifiée, son humiliation devant ce prisonnier qui l'avait dominé, sa défaite morale devant le chantage qui lui avait interdit de porter la main sur l'agitateur, au moment où lui, Lusignan, le tenait à sa merci, et allait en profiter pour jeter bas le masque de cet homme plus puissant que les puissances elles-mêmes !

Il lui reprocha ses paroles et ses silences, le sang versé, la confiance qu'il avait mise en elle...

— Ah ! je comprends que tu aies fui davant le cadavre de Gérard ! Ta responsabilité t'épouvantait ! Ta conscience n'était pas assez nette ! Elle te défendait de regarder en face ton œuvre de mort ! Oui, la tienne ! Tu peux te boucher les oreilles pour ne pas m'entendre... Tu n'avances que de quelques minutes mon silence futur. Car jamais plus de ma vie, — tu m'entends ? — je ne t'adresserai la parole !

Et pour la contraindre à l'écouter, il la saisit par les poignets, la tira par les bras, la força à s'asseoir. Il la maintint ainsi, sans qu'elle opposât de résistance, et poursuivit, en parlant tout près du visage qui gardait douloureusement les yeux clos :

— Tu as trahi ! Quel que soit le résultat de ta mission, tu as trahi ! Je croyais en toi ! Je t'avais confié une œuvre périlleuse, mais grandiose. Le but que je te laissais poursuivre pour notre cause commune ne pouvait s'expliquer que par la volonté de servir. Et, toi, de ce devoir, tu as fait un prétexte pour partir à l'aventure, à la recherche — contre toute vraisemblance ! — d'un amant perdu ! Et tout cela, non pas pour consommer sa perte, mais pour le retrouver !

Il la secoua brutalement :

— Mais ose donc me dire le contraire ! Ose-le... Toi

qui n'as pas hésité, à l'instant même où tu venais d'apprendre ce qui se tramait contre nous, à risquer de te faire tuer par Melek el Kamil pour sauver l'autre !

Aurore ouvrit les yeux et se dégagea doucement. Une flamme étrange brillait dans son regard. Et une immense paix descendait en elle.

Elle se leva en silence et alla prendre dans son armoire une lourde cassette qu'elle posa sur le lit. Elle l'ouvrit et en retira des papiers. Puis, sans même se retourner, elle les jeta aux pieds de son frère.

— Tiens, lui dit-elle sur un ton méprisant, les voici, mes lettres originales !

Il en ramassa une, — la première venue, — et la reconnut tout de suite.

— Mon pauvre ami, reprit-elle sans lui laisser le temps de réfléchir, tu as été mystifié comme un enfant. Et ce n'est point parce que tu as trouvé plus fort que toi, hélas ! C'est parce que tu as douté de moi !

« Ces lettres étaient en ma possession avant mon départ pour La Mecque !

« J'en avais vu, moi aussi, les reproductions... Pendant la nuit de l'hôtel Saint-Georges j'avais été menacée du même chantage que toi. Tes adversaires exigeaient, pour le prix de leur silence, que je te trahisse — pour employer tes expressions ! — Et si je ne m'exécutais pas, Gérard devait être mis en possession de ces documents à bref délai.

« Eh bien, moi qui t'inspire une telle répulsion, moi, — Mélusine ! — je n'ai pas hésité entre le devoir et le bonheur. Je suis rentrée ici, et j'ai attendu la catastrophe.

« Et puis les lettres sont arrivées. Elles venaient de La Mecque, avec un mot d'excuses, qui rendaient hommage à mon attitude.

« Vois-tu, ce procédé ne manquait pas d'élégance. Il ne portait pas non plus le cachet oriental. Je pouvais l'interpréter de diverses façons. J'ai cru y voir le senti-

ment d'un regret, peut-être d'un remords ?... En tout cas le geste d'un galant homme.

« Bref, j'aurais pu fermer à cette page le livre du passé, me laisser vivre, choyer, aduler, ne rien vous dire, ne pas m'offrir surtout à cette mission rédemptrice.

« Mais avant d'engager toute l'existence de mon mari, je devais tirer au clair les dessous mystérieux de cette affaire. *M'assurer qu'avec ces papiers tous les vestiges d'antan étaient bien détruits.* J'étais obsédée par un doute que tu conçois, puisque nous avons eu le même !

« L'occasion s'offrait à moi d'aller découvrir à La Mecque les dessous du complot contre le pétrole. Ça, c'était mon devoir ! J'avais même, — tu le comprends aujourd'hui ? — plus de raisons que toi de croire à la nécessité de cette entreprise ! Et puis, je ne le conteste pas, j'espérais en même temps éclaircir le sombre mystère qui planait sur ma vie. Cela, c'était du sentiment. Et, quoi que tu en penses, l'une des deux thèses ne m'interdisait pas l'autre, puisqu'elles se renforçaient mutuellement ! Non, laisse-moi terminer...

La respiration oppressée, elle poursuivit :

— Oui, j'ai commis une grave faute de jeunesse ! Mais je l'ai chèrement expiée. Gérard n'en a rien su, et je n'ai gardé mon secret, — dont il eût été si doux de me délivrer ! — que par affection pour lui.

« La nuit dernière, je savais que tu allais te battre. Je l'ai passée à prier pour toi. Oui, je méritais bien ta confiance...

« Mais elle n'était pas sans réserve, puisque, je le répète, tu as douté ! Alors que tu aurais dû prendre mon parti, nier l'évidence, être certain par définition que j'avais agi loyalement, ne tenir compte de rien, quoi que tu en eusses, et croire en moi, y croire aveuglément ! Ainsi tu aurais eu la force de démasquer ton adversaire, et tu serais à même, en ce moment, de me délivrer du doute cruel qui pèse encore sur moi !

— Aurore...

— Et moi qui t'attendais ! Moi qui comptais les minutes ! Gérard n'est plus... J'allais tout te dire ! Mais tu n'as pas voulu m'écouter. Et tu as prononcé des mots irréparables !

— Aurore !...

Il s'approchait d'elle pour lui prendre la main.

Elle le repoussa doucement :

— Non... non... Tu as brisé l'harmonie qui régnait entre nous. Jamais plus je ne pourrais supporter le son de ta voix. A travers tes paroles, je ne cesserais d'entendre tes abominables accusations. Quel miracle, quelle révélation, quel état de grâce pourraient me faire oublier pareille offense ? Tout à l'heure, tu me menaçais de ton silence futur. C'est moi, au contraire, qui l'exigerai à l'avenir.

Elle ajouta d'une voix altérée :

— D'ailleurs, je mettrai entre nous les distances nécessaires. Adieu... Je te le dis sans colère et sans haine.

Le téléphone de la chambre grésilla. Elle prit l'écouteur. L'hôte du capitaine sollicitait la faveur de présenter ses hommages à M^lle^ de Lusignan.

— Dans cinq minutes, répondit-elle.

Elle adressa à son frère un sourire infiniment triste :

— Voilà, mon pauvre ami, qui facilitera notre séparation. Je te demande de me laisser. J'attends quelqu'un.

— Quelqu'un ? répéta-t-il avec inquiétude.

Il allait lui en demander davantage. Elle ne lui en donna pas le temps. Prévenant toute question, désormais superflue entre eux, elle ouvrit doucement la porte de sa chambre, en murmurant :

— Adieu !

CHAPITRE XXIV

AU CHATEAU DE LA PRINCESSE LOINTAINE

Dans un geste irréfléchi — car sa pensée autrement inquiète ne contrôlait pas ses actes superflus — Aurore rétablit l'harmonie de sa chevelure, se poudra le visage et rajusta les plis de sa gandoura défaite.

Lorsque deux coups discrets résonnèrent à la porte, elle ne répondit rien, mais vint l'ouvrir elle-même.

Soltan El Sahara lui apparut, mais non pas tel qu'elle l'attendait. Il ne se révélait toujours pas. Et profonde fut la déception d'Aurore.

Elle avait tenté de surprendre, jusque dans sa retraite sacrée, le secret du maître de la Guerre Sainte. Hughes de Lusignan l'avait vaincu par les armes. Le Roi des Sables, en état de défense, avait préservé par tous les moyens le mystère qui l'entourait.

Cette attitude, puisqu'il la jugeait nécessaire, se justifiait alors d'elle-même.

Mais à présent ? Les nationalistes défaits, les tribus décimées, en fuite, Cheik Taalbi tué... Pourquoi Soltan El Sahara ne se montrait-il pas sous son véritable jour ?

Une fois de plus, elle avait rêvé... Et la réalité la replaçait en face du problème, qui restait entier.

— Ah ! murmura-t-elle, c'est vous ?

Réprobation et désappointement s'exprimèrent dans le ton de ses paroles.

— Ce n'est que moi et je m'en excuse, dit-il en

entrant. Car je vois que c'est *l'autre* que vous attendiez ?

— Oui... fit-elle imperceptiblement.

— J'ai hâte, moi aussi, de retrouver mon véritable personnage, puisque celui que je représente est désormais inutile ! Mais qui sait si des yeux hostiles ne me surveillent pas ? Ma tâche arrive à sa fin et je dois la terminer sans défaillance. Je pourrai, dans quelques heures, accomplir le geste qui me rendra à moi-même. Mais pas avant.

— Je ne comprends pas.

— Moi, je me comprends.

— Pourquoi venez-vous vers moi ?

— Pour me mettre sous votre protection !

Aurore tressaillit et détourna la tête :

— Qui que vous soyez, vous m'avez fait trop de mal. Que pourrais-je donc pour vous ?

— Tout. Car j'ai tout à craindre. Ne venez-vous pas de donner au capitaine de Lusignan la preuve que je l'avais trompé ?

— Certes oui ! Mais n'y ai-je pas été contrainte par le manque d'élégance de votre procédé?

— Hélas ! Ne vous en prenez qu'à vous...

— Vous ne manquez pas d'audace !

— Réfléchissez... La victoire de votre frère est surtout la vôtre... Votre mission, votre prodigieuse évasion sont à l'origine de ma défaite. Cette lutte entre nous deux — dans le domaine secret, s'entend — vous l'avez gagnée ! Que viendrait faire la galanterie entre nous ? Toute seule, vous m'avez barré la route avec plus d'autorité qu'une armée. Pouvais-je vous faire l'injure de vous considérer comme une faible femme ? Voyons ! J'eusse témoigné d'une grandeur d'âme paradoxale ! Entre adversaires, on se bat. Et toutes les armes sont bonnes. Vous m'avez battu. Vous avez payé mon échec par un autre échec. Ce n'est que justice.

Aurore ne trouva rien à répliquer.

— Pourquoi, reprit-il durement, êtes-vous sortie de votre rôle féminin ? N'ai-je pas eu le geste qui s'imposait, en vous renvoyant la seule arme que je possédasse contre vous ? Vous n'aviez plus qu'à détruire ces vestiges du passé...

— Grâce à Dieu je les ai conservés ! Sans quoi mon frère...

— Je voulais dire que vous pouviez en rester là. Qu'aviez-vous à faire à La Mecque ? Votre pays manque-t-il d'agents secrets ? Ou bien dois-je penser que vous avez été poussée à l'aventure par des motifs personnels... qui n'avaient rien à voir avec la cause française ?

Elle se rapprocha de lui :

— Tenez-vous à le savoir ?

— Peut-être...

— Je n'aurais pas honte de vous l'avouer... Mais face à face, et non pas à travers cette étoffe que vous dressez entre nous !

— En ce cas l'heure n'a pas sonné... Et c'est la raison pour laquelle je viens à vous... Je ne suis pas en sécurité, ici. Tant que le capitaine de Lusignan avait une raison de trembler pour vous, je pouvais l'obliger à respecter mon anonymat.

— Mais vous êtes libre !

— ...Libre, mais seul au milieu du désert de Syrie. Libre, mais seul sous l'autorité militaire d'un homme qui doit, ou je me trompe fort, professer un immense mépris pour les consignes administratives. Mais non, ne protestez pas. Je m'y connais ! Nul n'a fait meilleur marché que moi des caprices des fonctionnaires les plus hauts placés ! Lusignan, lui aussi, est de la trempe des chefs qui ont conscience de leur valeur individuelle ! Il a détourné tous les soupçons en me donnant une hospitalité parfaite. Ses ordres sont formels : j'ai le droit de quitter Palmyre à ma convenance. Les apparences sont sauves.

— Alors ?

— Et maintenant ? Qui l'empêche de se saisir de ma personne ? De m'enlever de force, de m'identifier s'il le peut, et surtout de me faire disparaître sans laisser de traces, puisque telle est la ligne que j'ai promis de suivre moi-même ?

— Vous vous méprenez sur mon frère, monsieur. Il met la discipline au-dessus des satisfactions personnelles. Laissez à d'autres grands hommes de l'Arabie le soin de se dresser contre leur gouvernement. Ce n'est pas en France que vous les trouverez. Hughes est sans doute cruellement éprouvé par les mesures de sauvegarde qui vous couvrent, et dont les motifs nous dépassent tous. Vous le trouverez furieux, certes, mais résigné. Révolté, jamais !

Une ironie évidente perça dans la riposte du Roi des Sables :

— J'apprécie hautement cette noble conception de l'honneur. Mais sait-on jamais ? Il ne faut pas que votre frère me retrouve ici demain. La tentation serait trop forte. Deux précautions valent mieux qu'une. Et c'est pourquoi je viens vous demander votre aide. Me la refuserez-vous ?

— Je devrais le faire.

— Vous refusez donc, dit-il en s'éloignant vers la sortie.

Mais l'attraction qu'il exerçait sur Aurore opéra une fois de plus.

— Je n'ai pas dit cela...

Il s'arrêta :

— Mais encore ?

— Qu'attendez-vous de moi ? Quel appui ? Quelle intervention ? Je vois mal ce que je pourrais vous donner. Si c'est une complicité équivalente à une trahison, j'y consentirais moins encore que jadis.

— Vous pouvez assurer mon départ immédiat.

— Sans conditions ? Sans précisions ? Sans contrôle ? Jamais ! Votre départ ? Le mot est vague... Irais-je vous aider à rejoindre La Mecque pour y fomenter encore Dieu sait quel complot ?

Il se rapprocha vivement d'elle :

— Vous vous méprenez à votre tour. Moi aussi, je n'ai qu'une parole. Le Roi des Sables abdique ! En échange de ma liberté, je me suis engagé à quitter l'Orient et à n'y jamais reparaître, sous aucune forme. Mon yacht m'attend en rade de Tripoli. Je désire m'y rendre et mettre à la voile dès l'aube. Vous avez, je suppose, gardé quelque souvenir de votre évasion de La Mecque... Pourriez-vous avoir au moins l'obligeance de me prêter ma voiture ?

Elle pesa longuement ses mots :

— Je vois... Rien ne s'y oppose en principe. Mais votre demande en appelle une autre. Soyons précis. Vous avez besoin de moi. Soit. En échange, que puis-je exiger ?

— Parlez.

— Toute la vérité ! La grande révélation que j'attends de vous, et que d'un geste vous pouvez m'accorder !

— Pas à Palmyre, je vous le répète.

— Je l'admets... Car je ne participerai pas à la légère à votre départ. J'ai conscience de ma responsabilité. Mais je peux vous conduire moi-même à Tripoli, pour m'assurer de votre embarquement réel.

Le ton qu'il prit pour lui répondre laissa deviner son sourire :

— Vous jouissez d'une curieuse faculté d'allier les nécessités du devoir à celles du sentiment... Etes-vous bien certaine de ne pas venir à Tripoli, par la même occasion, pour prolonger le contact entre nous le plus longtemps possible ?

Elle le défia du regard :

— Qui sait ?

— En ce cas, j'ai mieux à vous offrir.

Soltan El Sahara s'assit dans un fauteuil et poursuivit :

— Faisons un rapide retour sur nous-mêmes et contemplons notre œuvre. Le spectacle n'est pas gai ! Il ne me reste rien. A vous, pas grand'chose... Dans cette lutte, nous nous sommes heurtés sans résultats. Nous y avons, l'un et l'autre, tout perdu. Vous, votre fiancé... et pratiquement, votre frère ! Moi... n'en parlons pas ! Comme dans toutes les guerres, il n'y a de vainqueurs qu'en apparence. Il ne reste, au fond, que des vaincus. Les avantages acquis par les plus favorisés ne leur rendent plus leurs morts, leurs enthousiasmes détruits, leur jeunesse gâchée, leurs ruines consommées. Voilà pourquoi en ce moment, vous et moi, nous ne parlons pas en adversaires. Nous ne sommes plus que deux épaves !

Aurore baissa la tête.

— Deux épaves, reprit-il, voilà ce qui subsiste de nos héroïsmes divers ! Je ne peux plus rien pour la nation arabe. Mon prestige est détruit. Et vous que trouveriez-vous encore à Palmyre, après tant de désillusions, de deuils et de désastres accumulés ? A la réflexion, ne serions-nous pas insensés d'emporter chacun de notre côté notre part de détresse commune ? Combien d'alliances consenties résultent d'hostilités sans issues ? La somme de nos misères ferait notre richesse... Qui sait ?

« Je vous convie aux horizons lointains qui m'attendent...

L'intense émotion qui se dégageait de ces paroles se communiqua à la jeune fille. Progressivement, le mirage d'évasion revêtait à ses yeux une forme séduisante. Quelques minutes auparavant, elle n'eût même pas toléré pareille pensée. Et déjà elle y cherchait une raison valable, des circonstances atténuantes :

— Cela dépend, murmura-t-elle, de ce que je vous ai demandé...

— Naturellement. Nous n'aurons même pas perdu de vue les côtes du Liban que je n'aurai plus de secrets pour vous. Ensuite, car il faut tout prévoir, je pourrais, si vous en exprimez le désir, vous débarquer en Égypte, d'où il vous serait facile de regagner l'Europe. Mais je forme des vœux — des vœux ardents ! — pour qu'une telle décision ne soit pas la vôtre.

Aurore observait un silence consentant. Il enchaîna :

— Une dernière formalité... Je ne serai en sécurité qu'à bord. Pas avant. Si je n'ai pas été trahi par l'autorité mandataire, aucune difficulté ne surgira. Dans le cas contraire, votre présence à mes côtés me désignerait dangereusement. Car nul ne connaît — sauf vous, maintenant — le lieu précis de mon embarquement. Je m'y rendrai seul, par surcroît de prudence, et à visage découvert.

« A Tripoli, vous voudrez bien monter au château de la Princesse Lointaine. Je descendrai seul dans le port. De votre côté, vous suivrez le chemin de ronde de la forteresse, jusqu'à l'amphithéâtre d'où l'on domine la ville arabe. C'est là qu'Hachem Bey et Soléïman Pacha viendront vous rejoindre au petit jour pour vous conduire à bord. Nous lèverons l'ancre aussitôt.

Aurore s'anima :

— Restez ici jusqu'à mon retour, dit-elle. Impossible de demander la voiture, qui est au poste militaire. Il faudrait téléphoner et alerter la garde de nuit. Mon cabriolet nous suffira. Il est dans le garage de l'hôtel. Je l'avancerai jusqu'à la porte et viendrai vous reprendre lorsque je serai sûre de pouvoir partir sans difficultés imprévues. Ce sera moins rapide, mais beaucoup plus certain.

Elle jeta un manteau par-dessus sa gandoura, quitta le Roi des Sables en l'enfermant dans sa chambre, à

double tour, et s'en fut réveiller le chaouch, qui avait la clef du garage.

Elle sortit sa voiture, vint stopper devant l'entrée et remonta en courant chercher le fugitif.

Tous deux redescendirent sur la pointe des pieds, pour ne pas donner encore l'éveil au chaouch, probablement plongé dans un nouveau sommeil.

Et pourtant... s'ils avaient pris la précaution de jeter un coup d'œil sur la couche du veilleur de nuit, ils auraient pu constater qu'elle était vide !

Aurore, au volant, démarra sans bruit, au ralenti. Elle attendit d'avoir quitté Palmyre pour accélérer. Perdu dans un monde de méditations, Soltan El Sahara ne desserra plus les lèvres.

Malgré leur silence, ni la conductrice ni son voisin ne prirent garde au mouvement insolite qui se produisait dans l'auto : périodiquement, l'ouverture du roaster s'entre-bâillait et se refermait derrière leurs têtes.

Car ils emportaient un passager clandestin qui étouffait dans son coffre !

CHAPITRE XXV

LES SEPT PILIERS DE LA SAGESSE

Aurore s'arrêta doucement, tous phares éteints, au pied de la citadelle franque de Tripoli.

Soltan El Sahara descendit le premier dans la rue déserte. L'ombre géante du château-fort rendait la nuit plus épaisse. Elle engloutit la haute silhouette qui s'éloigna dans un flottement blanc, et disparut avec une imprécision de fantôme, dans l'obscurité d'un souk.

La jeune fille suivit à la lettre les dernières recommandations du Roi des Sables. Elle abandonna sa voiture sans plus tarder. Dans une heure il ferait jour. L'attente ne serait pas longue.

Elle prit un des sentiers à pic qui donnent accès aux portes jadis fortifiées et pénétra dans la première enceinte. Les masses sombres des murailles intérieures, toutes écroulées, détachaient sur le ciel la dentelle des ruines. A chaque pas, Aurore butait contre une pierre.

Ce décor légendaire, au milieu d'un monde encore endormi, écrasait sa solitude. L'angoisse au cœur, elle cherchait une issue.

Un courant d'air glacial, annonciateur de l'aube, ajouta un frisson plus vif à ceux qu'elle ressentait déjà. Par un escalier délabré, elle parvint au glacis qui domine la deuxième enceinte, au milieu de laquelle les trous béants des antiques oubliettes ouvraient leurs gueules,

depuis des siècles insatisfaites. Il en montait une odeur d'humus fermenté, plus acide que celle des ossuaires gallo-romains.

Aurore se pencha malgré elle sur le vide sans fond, appelée, lui semblait-il, par le vertige dernier qui précède la délivrance. Des entrailles du monde, elle écoutait monter le sifflement mineur du vent, aspiré par rafales dans cette vaste conque et rejeté hors les sous-sols funèbres, éventrés, comme par autant de tuyaux d'orgue, partition orchestrée par les forces éternelles, mêlée au chœur plaintif des âmes sans sépulture, qui chantent par la nuit d'Orient l'apothéose de la mort anonyme.

Un oiseau de nuit hulula. Cent autres lui répondirent.

Une pierre se détacha, tomba, et rebondit dans le gouffre, avec un bruit décroissant, qui s'amortit sans qu'elle eût rencontré le fond des choses...

Une ombre gigantesque surgit de l'abîme : celle d'un grand-duc, troublé dans sa paix coutumière, qui prenait son envol silencieux en frôlant Aurore.

A pareille heure, le château n'était pas un lieu de pèlerinage pour une âme en détresse. Le repos invite au repos. Et celui qu'exprimait ces vestiges avait une douceur dangereuse.

Aurore l'éprouvait. En même temps une grande terreur la contractait toute entière, la saisissait à la gorge : elle n'était pas seule, entre ces murs à ciel ouvert. Ce sentiment prenait la force d'une certitude. Elle écouta... Un pas... Un autre pas... Et pour mieux justifier ses craintes, une nouvelle pierre roula dans le vide.

La jeune fille, en s'imposant une allure très calme, se dirigea vers un grand escalier qui donnait accès au glacis supérieur, dans la partie dominante de la forteresse. Là, terre-pleins et terrasses se superposaient à des niveaux différents. De grands arbres y croissaient à l'aise, et les jardins sauvages avaient envahi les travaux de

défense primitive qui disparaissaient par endroits sous les aloès, les roncières et les rosiers nains.

Aurore trouva le chemin de ronde, suivit les créneaux, les embrases et les mâchicoulis. Elle parvint à l'amphithéâtre d'où elle aperçut la ligne phosphorescente de la mer.

Une lueur, qui n'était pas encore celle du jour, estompait aux bords de la Méditerranée la prodigieuse végétation côtière. Tripoli se devinait, cette orientale sans tache, avec ses minarets, l'accordéon diagonal de ses toitures plates et son collier de verdure parfumée, serti d'oliviers, d'orangers et de citronniers, qui envahissent les campagnes, la cité et se pressent jusqu'au port.

Bientôt, l'aube naissante éclaira les petites îles groupées autour du promontoire d'El Minah. Le phare, les vieilles tours sur le rivage, les barques aux voiles latines des pêcheurs de nuit, se précisèrent très doucement à tour de rôle.

Dans la faible lumière annonciatrice du départ, — et peut-être de la délivrance ! — la jeune fille aperçut, au pied de la forteresse, les silhouettes encore vagues des deux Arabes envoyés vers elle. Ils se hâtaient vers le château et, dès qu'ils y pénétrèrent, elle les perdit de vue. Quelques minutes plus tard, ils réapparurent à un angle du chemin de ronde.

Aurore attendit qu'ils vinssent d'eux-mêmes jusqu'à elle.

Bientôt elle n'eut plus de doute : elle distinguait les traits d'Hachem Bey et de Soléïman. Sa détresse récente se raviva à leur approche. Mais surmontant son aversion, sa répulsion et sa rancœur, elle se rendait à leur rencontre lorsqu'elle s'arrêta brusquement.

A deux mètres au-dessus de leurs têtes, sur un pan de mur devant lequel ils venaient de passer, Melek el

Kamil se dressait, brandissant un poignard dans chaque main.

Il sauta...

Et en tombant entre les deux émirs, de toutes ses forces décuplées par la hauteur de sa chute, il leur planta à chacun une lame entre les épaules et roula avec eux sur le sol.

Il se releva seul, ensanglanté, et s'approcha d'Aurore.

— Tu vas comprendre, lui dit-il simplement : j'étais avec le capitaine, hier matin, lorsque Soltan El Sahara lui a dit comment ces deux hommes avaient ordonné la mort du lieutenant de Toussac. Mon lieutenant est vengé ! Es-tu satisfaite ?

Elle voulait répondre : aucun son ne pouvait sortir de ses lèvres tremblantes. Ses regards exprimaient la diversité de ses sentiments. Ils allaient avec admiration vers Melek el Kamil ; avec haine vers les cadavres gisants ; avec désespoir vers la mer.

Elle revint dans l'amphithéâtre, et se tourna éplorée du côté du port. Depuis l'endroit même où jadis la Princesse Lointaine cherchait à découvrir la voile noire qui lui annonçait la mort du troubadour Joffroy Rudel, Aurore n'attendait plus aujourd'hui que de voir s'éloigner la voile blanche, linceul de sa dernière espérance en allée.

Car en vengeant la mémoire de Gérard, Melek el Kamil avait rompu le dernier trait d'union entre elle et le Roi des Sables !

Le méhariste la prit simplement par la main :

— Ne pleure pas, murmura-t-il. Je comprends où tu dois aller. Et je peux t'y conduire. Toute ta volonté sera faite. Viens... Je sais tant de choses !

Elle se laissa emmener.

Mais au lieu de se diriger vers les escaliers, Melek el Kamil s'en fut, à travers les jardins sauvages, jusqu'aux derniers murs d'un cloître charmant, dont les délicates

rosaces donnaient à la lumière de Syrie un reflet d'Ile-de-France.

Puis il s'arrêta et tendit un doigt vers la muraille, désignant à Aurore un bas-relief, rongé, mais encore distinct dans la pierre poreuse. Et c'était Mélusine, la femme-serpent ! Elle dominait en cimier le blason des Lusignan : burelé d'argent et d'azur de dix pièces, à un lion de gueules, armé et lampassé d'or, brochant sur le tout !

Requiescat in pace, avait ajouté le burin maladroit d'un chevalier qui devait porter la croix sur son armure.

Une pierre tombale s'allongeait au bas de l'inscription. Aurore, bouleversée, y déchiffra cette épitaphe, à peine visible sous les mousses, les lichens et la lèpre des cryptogames :

ICI REPOSE
HUGHES Ier DE LUSIGNAN
ROI DE CHYPRE
NÉ EN 1195
FONDATEUR DE LA COMMANDERIE
DES HOSPITALIERS
MORT EN CROISADE A TRIPOLI
EN L'AN 1218
A L'AGE DE 23 ANS

Pendant plus d'une minute, Aurore fixa et relut l'inscription qui la rejoignait à travers les âges. Puis, lentement, elle se signa, et vaincue par une force supérieure puisée en elle-même, elle tomba à genoux.

Elle ne pria pas. Elle subit infiniment l'influence exemplaire qui lui venait en droite ligne de cette tombe. Elle lui apportait volonté, courage, résignation. Elle lui affirmait la grande vérité de ceux qui persistent contre la valeur relative du temps. Elle lui prouvait

la sérénité de l'œuvre impériale et chrétienne, qui ramène aux mêmes bornes, renvoie aux mêmes horizons, tous ceux qui doivent y participer. Car la mission commencée par les uns, poursuivie par les autres, dépasse le cadre d'une seule existence, et nul ne connaîtra l'achèvement de la chaîne immortelle dont il n'aura forgé qu'un maillon !

Aurore entendit alors la voix de Melek el Kamil qui lui rappelait avec insistance :

— Dépêche-toi... Il est grand temps. Dis-moi maintenant ce que tu veux, puisque je t'ai promis de t'obéir. Parle. Désires-tu encore t'en aller ?

— Oui, dit-elle en se levant. A Palmyre !

***

Accoudée à sa fenêtre, Aurore contemple la manœuvre familière des méharistes, groupés en formation pour le départ dans le désert. Leurs djellabas flottent au vent. Ils attendent leur chef.

Hughes de Lusignan arrive, se met à leur tête, et au moment de donner l'ordre du départ, il aperçoit sa sœur... Il fait exécuter une demi-volte à son méhari, et militairement, joyeusement aussi, il salue la jeune fille retrouvée.

Elle lui répond, d'un geste gracieux de son bras nu.

La colonne majestueuse s'ébranle vers l'immensité. Elle diminue. Aurore la regarde disparaître.

Puis elle revient dans sa chambre. Elle s'affaire... Il faut bien reprendre le cours de la vie.

Elle ouvre son armoire.

Un gros livre à couverture grise tombe à ses pieds, avec un bruit sourd.

Elle ramasse le volume et machinalement vérifie le titre que pourtant elle connaît bien : *Les Sept Piliers de la Sagesse*, du colonel Lawrence.

Elle l'ouvre à tout hasard, trouve la page 281, et lit :

Damas, quand je débarquai en Arabie, ne semblait pas un fourreau pour mon épée. Mais sa prise me révéla la mort des motifs principaux qui m'avaient fait agir. Le plus puissant, d'un bout à l'autre, avait été un motif personnel.

Puis une certaine curiosité m'avait poussé. Ayant lu, enfant, Super Flumina Babylonis, *j'en avais gardé le désir d'être un jour moi-même le centre d'un mouvement national.*

Restait l'ambition historique... J'avais rêvé de forcer l'Asie, pendant mon existence, à prendre la forme nouvelle qu'inexorablement le temps poussait vers nous...

Aurore soupira, referma le livre et le déposa sur sa table de chevet.

En proie à une tristesse indicible, elle reprit à sa fenêtre le cours de sa rêverie qui embrassait tout le paysage, mais se fixait surtout parmi les tours silencieuses, vers la Vallée des Tombeaux où Gérard de Toussac reposait maintenant, dans le royaume des sables.

Paris, 26 *février* 1939.

FIN

IMPRIMERIE CHARAIRE A SCEAUX 17.501-6-39

VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION

LE MASQUE

I. — ROMANS D'ACTION

1. LE CAPITAINE ARDANT.	PIERRE NORD
2. LA MARCHANDE DE MORT	M. CONSTANTIN-WEYER
3. LES PORTES DU DESTIN	JEAN D'ESME
4. L'OR DU PACIFIQUE	H. DE VERE STACPOOLE
5. HÉLÈNE ET LE POISSON CHINOIS	JEAN BOMMART
6. LE CYGNE NOIR	RAFAËL SABATINI
7. LA CONQUE DE NACRE	H. DE VERE STACPOOLE
8. LA BOULE ROUGE	FRANK-L. PACKARD
9. LE FANTOME DE L'ILE DE VARDA	SAPPER
10. LA FIÈVRE BLANCHE	RAYMOND SILVA
11. MIRAGES	JEAN MARTIN
12. L'OR BLANC	OTTWELL BINNS
13. L'ILE PERDUE.	EDISON MARSHALL
14. BAROUD.	JEAN MARTIN
15. SORTILÈGES.	GILBERT STIÉBEL

II — ROMANS POLICIERS

1. LE MEURTRE DE ROGER ACKROYD.	A. CHRISTIE
2. LE TROIS DE TRÈFLE.	Valentin WILLIAMS
3. LA MAISON HANTÉE.	P. WENTWORTH
4. LES MILLE MAINS.	B. NORMAN
5. L'HOMME AU PIED BOT.	Valentin WILLIAMS
6. LE BOURREAU FANTOME.	Léon GROC
7. QUI ?	J.-S. FLETCHER
8. LA CHASSE AU PAPIER.	HEARNDEN et BALFOUR
9. UN AN ET UN JOUR.	Guy THORN
10. LE RETOUR DU PIED BOT.	Valentin WILLIAMS
11. LE MYSTÈRE DU ZOO D'ANVERS.	SINTAIR et STEEMAN
12. LES TROIS MENSONGES.	BOYSIVON
13. LE LOUP SOLITAIRE.	L.-J. VANCE
14. C'EST FAIT.	J. CHANCELLOR
15. LES VENGEANCES DU PIED BOT.	Valentin WILLIAMS
16. PRENDS GARDE.	André CHARPENTIER
17. LA FASCINANTE LUEUR VERTE.	Vincent FULLER
18. LA CABINE 19.	John IRONSIDE
19. LA MAISON SUR LA FALAISE.	Valentin WILLIAMS
20. LE TREIZIÈME COUP DE MINUIT.	SINTAIR et STEEMAN
21. LE DRAME DE RAVENSDENE.	J. FLETCHER
22. DANS L'OMBRE.	Herbert FLOWERDEW
23. L'ÉCHELLE DE CARTES.	John CHANCELLOR
24. LE CHEVALIER DE BATAVIA.	Horace VAN OFFEL
25. 142 QUEEN'S GATE.	Herbert ADAMS
26. L'AFFAIRE WALTON.	Edgar WALLACE

27. **S. O. S.** — René PUJOL
28. **LE CLUB DES MASQUES.** — Alen UPWARD
29. **LA SPHÈRE D'OR.** — Erle COK
30. **MORT OU VIF.** — Laurence GASTINE
31. **LA VALLÉE DE LA PEUR** (Une aventure de Sherlock Holmes). — A. CONAN DOYLE
32. **LE MANOIR DE TAPLING.** — Marten CUMBERLAND
33. **LE MEURTRE DE DALE HOUSE.** — Francis EVERTON
34. **LA MAIN DANS L'OMBRE.** — Edgar WALLACE
35. **LE DIPLOMATE ASSASSINÉ.** — Peter OLFELD
36. **FAUX VISAGES.** (Une aventure du Loup Solitaire) — Louis-Joseph VANCE
37. **LA BETE RAMPANTE** (Une aventure du Pied Bot). — Valentin WILLIAMS
38. **LE TALISMAN DES VAIL.** — E.-F. BENSON
39. **L'ARRESTATION DE JACK YEMMEURDE.** — Herbert FLOWERDEW
40. **LE DIVAN ORANGE.** — Valentin WILLIAMS
41. **LE CRIME D'ANN.** — R.-T.-M. SCOTT
42. **LA NOUVELLE CHRONIQUE DE SHERLOCK HOLMES.** — A. CONAN DOYLE
43. **L'HOMME CHAUVE.** — SIDNEY HORLER
44. **LES SEPT CADRANS.** — A. CHRISTIE
45. **SAMUEL BOYD DE CATCHPOLE SQUARE.** — B.-L. FARGEON
46. **LE MYSTÉRIEUX MONSIEUR RAMOSI.** — V.WILLIAMS
47. **L'ÉCOLE DU CRIME.** — Marten CUMBERLAND
48. **LE POIGNARD DE CRISTAL.** — Rodolphe BRINGER
49. **L'ÉNIGME DE BAGSCHOTT.** — Oscar GRAY
50. **LA VEINE JAUNE.** — Valentin WILLIAMS
51. **LA CHANCE MERVEILLEUSE.** — Patricia WENTWORTH
52. **DEUX CRIS DANS LE BROUILLARD.** — Fergus HUME
53. **L'ÉTRANGE MORT DE BILSITER.** — John LAURENCE
54. **LE COFFRE DE CYPRÈS.** — Gérald CUMBERLAND
55. **LE DIABLE AU COLLÈGE.** — SINTAIR et STEEMAN
56. **L'INSPECTEUR MANDERTON.** — Valentin WILLIAMS

57. **LE MYSTÈRE DE CLOOMBER.** — CONAN DOYLE
58. **LA TOUR NOIRE.** — PATRICK WYNNTON
59. **L'GOMME SANS TÊTE.** — H. DE VERE STACPOOLE
60. **LE TESTAMENT DE BASIL CROKES.** — PIERRE VERY

(Grand Prix du roman d'aventures 1930.)

61. **LE TROISIÈME MESSAGER.** — P. WYNNTON
62. **SERVICE SECRET.** — VALENTIN WILLIAMS
63. **LA CHAINE FERMÉE.** — FRANK ARNAU
64. **STOP (U CONTRE U).** — ALEX COUTET
65. **LE MARTEAU FATAL.** — FRANCIS EVERTON
66. **LE DOIGT VOLÉ.** — STEEMAN
67. **L'AGENDA DE M. LANSON.** — WALLING
68. **LE CRIME DE LA MADELEINE.** — DOU
69. **L'HOMME AU COMPLET MARRON.** — A. CHRISTIE
70. **LA DAME AUX RUBANS MAUVES.** — ERNEST FOX
71. **JANE SMITH.** — PATRICIA WENTWORTH
72. **LA ROSE VERTE.** — ROY VICKERS
73. **LE CRIME DE MINUIT.** — SAX ROHMER
74. **LA FILLE DU LOUP SOLITAIRE.** — L.-J. VANCE
75. **LE FINANCIER BARDOLPH.** — R.-A.-J. WALLING
76. **L'HOMME DANS LA NUIT.** — JOHN FERGUSSON
77. **CHASSÉ-CROISÉ.** — DOUGLAS NEWTON
78. **LE FAUSSAIRE.** — EDGAR WALLACE
79. **L'OMBRE MYSTÉRIEUSE.** — FERGUS HUME
80. **L'ÉTUI DE LAQUE ROUGE.** — PATRICIA WENTWORTH
81. **RUPTURE D'ANÉVRISME.** — HENRY WADE
82. **L'AUBERGE DE LA DOUBLE CROIX.** — J. LAURENCE
83. **SANS MERCI.** — MARTEN CUMBERLAND
84. **SIX HOMMES MORTS.** — STANISLAS-ANDRÉ STEEMAN

(Grand Prix du roman d'aventures 1931.)

85. **LE CERCLE NOIR.** — MANSFIELD SCOTT
86. **CICATRICES BLANCHES.** — MURIEL SHARP BUCHANAN
87. **LA MENACE.** — JOHN FERGUSSON
88. **LE DOCTEUR FRÉGOLLE.** — OSWALD DALLAS
89. **LA MAISON DU MYSTÈRE.** — HERMAN LANDON

90. **LE CASSE-TÊTE MALAIS.** — Horace VAN OFFEL
91. **ANGEL ESQUIRE.** — Edger WALLACE
92. **BOB BANTAM.** — Paul ROSENHAYN
93. **LE PUZZLE DE L'INSPECTEUR FROST.** — H. Maynard SMITH
94. **LE DOCTEUR FU-MANCHU.** — Sax ROHMER
95. **LA NUIT DU 12 AU 13.** — Stanislas-André STEEMAN
96. **LE SINGE D'OR.** — Herbert ADAMS
97. **LE SCEAU DE LA PIEUVRE.** — Sydney HORLER
98. **VENGEANCE.** — J.-S. FLETCHER
99. **LA PUPILLE SANGLANTE.** — Anthony WYNNE
100. **M. BROWN.** — Agatha CHRISTIE
101. **LE MANNEQUIN ASSASSINÉ.** — Stanislas-André STEEMAN
102. **PILE OU FACE.** — Victor BRIDGES
103. **ARSENIC.** — Austin FREEMAN
104. **LES FAISEURS D'OR.** — Georges HOFFMAN
105. **LA MÉLODIE DE LA MORT.** — Edgar WALLACE
106. **LA MYSTÉRIEUSE AFFAIRE DE STYLES.** — Agatha CHRISTIE
107. **LE DIABOLIQUE FU-MANCHU.** — Sax ROHMER
108. **L'HORRIBLE MORT DE MISS GILDCHRIST** — Jean-Toussaint SAMAT
(Grand Prix du roman d'aventures 1932.)
109. **RENDEZ-VOUS DE CHASSE.** — M.-G. EBERHARJ
110. **LE DÉTECTIVE DANS LA CITÉ.** — Maynard SMITH
111. **LE RETOUR DU LOUP SOLITAIRE.** — L.-J. VANCE
112. **VILLA MARGUERITE.** — Dudly LAMBERT
113. **UN DANS TROIS.** — Stanislas-André STEEMAN
114. **L'AFFAIRE PROTHÉRO.** — Agatha CHRISTIE
115. **LA MESSE ROUGE.** — Valentin WILLIAMS
116. **OBSESSION.** — Herman LANDON
117. **UN MEURTRE DANS L'AQUARIUM.** — Stuart PALMER
118. **LE CRIME DU GOLF.** — Agatha CHRISTIE
119. **LE MAITRE DU MYSTÈRE.** — SEAMARK
120. **LE JARDIN HOLLANDAIS.** — Herbert ADAMS
121. **LES ATOUTS DE M. WENS.** — Stanislas-André STEEMAN

122. **LE TRAIN BLEU.** — Agatha CHRISTIE
123. **L'INCENDIE DE WAVERDALE.** — L. MAYNARD
124. **MONSIEUR SHERLOCK HOLMES (UNE ÉTUDE EN ROUGE).** — CONAN DOYLE
125. **L'HOMME AUX ROMANS POLICIERS.** — Juliette PARY
126. **LE SECRET DE CHIMNEYS.** — Agatha CHRISTIE
127. **LE VISITEUR NOCTURNE.** — André BERGE
128. **LE COFFRE D'ARGENT.** — Herman LANDON
129. **L'ASSASSINÉ ASSASSINÉ.** — Stanislas-André STEEMAN
130. **LA TRAGÉDIE DU RAIL.** — John RHODE
131. **PRINCE DU CRIME.** — Phillips OPPENHEIM
132. **L'ÉTRANGE VOLONTÉ DU PROFESSEUR LORRAIN.** — Simone d'HERIGNY

(Grand Prix du roman d'aventures **1933.**)

133. **LE CRIME DE MONTE-CARLO.** — Henry HOLT
134. **LES QUATRE.** — Agatha CHRISTIE
135. **MONSIEUR FAUX-PAS.** — Mr. et Mrs. Dudly LAMBERT
136. **LE DÉTECTIVE EN VACANCES.** — Charles BARRY
137. **RYNOX.** — Philip MACDONALD
138. **LA PREMIÈRE MORT DE H.-W. CRAGGS.** — Gérard Y. MAC ARY
139. **LE MASQUE DE FU-MANCHU.** — Sax ROHMER
140. **LE CRIME DANS L'AUTOBUS.** — Cecil F. GREGG
141. **LE YO-YO DE VERRE.** — Stanislas-André STEEMAN
142. **SOIR D'ORAGE.** — Philip MACDONALD
143. **L'OISEAU DE MER.** — Jack HURST
144. **ÉNIGMES.** — N.-S. LINCOLN
145. **LE MAGICIEN NOIR.** — R.-T.-M. SCOTT
146. **« Z ».** — Jefferson FARJEON
147. **JUSTICE SAUVAGE.** — A. BIRMINGHAM
148. **L'OREILLE COUPÉE.** — J.-S. FLETCHER
149. **LE PAQUEBOT TRAGIQUE.** — F.-H. SHAW
150. **NOUVELLE AVENTURE DU LOUP SOLITAIRE.** — L.-J. VANCE
151. **« AUX TROIS CORBEAUX ».** — Henry HOLT

152. UN PASSAGER POUR FOLKESTONE. J.-S. FLETCHER
153. L'ARBRE DE LA MORT. L. MACFARLANE
154. LA DISPARITION DE LORD BYGRAVE. R. FORSYTHE
155. LA MAISON DE L'HORREUR. Carolyne WELLS
156. LE POISSON CHINOIS. Jean BOMMART
(Grand Prix du roman d'aventures **1934.**)
157. LA MAISON DU PÉRIL. Agatha CHRISTIE
158. LA FORMULE DU PROFESSEUR MATHESON.
J.-S. FLETCHER
159. REX. Martin PORLOCK
160. LE LÉVRIER BLEU. Stanislas-André STEEMAN
161. CIRCUIT FERMÉ. J.-T. SAMAT
162. DOUCHE ÉCOSSAISE. Robert MASON
163. UNE PREUVE ACCABLANTE. Fergus HUME
164. LA MOUCHE. Edgar WALLACE
165. LA MARQUE INFAMANTE. Seldon TRUSS
166. UN MEURTRE A L'UNIVERSITÉ. P. PATRICK
167. CALIBRE 22. Aubrey TYSON
168. HISTOIRE SANS ISSUE. Thomas COBB
169. LE CRIME DE L'ORIENT-EXPRESS. Agatha CHRISTIE
170. LE TRÉSOR DE LA VILLA ROSE. A.-E.-W. MASON
171. LA PREMIÈRE AFFAIRE DE RICHARDSON.
Sir Basil THOMSON
172. LE CHIEN DE MARKENMORE. J.-S. FLETCHER
173. LE MYSTÉRIEUX N° 1. Anthony ARMSTRONG
174. LORD PETER ET L'AUTRE. Dorothy SAYERS
175. LA LÈVRE TORDUE. Herbert ADAMS
176. LE MYSTÈRE DU MASQUE. Maurice RENARD
177. L'ADORABLE SPECTRE. Stanislas-André STEEMAN
178. LA PORTE AUX SEPT SERRURES. Edgar WALLACE
179. LA POLICE S'ÉNERVE. Werner SCHELLE
180. LA BÊTE AUX SEPT MANTEAUX. P.-A. FERNIC
(Grand Prix du roman d'aventures **1935.**)
181. LA MORT VERTE. Elaine HAMILTON
182. LE GRAND MSYTÈRE DE BRIGHTON. J.-S. FLETCHER

183. **LA MAISON VIDE.** — Francis-D. GRIERSON
184. **LA BÊTE DORÉE.** — Phillips OPPENHEIM
185. **LA FILLE DE FU-MANCHU.** — Sax ROHMER
186. **LE RUBIS DE PATRICK HENLEY.** — Francis OCAMPO
187. **LE JUGEMENT DE LAROSE.** — A. CASK
188. **LA MALLE DE BOMBAY.** — L.-G. BLOCHMAN
189. **LES TROIS JUSTICIERS.** — E. WALLACE
190. **5 H. 25.** — Agatha CHRISTIE
191. **LORD PETER ET LE BELLONA CLUB.** — Dorothy SAYERS
192. **LE PRINCE MAIYO.** — Phillips OPPENHEIM
193. **LE MESSAGE ROUGE.** — Henry HOLT
194. **L'ÉPAVE TRAGIQUE.** — Jefferson FARJEON
195. **LE STUDIO D'EN-HAUT.** — Elaine HAMILTON
196. **LA PREUVE EST AU FOND.** — Rufus KING
197. **LE COUTEAU SUR LA NUQUE.** — Agatha CHRISTIE
198. **LA MAUDITE FAMILLE WILLETT.** — Rufus KING
199. **L'INSPECTEUR DICKINS PREND SA RETRAITE.** — Phillips OPPENHEIM
200. **LE TÉMOIGNAGE DU SINGE.** — Bruce HARRISON
201. **JERRY FRISH, DÉTECTIVE.** — Nellise CHILD
202. **LE CHATEAU DES ARAIGNÉES.** — J.-S. FLETCHER
203. **LE POT DE CONFITURE.** — Henry HOLT
204. **WEEK-END AU TOUQUET.** — Yves DARTOIS
(Grand Prix du roman d'aventures **1936.**)
205. **TERREUR DANS LA VALLÉE.** — G. PATRICK
206. **LA CROIX NOIRE.** — J.-M. WALSH
207. **LA CLOCHE SILENCIEUSE.** — Elaine HAMILTON
208. **DOUBLE CRIME SUR LA LIGNE MAGINOT.** — Pierre NORD
209. **L'HOMME AUX CENT MASQUES.** — Edgar WALLACE
210. **LA MORT EN BLOUSE BLANCHE.** — Etienne ALERET
211. **LE CARNAVAL DES LOUPS.** — Philips OPPENHEIM
212. **L'INSAISISSABLE Mr. DEATH.** — Carlton WALLACE
213. **L'AS DE PIQUE.** — Henry HOLT

214. **DERRIÈRE LA PORTE JAUNE.** — Valentin WILLIAMS
215. **KIDNAPPERS.** — Hughe CLEVELY
216. **LE DÉTECTIVE PARESSEUX.** — George DILNOT
217. **LA SORCIÈRE.** — Olga HARTLEY
218. **LA MORT DANS LES NUAGES.** — Agatha CHRISTIE
219. **LE MEURTRE DU CHAMOIS.** — Cécil M. WILLS
220. **L'HOMME DE SCOTLAND YARD.** — Valentin WILLIAMS
221. **17 CARTES.** — E.-C. VIVIAN
222. **LE MAITRE DE L'OR.** — Phillips OPPENHEIM
223. **MEURTRE EN NOIR.** — F.-D. GRIERSON
224. **SINISTRE ALIBI.** — Carlton WALLACE
225. **LE VIEUX TOM.** — Miles BURTON
226. **NOUVELLE ENQUETE DE RICHARDSON.** — Sir Basil THOMSON
227. **LA PRISON EST OUVERTE.** — David HUME
228. **TERRE D'ANGOISSE.** — Pierre NORD

(Grand prix du roman d'aventures 1937.)

229. **LE SECRET DE BOGEY HOUSE.** — Herbert ADAMS
230. **ON A TUÉ LE JUGE ROBINSON.** — R.-L. GOLDMAN
231. **L'INCONNU DE LA GRANGE.** — Henry HOLT
232. **L'HOROCOSPE DU MORT.** — Yves DARTOIS
233. **DÉBUT DANS LA POLICE.** — M.-A. HYCHX
234. **LE CARNET VERT.** — Anthony ARMSTRONG
235. **LA LOI DU GANG.** — Hugh CLEVELY
236. **LA TOILE D'ARAIGNÉE.** — Valentin WILLIAMS
237. **LA MORT D'UN ÉDITEUR.** — Norman FORREST
238. **LE NUMÉRO GAGNANT.** — Francis BEEDING
239. **RIEN N'EST IMPOSSIBLE.** — Hearnden BALFOUR
240. **LE DÉPUTÉ RANDALL.** — C.-F. GREGG
241. **POURQUOI PAS EVANS ?** — A. CHRISTIÉ
242. **MADAME.** — Ph. OPPENHEIM
243. **CI-GIT.** — Seldon TRUSS
244. **DANS LA SALLE DE BAINS.** — Sir Basil THOMSON
245. **SOUS LE TUNNEL.** — Miles BURTON
246. **L'HEURE INEXORABLE.** — Valentin WILLIAMS

247. **MONSIEUR X...** — Henry HOLT
248. **UNE MISSION DÉLICATE.** — David HUME
249. **DRAME EN ÉCOSSE.** — Valentin WILLIAMS
250. **APPEL DU BUREAU CENTRAL...** — Léonard R. GRIBBLE
251. **L'ASSASSIN EST A BORD.** — Q. PATRICK
252. **LE REPOS DE BACCHUS.** — Pierre BOILEAU
(Grand Prix du roman d'aventures 1938.)
253. **L'INFAILLIBLE SILAS LORD.** — S.-A. STEEMAN
254. **LE CRI DE LA CHOUETTE.** — Arthur J. REES
255. **LA CHAMBRE NOIRE.** — Cecil M. WILLS
256. **L'ARAIGNÉE DE FER.** — Baynard H. KENDRICK
257. **QUATRE GRIFFES.** — Henri HOLT
258. **LE MORT AUX DEUX VISAGES.** — Raymond SILVA
259. **DINER D'ANNIVERSAIRE.** — Phillips OPPENHEIM
260. **LE DRAGEOIR D'OR.** — Valentin WILLIAMS
261. **TROIS DÉTECTIVES.** — Léo BRUCE
262. **LA DAME D'ONZE HEURES** — Pierre APESTÉGUY
263. **A. B. C. CONTRE POIROT** — Agatha CHRISTIE
264. **LIBERTÉ PROVISOIRE** — R.-L. GOLDMAN
265. **BAS LES MASQUES !** — David HUME
266. **BROUILLARD** — Valentin WILLIAMS et Dorothy Rice SIMS
267. **PERTE DE VITESSE** — Hugh CLEVELY
268. **LA MAIN DE MARBRE** — Jean Dickson CARR
269. **PARTIE D'ÉCHECS** — GANPAT
270. **TEMPÊTES SUR L'ATLANTA** — Weiner E. HINTZ
271. **LE DORMEUR S'ÉVEILLE** — Richard ESSEX
272. **LE TIROIR OUVERT** — Luke ALLAN
273. **MARTINSON CONTRE LES GANGSTERS** — Hugh CLEVELY
274. **LA CHEMINÉE SANS FEU** — Maxence RHONNER
275. **CARTES SUR TABLE** — Agatha CHRISTIE
276. **SEPT SIGNATURES.** — Richard ESSEX

PIERRE APESTÉGUY

LE ROI DES SABLES

GRAND PRIX
DU ROMAN D'AVENTURES
1939

ROMANS D'ACTION